ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME ONZIÉME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue Saint-Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin, la première porte cochere en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LXVI.

OEUVRES

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

EN publiant en 1758 deux nouveaux Tomes des *Œuvres de M. de Fontenelle*, le neuvième & le dixième, j'en promis un onzième, composé principalement de ses Lettres actives & passives, & de quelques Poëfies de sa première jeunesse, insérées dans les anciens *Mercures*. On m'a souvent pressé d'acquitter ma promesse ; je le fais enfin aujourd'hui. J'ai différé dans l'espérance de recueillir un plus grand nombre de Lettres ; mais après huit ans d'attente, je ne l'espère plus. C'est M. l'Abbé *Trublet* qui m'a procuré celles qu'on trouvera dans cet onzième Volume.

Il hésitoit sur la réimpression des pièces insérées dans les anciens *Mercures*, ou dans les premières éditions des *Œuvres* de l'Auteur, & que M. *de Fontenelle* avoit retranchées des suivantes. Mais je lui ai représenté que si je ne

les redonnois pas, quelque Libraire étranger les redonneroit, & qu'il étoit de mon intérêt de le prévenir. J'ai voulu donner une Edition du moins à peu près complette; &, encore une fois, il m'a paru qu'on le désiroit. Voilà mon excuse, si j'en ai besoin.

Pour le reste des Ouvrages de M. *de Fontenelle*, contenus dans ce Volume, je renvoie à la Table des articles, à quelques *avis* dont ils sont précédés, & à quelques *notes* dont ils sont accompagnés. Je dois encore ces avis & ces notes à M. l'Abbé *Trublet*.

Enfin, ce Tome onzième débute comme le neuvième, par diverses pièces relatives à M. *de Fontenelle*. La première est son *Eloge par M. le Beau*, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. La Table indiquera les autres.

Sur l'emploi de Contrôleur Général des Finances, morceau extrait du Discours prononcé par M. *le Haguais*, Avocat Général de la Cour des Aides, à la présentation des Lettres de M. le Chancelier *de Pontchartrain*, & composé par M. *de Fontenelle* (*a*).

(*a*) Voyez dans l'Eloge de M. *de Fontenelle*

Aux yeux du vulgaire, il (le Contrôleur Général des Finances) paroît parfaitement heureux. Semblable à ces Dieux que l'Antiquité imaginoit à la source des grands fleuves, il est appuyé sur l'urne d'où coulent les trésors; il en règle le cours à son gré, & il en arrose les campagnes qu'il lui plaît de favoriser.

Ce qui est plus nécessaire aux divers besoins des hommes, ce qui l'est encore davantage à leur avidité, est uniquement entre ses mains.

Aussi quelle foule de supplians autour de lui! Le moment de son élévation lui donne un monde d'esclaves attachés à lui par les indissolubles chaînes de l'intérêt. Les plus superbes n'auroient pas de quoi soutenir leur orgueil, s'ils ne se prosternoient à ses pieds; & il devient le centre où aboutissent tous les respects que produit la plus générale de toutes les passions.

Honoré de la plus intime confiance

par M. *le Beau*, la note qui se trouve page xxij.

On peut voir encore les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle*, page 241 & suiv.

du Prince, il en tire encore un nouvel éclat. Cette Majesté presque inaccessible aux autres, séparée des plus Grands de l'Etat par un prodigieux intervalle, se laisse voir à lui, & plus souvent, & de plus près. Il jouit de la précieuse facilité d'approcher d'elle, & elle souffre qu'il soit présent, & quelquefois même qu'il prenne part à la naissance de ces desseins secrets d'où dépendent les destinées des hommes.

Vaine & trompeuse félicité dont tout l'enchantement disparoît au premier regard de la raison!

Tous les besoins d'un grand Royaume pesent sur celui qui préside aux Finances. Toutes les maladies de l'Etat ont droit d'aller troubler son repos, ou, pour mieux dire, elles se font toutes sentir à lui.

Sans cesse de nouveaux maux lui demandent de nouveaux remedes; souvent de ces remedes mêmes il renaît des maux qu'il faut encore guérir; & cet emploi si brillant & si désirable en apparence, n'est au fond que le supplice de cet homme condamné par les Dieux à rouler toujours jusqu'au haut d'une montagne une pierre d'un poids

énorme qui retomboit toujours.

Mais ce qui doit le plus coûter à un bon citoyen, il faut que par les maux particuliers il prévienne ou ſoulage les maux publics; qu'il s'attende que ce ſoin même paroîtra barbare à tout un Royaume, qui ſent les coups qu'on lui porte, & ne voit pas ceux qu'on lui épargne; qu'il exerce des rigueurs, dont l'utilité éloignée & peu ſenſible ne le juſtifie pas auprès de ceux qui les ſouffrent; qu'il ſe refuſe d'écouter des gémiſſemens légitimes, du moins par la douleur préſente; que pour prix de ſes travaux & de ſes veilles, il ſoit l'objet de toutes les plaintes de ce même peuple dont il aſſure le repos; qu'il s'entende reprocher juſqu'à la ſtérilité des campagnes, & devienne reſponſable des rigueurs du Ciel.

Enfin (& quel ſupplice pour un cœur ſincere!) c'eſt un de ſes principaux devoirs de raſſurer, par ſon extérieur, ceux qui tremblent pour la fortune de l'Etat. Il faut qu'aux préſages les plus menaçans il oppoſe un viſage ſerein; qu'il ſe donne un air tranquille au milieu des plus cruelles inquiétudes; &

que malgré la plus vive ſenſibilité, il s'efforce de contrefaire l'inſenſible.

En vain, pour ſe délaſſer d'un ſoin continuel & de la contrainte qu'il s'impoſe en public, il ſe refugie pour quelques momens dans ſon domeſtique; il s'y trouve auſſi-tôt environné de courtiſans que ſa fortune lui a raſſemblés de toutes parts, ou d'amis qu'elle lui a fait, tous également ardens à recueillir le fruit de ſon élévation & de ſes peines, tous également fertiles & inépuiſables en demandes, preſque tous comblés ſans être ſatisfaits, & tout au moins ingrats par leur inſatiable avidité.

Pour qui cet emploi ſi pénible l'a-t-il jamais plus été que pour M. le Chancelier?

Encore ſi, avant que d'y parvenir, il en avoit fait l'objet de ſes vœux les plus ſecrets, & de ſa plus délicate conduite; ſi ſon imagination avoit été longtemps enflammée ou du déſir ou de l'eſpérance, il eût moins ſenti des maux qu'il auroit recherchés, & l'ambition ſatisfaite lui eût fait aimer juſqu'à ſes peines.

Mais ni ſa modération ne lui en per-

mettoit le désir, ni les conjectures n'en auroient permis l'espérance aux plus ambitieux.

Un coup imprévu de la sagesse du Souverain, pareil en quelque façon à ces coups de la Providence qui ne tiennent point à la chaîne ordinaire des événemens, l'enleva subitement du sein de la Magistrature qui l'avoit nourri, & le transporta dans une place où tout étoit nouveau, même à sa pensée.

Il y entre, & le plus grand, le plus menaçant des dangers s'offre à lui pour son coup d'essai (*a*). Il n'a pas le loisir de s'instruire, ni d'attendre les tardives leçons de l'expérience; & quels efforts sont nécessaires au plus sublime esprit, pour suppléer par ses seules vues aux connoissances acquises.

Quelque secours qu'il tirât de cette prompte intelligence qui lui épargne le long circuit des raisonnemens ordinaires, de cette vivacité de lumière qui saisit le vrai si sûrement, qu'elle ne laisse presque plus rien à faire aux réflexions,

(*a*) M. *de Pontchartrain* succéda en 1689, dans la place de Contrôleur Général, à M. *le Pelletier*, qui s'en étoit démis volontairement.

il fallut cependant qu'une extrême application lui tînt lieu d'une longue habitude, & que la force du travail applanît les difficultés qu'il n'appartient ordinairement qu'à l'usage de surmonter, &c.

PIECES

PIECES RELATIVES
A MONSIEUR
DE FONTENELLE.

ELOGE
DE M. DE FONTENELLE,

Par M. le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, lu dans l'Aſſemblée publique d'après Pâques 1757.

Bernard le Bovyer *de Fontenelle* naquit le 11 Février 1657, de *François le Bovyer*, Ecuyer, Sieur de *Fontenelle*, & de *Marthe Corneille*. Lorſqu'il vint au monde, on le crut près de mourir ; on n'oſa le porter à l'Egliſe : il ne fut baptiſé que trois jours après ſa naiſſance.

Tout devoit être ſurprenant dans

M. de *Fontenelle*; on fut d'abord étonné de le voir vivre. Cet enfant, qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vu sa centième année: il dut cette longue vie à l'heureuse harmonie de son ame & de son corps, qui ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Son corps évita toutes les fatigues. M. *de Fontenelle* ne fut pas même tenté d'essayer ses forces; il s'abstint, dès sa première jeunesse, de tous divertissemens pénibles, de tous les jeux qui demandent quelque effort; il se fit une habitude d'épargner à ses sens tout ce qui peut les user ou les affoiblir. Sa vie fut unie, renfermée dans un cercle d'études & de plaisirs également tranquilles; c'étoit un vase d'une matière fine & d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au milieu de la *France*, pour l'ornement de son siècle, & qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution.

A des organes si bien conservés, nulle ame ne pouvoit être mieux assortie que la sienne; elle se maintint dans une assiette toujours paisible: les passions

avoient perdu pour lui tout ce qu'elles ont de pénétrant & de nuisible. Il ne s'est jamais donné la peine de haïr ni de s'irriter. Sourd aux critiques, il n'y répondoit pas : il ne parut sensible qu'à la louange, mais il n'en étoit point enivré ; il la goûtoit avec plaisir, de quelque main qu'elle lui fût présentée. Affligé sans trouble, habituellement gai, sans connoître les éclats de la joie, jamais il n'a pleuré, jamais il n'a ri ; en un mot, jamais une ame n'a mieux ménagé sa demeure, & n'a manié avec plus de circonspection les ressorts dont elle faisoit usage. J'ai cru devoir tracer cette légère ébauche de sa personne, avant que d'entrer dans l'histoire de sa vie.

Son père mourut en 1697, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Sous-Doyen des Avocats au Parlement de *Rouen*. C'étoit un homme estimable, que son fils a rendu célèbre.

Sa mère l'étoit déja, par la qualité de sœur des deux *Corneilles* ; elle joignoit beaucoup d'esprit à une piété exemplaire ; elle forma son fils, dans lequel la douceur des mœurs & l'élégance du style retinrent toujours l'empreinte de l'éducation maternelle.

De quatre frères, *Bernard* fut le second ; l'aîné, nommé *Joseph*, mourut fort jeune ; des deux derniers, l'un, appelé *Pierre*, ne vécut que trente-trois ans ; il étoit Prêtre habitué à *S. Laurent de Rouen ;* l'autre, *Joseph-Alexis*, mourut Chanoine de la Cathédrale de cette même Ville, à l'âge de soixante-dix-huit ans, en réputation de science & de vertu.

M. *de Fontenelle* étudia chez les *Jésuites* de *Rouen ;* son cours d'humanités fit naître les plus belles espérances. En 1670, il remporta le prix des *Palinods*, par une pièce de vers latins sur l'immaculée Conception. L'allégorie n'en est pas heureuse, mais l'Auteur n'avoit que treize ans ; & l'on sait que dans ces sujets périodiques, où l'on s'obstine à tirer sans cesse du même sol de nouvelles richesses, les idées nobles & naturelles sont d'abord saisies, la mine s'épuise, & laisse aux derniers venus plus de recherche & moins de succès *.

La philosophie encore au berceau,

* En 1671, le jeune *Fontenelle* remporta encore quatre prix des Palinods. On trouve toutes ces pièces, dont trois sont en vers françois, à la suite de son *Eloge* par M. *le Cat*, lu en 1758, dans une assemblée publique de l'Aca-

quoiqu'elle fût âgée de plus de deux mille ans, le rebuta d'abord ; bientôt il sentit qu'il étoit né pour percer ses ténèbres, & pour prononcer ses oracles ; il prit goût pour elle, & s'y distingua : il avoit fini ses classes avant l'âge de quinze ans.

Son père le destinoit au Barreau, où il avoit lui-même passé sa vie. Le jeune *Fontenelle* plaida une Cause au Parlement de *Rouen ;* mais cette Profession lui parut trop sérieuse, trop austère, &, pour ainsi dire, trop monotone, pour s'assortir avec ces graces légères qu'il sentoit éclore. Un voyage qu'il fit à *Paris* avec *Thomas Corneille*, son oncle & son parrain, lui présenta une scène plus vive, plus gaie & plus conforme à la diversité de ses talens. Les conquêtes de *Louis XIV*, couronnées par la paix de *Nimègue*, répandoient alors dans toute la *France* la joie & l'éclat des plus beaux jours ; tout le Parnasse étoit en mouvement ; il retentissoit des concerts de Muses. M. de *Fontenelle* essaya sa voix, elle fut reçue dans les chœurs des Poëtes ; il

démie de *Rouen*, & imprimé l'année suivante dans la même Ville. *Note de l'Éditeur.*

eut part à l'Opéra de *Pſyché* & à celui de *Bellerophon*. La converſation des Dames, à qui il ſut plaire par le ton d'une galanterie fine & ſpirituelle, acheva de le brouiller avec *Papinien* & la Coutume ; il ne retourna à *Rouen* que pour obtenir de ſon père la permiſſion de ſuivre ſon attrait.

Revenu à *Paris*, il demeura chez *Thomas Corneille*, qui travailloit alors au *Mercure* avec le ſieur de *Viſé*. Le neveu ſeconda la fécondité de l'oncle ; il ſema dans cet ouvrage beaucoup de petites nouvelles galantes ; en même temps il aidoit Mademoiſelle *Bernard* dans la compoſition de ſes pièces, & il compoſa en ſon propre nom une *Tragédie*. Un ſuccès équivoque auroit peut-être enchaîné le jeune Auteur ſur la ſcène, pour y traîner triſtement une réputation languiſſante. M. *de Fontenelle* fut plus heureux, la pièce tomba tout-à-fait ; il écouta ſans chagrin, & comprit ſans peine la leçon que lui faiſoit le Public, leçon toujours claire & intelligible à tout autre qu'à l'Auteur : il en profita, & il eut le courage de reconnoître que le neveu du grand *Corneille* n'étoit pas né pour la ſcène tragique.

En effet, jamais deux génies rares & singuliers n'eurent des talens plus opposés. *Pierre Corneille*, grand & sublime, s'élevoit trop haut pour appercevoir les petits objets ; négligé avec magnificence, il étonnoit la critique même. M. *de Fontenelle* étoit tendre, fin, plein d'enjoûment & d'élégance, mais étudié dans sa parure jusqu'à une espèce de coquetterie. Le premier arrêtant des regards fixes & hardis sur les Dieux & sur les Héros au milieu de leur éclat & de leur gloire ; habile à les peindre par des traits aussi forts & aussi immortels qu'eux-mêmes, portant le trouble dans l'ame, dont il ne remuoit que les grands ressorts : l'autre, se jouant autour du cœur humain, dont il ne touchoit que les cordes les plus délicates, ne songeant qu'à réveiller des sentimens agréables, copiant tous ses portraits d'après les graces, qu'il ne perdoit jamais de vue. L'un, semblable à un aigle, avoit besoin de beaucoup d'air pour soutenir son vol qui perçoit la nue, tout prêt à tomber, pour peu qu'il se rabattît vers la terre : l'autre, tel qu'une abeille, voltigeoit sur l'émail des prairies, autour des bo-

cages, autour des ruiſſeaux, ſe nourriſſant de l'extrait des fleurs les plus jeunes, dont il épuiſoit le ſuc; ne s'expoſant jamais dans la région des vents & des orages. *Pierre Corneille* ſembloit né pour *l'Olympe*: M. *de Fontenelle* pour les riantes campagnes de *l'Elyſée*.

Ce fut dans *l'Elyſée* qu'il plaça la ſcène du premier ouvrage qui commença ſa réputation. Il fit parler les Morts: on trouva leurs entretiens trop ſubtils & trop recherchés; on eût déſiré dans la variété des caractères une teinture générale de cette ſimplicité & de ce naturel, qui réuſſit toujours aux Habitans de l'autre monde.

On vit enſuite, d'année en année, paroître quatre ouvrages, qui fixèrent pour toujours le rang qu'il devoit tenir dans la ſphère du bel eſprit. Ses *Lettres galantes* ne furent pourtant jettées dans le Public, que comme un eſſai & un titre de prétention: il les donna ſous un nom emprunté, & jamais il n'a avoué, jamais il n'a nié qu'elles fuſſent de lui.

Mais ſa *Pluralité des Mondes* emporta tous les ſuffrages. La ſcène en eſt charmante; l'exécution préſente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte

céleſte : ces fleurs ſeront immortelles, du moins leur fraîcheur ſubſiſtera-t-elle autant que notre langue.

Le goût de l'érudition n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de plus dominant. Cependant le Traité de *Vandale* ſur les Oracles lui plut par ſa hardieſſe & par ſa nouveauté. *Lucrèce* avoit rendu en beaux vers la philoſophie d'*Epicure*. M. *de Fontenelle* fit paſſer dans le ſtyle des graces, un livre hériſſé de citations & de ſavantes parenthèſes. Le Père *Baltus*, Jéſuite, fondit tout à la fois ſur l'Auteur & ſur le Traducteur, avec des armes pareilles à celles de *Vandale*, mais avec plus de force. M. *de Fontenelle* ne répondit pas : ſes raiſonnemens tombèrent, il ne reſta que les agrémens ; & pour parler le langage de la *Pluralité des Mondes*, ne pourroit-on pas comparer ce Traité placé entre les Ouvrages de M. *de Fontenelle*, à une comète échappée d'un autre tourbillon, qui, ſans diſparoître tout-à-fait, reſta preſque éclipſée par l'interpoſition d'un corps opaque ?

Ses *Paſtorales* eurent des partiſans. Ceux qui ne connoiſſoient *Théocrite* que par ouï-dire, & *Virgile* que par une lec-

ture légère, crurent de bonne foi que les Bergers de *Sicile* & de *Mantoue* n'étoient pas des gens ſupportables ; ils ſurent gré à M. *de Fontenelle* d'avoir donné aux ſiens le ton de la bonne compagnie, & de leur avoir appris à ſoupirer avec fineſſe.

L'Opéra de *Thétis & Pélée*, qu'il donna en 1689, fut reçu avec applaudiſſement. L'année ſuivante, le ſuccès médiocre d'*Enée & Lavinie* conſola ſes envieux. Il n'en pouvoit manquer avec des talens auſſi éclatans. Mais il avoit encore une autre ſorte d'adverſaires : des Puiſſances redoutables dans l'empire des Lettres, étoient armées contre lui ; la guerre étoit alors très-animée entre les Partiſans des anciens & ceux des modernes. Les plus capables de fortifier la cauſe des modernes, héritiers eux-mêmes des talens & de la gloire des anciens, & deſtinés à vivre avec eux dans les ſiècles à venir, s'étoient jetés dans le parti de l'antiquité ; & les Défenſeurs du dix-ſeptième ſiècle avoient un grand déſavantage : la plupart ne connoiſſoient les anciens qu'ils attaquoient, que ſur des rapports toujours altérés, ſouvent très-infidèles : on s'é-

chauffoit, on diſputoit quelquefois ſans s'entendre ; &, comme il arrive toujours dans les querelles opiniâtres, les deux partis ſe refuſoient juſtice, & le zèle pour la cauſe s'embraſoit d'une eſpèce de fanatiſme. M. *de Fontenelle*, jeune encore, ſe déclara contre les anciens : il en fut puni ; quatre fois il demanda une place à l'Académie Françoiſe ; quatre fois *Homère*, *Platon*, *Théocrite* ſollicitèrent contre lui, & furent vengés des traits de ſa belle humeur. Enfin l'année 1691, on ne put tenir le neveu du grand *Corneille* plus longtemps éloigné d'une Académie que l'oncle avoit tant honorée. Il ſuccéda à M. *de Villayer*, & ſoutint pendant près de ſoixante-ſix ans l'honneur de cette illuſtre Compagnie, par la décence de ſes mœurs, par l'éclat de ſes Ouvrages, & par les Diſcours toujours applaudis qu'il prononça en qualité de Directeur.

Ce fut une fête brillante que celle où M. *de Fontenelle*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, renouvella dans l'Aſſemblée publique du 25 Août 1741, la mémoire du jour auquel cinquante ans auparavant il avoit été reçu dans l'A-

cadémie. Tout *Paris* accourut pour l'entendre. On fut touché de cette éloquence, dont le temps avoit adouci le coloris, comme celui des tableaux, qui n'en deviennent que plus parfaits. On croyoit voir *Neſtor* dans le Conſeil des Princes de la *Grèce*; il avoit vu, comme ce Héros, deux générations; il préſidoit à la troiſième : il ne reſtoit plus que quatre Académiciens reçus avant qu'il fût Doyen. Chacun remporta les idées les plus agréables d'une ſi riante & ſi aimable vieilleſſe.

Huit ans après, dans ſa quatre-vingt-treizième année, il prononça encore deux Diſcours. Il reſſembloit à ces arbres rares & précieux, qui ne connoiſſent pas les hivers, & dont la fécondité inépuiſable enrichit toutes les ſaiſons.

Je ne parlerai point de tant d'autres Ouvrages de proſe & de vers, tantôt enjoués, tantôt ſérieux & réfléchis, mais toujours délicats, dans leſquels l'Auteur ne s'eſt guère écarté du naturel, qu'il n'en ait, s'il eſt poſſible, dédommagé par quelque trait ingénieux.

Qu'on me permette de juſtifier ici M. *de Fontenelle* ſur un reproche ſou-

vent répété par des cenſeurs ſévères. Ils l'accuſent d'avoir altéré parmi nous le goût de la vraie éloquence : ils mettent ſur ſon compte les défauts de ſes imitateurs. J'avoue qu'il y a dans pluſieurs de ſes écrits trop de jeux d'eſprit, trop de recherche, &, ſi je l'oſe dire, trop d'afféterie ; mais ne peut-on pas pardonner ces imperfections à la beauté de l'ordre, à la netteté de l'élégance, à tant de traits heureux, à cette variété d'images pleines d'agrément & de juſteſſe, qui naiſſoient de la grande diverſité de ſes connoiſſances ? Si des Auteurs dépourvus de toutes ces reſſources, n'ont emprunté de lui que des défauts, c'eſt à eux ſeuls qu'il faut s'en prendre. Ce ne ſont que les tableaux de prix qui produiſent de mauvaiſes copies. Les modèles de la plus haute éloquence, *Démoſthène* & *Boſſuet*, ont pu faire naître des imitations vicieuſes. Toute la différence, c'eſt que les défauts de M. *de Fontenelle* ſont plus ſéduiſans : ceux de ces grands Orateurs ſont cachés dans les ombres, & couverts par des beautés ſublimes ; les ſiens ont plus de ſaillie, ils ſont eux-mêmes éclatans.

Tandis que l'Académie Françoiſe, qui, comme par droit d'aîneſſe, s'étoit ſaiſie la première des talens de M. *de Fontenelle*, en recevoit un nouveau luſtre, elle voyoit encore réfléchir ſur elle une partie de la gloire qu'il acquéroit dans l'Académie des Sciences. Il y étoit entré en 1697, & l'on peut à juſte titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de M. *de la Hire*: On croyoit avoir choiſi un Académicien, on fut étonné de trouver en lui une Académie toute entière. La nature a coutume de partager ſes faveurs; & ces métaux ſi recherchés, qu'elle enferme dans les entrailles de la terre, n'enrichiſſent pas les campagnes dont la ſurface eſt la plus embellie : c'eſt au pied des montagnes, dans des terrains ſtériles & ſauvages, qu'elle ſe plaît à cacher ſes tréſors. Elle ſe prodigua à M. *de Fontenelle*. Les Sciences les plus épineuſes & les plus auſtères vinrent ſe placer chez lui ſans confuſion, à côté d'une imagination fleurie. On le ſentit, lorſque deux ans après, l'Académie des Sciences ayant pris une nouvelle face, il fut revêtu du titre de Secrétaire perpétuel. Ce choix contri-

bua autant que le nouveau Réglement à relever l'éclat de la Compagnie. Ce fut sur ce théâtre si élevé, si étendu, qu'il se montra vraiment admirable. Un génie universel l'avoit initié à tous les mystères de la nature, à tous les secrets des arts. Nouveau *Protée*, tantôt Chymiste, tantôt Botaniste, tantôt Anatomiste, Géomètre, Astronome, Méchanicien, & sous tant de formes diverses, toujours lumineux, toujours élégant, il sut parler le langage de toutes les Sciences, & leur prêter la parure du style, sans leur rien ôter de leur force & de leur profondeur. Elles avoient paru jusqu'alors sous une forme étrangère; elles ne s'étoient encore exprimées qu'en Latin. Le nouvel interprète leur apprit toutes les finesses de la Langue Françoise; il les rendit plus sociables, plus gaies, plus familières; & l'on peut dire que, dans l'Histoire de l'Académie, il est en quelque façon parvenu au grand œuvre. Donner du corps aux matières les plus abstraites, porter la lumière dans les plus obscures, rendre intéressant ce qu'il y a de plus sec, & vivant ce qui semble inanimé, c'est une opération

de l'esprit pareille à celle qui réussiroit à changer en or tous les métaux.

Les trésors renfermés dans ce bel Ouvrage ont ajouté à la Langue Françoise un nouveau prix chez les Nations étrangères ; ç'a été un nouvel attrait pour s'en instruire. M. *de Fontenelle* ne doit rien à notre Langue, quoiqu'elle l'ait si bien servi : il en a étendu le commerce ; il lui a rendu autant de gloire qu'il en a reçu d'elle.

Il n'appartient qu'à ceux qui lui ressemblent, de le suivre dans des détails si profonds, si variés, si supérieurs à mes lumières, & d'apprécier encore ses Ouvrages particuliers, tels que la *Géométrie de l'infini* & la *Théorie des tourbillons*. Car, au milieu de la révolution survenue dans le monde philosophique, toujours fidèle à *Descartes*, il est demeuré ferme sur les ruines du système de ce grand Philosophe ; & resté presque seul au centre des tourbillons enfoncés de toutes parts, il s'est laissé entraîner avec eux. La Préface de ce dernier Ouvrage est sortie de notre Académie : elle a occupé quelques momens d'un de nos plus savans Confrères,

frères, qui réunit les connoissances physiques à l'étude la plus approfondie de l'antiquité (*a*).

Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ces *Eloges*, où l'Auteur distribuant l'immortalité à tant d'hommes qui l'ont méritée, se l'assure à lui-même : peut-être aucun Ouvrage n'a-t-il fait autant de conquêtes à l'Académie des Sciences. On ne peut lire l'histoire de ces illustres Morts, sans être embrasé du désir de marcher sur leurs traces. M. *de Fontenelle*, en leur rendant les derniers hommages, réparoit avantageusement leur perte ; en déplorant ces talens éteints, il en faisoit éclore de pareils. Le portrait d'un seul Géomètre, d'un seul Physicien, peint d'une main si habile, reproduisoit plusieurs Physiciens, plusieurs Géomètres ; & ces éloges funèbres portent en eux-mêmes un germe de vie & un principe de fécondité.

Quelle raison a rendu M. *de Fontenelle* si supérieur à lui-même, dans les Ouvrages qu'il a produits pour l'Académie des Sciences ? La voici, si je ne

(*a*) M. *Falconnet*.

me trompe. Il ne péchoit ailleurs que par une certaine ſubtilité de penſées, & par le choix & l'abondance des ornemens ; les ſujets ſe plioient à ſon inclination. Ici la dureté, &, pour ainſi parler, l'inflexibilité des choſes qu'il traitoit, a maîtriſé ſon génie. Des ſujets pleins de difficultés & de ſéchereſſe ne lui ont permis que des penſées fermes & ſolides, & de ſages ornemens dont on ne pouvoit abuſer ; & le contraſte des qualités oppoſées entre la matière & le génie de l'Ouvrier, qui ſe balançoient l'un l'autre, a produit dans l'Ouvrage cette juſte proportion de beautés qu'on y admire.

En 1701, lorſque notre Académie prit une forme plus régulière, le Roi le nomma au nombre des dix Aſſociés ; mais le peu de goût qu'il ſentoit pour les recherches littéraires, & plus encore les occupations des deux autres Académies où il étoit déja engagé, ne lui permettoient pas de venir cueillir les fruits qui croiſſent parmi nous. Accoutumé à remplir les places qu'il occupoit, il ne put lui-même ſouffrir ſon inutilité. Quatre ans après ſon entrée, il obtint la vétérance, & emporta avec

lui notre eſtime. Une preuve bien ſincère de la ſienne à notre égard, & en même temps de la droiture de ſon eſprit & de ſon cœur, c'eſt que, malgré les ſollicitations des Candidats les plus empreſſés, il ne voulut jamais uſer de ſon droit pour prendre part à nos élections. Il n'étoit pas, diſoit-il, aſſez au fait de nos occupations, & ne les ſuivoit pas d'aſſez près pour haſarder un ſuffrage, qui, même en faveur d'un Sujet d'ailleurs eſtimable, pourroit n'être pas conforme à l'eſprit & aux beſoins actuels de la Compagnie.

La ſociété de M. *de Fontenelle* donnoit de lui une idée encore plus avantageuſe que ſes Ouvrages. Elle avoit toutes les douceurs que peut fournir une heureuſe nature, jointe à l'uſage du monde le plus poli. Perſonne n'entendoit mieux la bonne plaiſanterie. Il contoit avec agrément, & finiſſoit toujours par un trait. Né vertueux, il l'étoit ſans contrainte & preſque ſans réflexion ; il ne connoiſſoit point les vices. On l'accuſe d'avoir auſſi ignoré les vertus qui portent avec elles quelque grain d'amertume ; peut-être n'ignoroit-il que cette amertume, dont

il ſavoit les dépouiller. On lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais rencontré perſonne avec qui il eût voulu changer d'eſprit ; il répondit qu'il en avoit trouvé pluſieurs avec leſquels il auroit volontiers accepté l'échange, mais qu'il auroit cependant voulu conſerver une partie du ſien, pour la commodité du poſſeſſeur.

On s'empreſſoit de le connoître ; il y entroit de la vanité : l'avoir entretenu, c'étoit avoir fait ſes preuves de bel eſprit : il avoit de quoi en prêter aux autres, ſans s'appauvrir, & ſans qu'ils s'apperçuſſent que c'étoit le ſien qui paſſoit chez eux. On ſe mettoit à la mode, en ſe diſant de ſes amis : pour lui il s'en connoiſſoit fort peu, mais il ſe livroit à eux ſans réſerve. M. *Brunel*, Procureur du Roi au Bailliage de *Rouen*, avoit été lié avec lui dès ſa première jeuneſſe. Tous deux ſe reſſembloient parfaitement ; & M. *de Fontenelle* diſoit en badinant, que ſon ami ne lui étoit bon à rien, parce qu'ils ſe rencontroient toujours. Peu de temps après qu'il fut venu à *Paris*, il avoit raſſemblé mille écus ; c'étoit alors toute ſa fortune. Son ami lui écrivit en

deux mots : *Envoyez-moi vos mille écus.* M. *de Fontenelle* répondit qu'il avoit deſtiné cette ſomme à un certain emploi. L'ami récrivit ſimplement : *J'en ai beſoin ;* & cette fois les mille écus ſervirent de réponſe. Ce peu de paroles ſuffiſoit entre eux ; c'étoit ſe parler à ſoi-même. M. *Brunel* mourut trop tôt, & M. *de Fontenelle* en fut toujours inconſolable.

Il a décrit lui-même (*a*) les momens agréables qu'il avoit paſſés dans ſa jeuneſſe avec ſes trois compatriotes, l'Abbé *de S. Pierre*, M. *Varignon* & l'Abbé *de Vertot*. On ſent que plus de trente-cinq ans après, il ſoupire encore après les plaiſirs innocens de ces entretiens, où quatre amis, deſtinés à jouer des rôles différens, mais illuſtres, dans le monde littéraire, ſe communiquoient deux fois par ſemaine le fruit de leurs réflexions & de leurs études. Le P. *Malebranche* vouloit bien ſe rendre quelquefois dans cette petite ſociété choiſie, & porter de l'aliment à ces jeunes eſprits, qui alloient être bientôt capables de voler de leurs propres aîles.

(*a*) Dans l'éloge de M. *Varignon*.

Après la mort de *Thomas Corneille*, M. *de Fontenelle* alla loger chez M. *le Haguais*, avec lequel la conformité de mœurs & de mérite l'avoit uni d'une étroite amitié. C'étoit un Magiſtrat du premier ordre, Avocat Général à la Cour des Aides, fameux par les Diſcours qu'il a prononcés dans ſa Compagnie, & qui ſont des modèles de cette éloquence qui ſait réunir les graces du ſtyle avec la dignité des Tribunaux (*a*).

Ayant perdu M. *le Haguais*, il fut logé par M. le Duc d'*Orléans* au Palais Royal. Ce grand Prince, dès longtemps avant la Régence, l'honoroit de ſa confiance. Il le conſultoit ſur cette vaſte étendue de connoiſſances

(*a*) M. *de Fontenelle* eut beaucoup de part à ces Diſcours, entr'autres à celui pour la préſentation des Lettres de M. le Chancelier *de Pontchartrain* à la Cour des Aides. On en trouve un morceau dans les *Mémoires de M. l'Abbé* Trublet *ſur M.* de Fontenelle, *page* 242. Il s'y agit de l'emploi de Contrôleur Général des Finances, que M. *de Pontchartrain* avoit exercé avant que d'être Chancelier. Ce beau morceau peut faire pendant avec celui ſur la Police dans l'éloge de M. d'*Argenſon*. On le trouve dans ce volume. *Note de l'Editeur.*

qu'il avoit lui-même embraſſée ; & il le trouvoit toujours en état d'inſtruire ou d'être inſtruit en un mot ; ce qui eſt preſque la même choſe dans les Sciences élevées à un certain degré. Le Prince lui aſſigna une penſion de mille écus. M. le Duc d'*Orléans*, fils de M. le Régent, ne lui en conſerva que la moitié ; & M. *de Fontenelle*, quoiqu'il fût alors devenu riche pour un homme d'eſprit, n'en murmura pas. Il approuva la pieuſe économie du Prince, qui ſe ſouvenant qu'il étoit homme, prenoit ſur les dépenſes de la grandeur de quoi ſubvenir aux beſoins de l'humanité.

Cette vertu même n'étoit pas étrangère à M. *de Fontenelle*. Il eſt vrai qu'il falloit l'éclairer de bien près pour en découvrir les effets. Il étoit trop intelligent pour ne pas laiſſer aux vertus tout ce qu'elles peuvent avoir de prix, & la main qui donnoit ſe cachoit avec plus de précaution que celle qui recevoit. Cependant ſes amis les plus intimes rendent témoignage qu'il a ſecouru pluſieurs perſonnes dont il ne connoiſſoit que l'indigence ; & l'on a trouvé dans ſes papiers après ſa mort,

des billets pour des ſommes qu'il avoit prêtées à des gens dès-lors inſolvables, & dont il n'a jamais ni pourſuivi ni eſpéré le payement.

Sa vieilleſſe toujours gaie, toujours galante, ne fut marquée que par le nombre des années ; elle devint même pour lui une nouvelle ſource de gaieté & de galanterie. Il comptoit quatre-vingt-ſeize ans, & les Dames les plus ſpirituelles s'en diſputoient encore la conquête. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir ſourd, & ſa ſurdité s'accrut par degrés. Ceux qui l'entretenoient, y gagnoient ſouvent ; il devinoit mieux qu'on ne lui diſoit. Quatre ou cinq ans après, ſa vue s'affoiblît tout-à-coup, & reſta dans l'état où elle s'eſt conſervée juſqu'à la fin. Neuf jours avant ſa mort, il reçut les Sacremens, qu'il avoit demandés de lui-même. Il s'éteignit ſans maladie & ſans effort le neuf Janvier mil ſept cent cinquante-ſept, après avoir été pendant près d'un ſiècle entier un miracle de ſanté, d'eſprit, d'égalité d'ame, & de connoiſſances (*a*).

(*a*) On pourroit appliquer à M. *de Fontenelle*

Il

Il avoit instituë exécutrice de son testament Madame *Geoffrin*. Il comptoit avec raison sur la probité de cette Dame, dont il avoit éprouvé la bienveillance dans un commerce plein d'esprit & d'agrément. Quatre autres Dames furent ses héritières; Madame *de Forgeville*, cette amie généreuse qui avoit contribué à soutenir sa vieillesse par des soins tendres & assidus; Madame *de Montigny*, sœur de M. *d'Aube*, son cousin issu de germain, chez qui il avoit demeuré depuis sa sortie du Palais Royal, & qui étoit mort avant lui; & les deux Demoiselles *de Marsilly*, petites-filles du Marquis *de Martinville de Marsilly*, qui fut tué au combat de *Leuze*, où il commandoit les Gardes du Corps, & arrières-petites-filles de *Thomas Corneille*. Messieurs *de Latourdupin* étoient parens de M. *de Fontenelle* au même degré que les Demoiselles *de Marsilly*. Feu Madame la Comtesse *de Latourdupin* étoit fille uni-

ce que Cicéron dit de *Simonides*, qu'*il n'étoit pas seulement un Poëte délicat, mais un savant & un sage*. Non Poeta solum suavis, verùm etiam cæteroque doctus, sapiensque. *De nat. Deor.* I. 22. Note de l'Editeur.

que de *François*, fils de *Thomas*, & le dernier des *Corneille* (*a*).

M. *de Fontenelle* recevoit de la caſſette du Roi douze cents livres, que M. le Maréchal *de Villeroy* lui avoit fait avoir à ſon inſçu. Six mois avant ſa mort, il obtint, par le crédit de M. le Comte d'*Argenſon*, que la moitié de cette penſion ſeroit appliquée à M. *Boyer de Saint-Gervais*, Mouſquetaire, ſon parent éloigné, qui demeure actuellement à *Mortagne*, dans le *Perche*.

(*a*) Il en reſte encore un (*Jean-François*), deſcendant de *Pierre Corneille*, oncle du grand *Corneille*. Voyez les *Mémoires de M. l'Abbé* Trublet, cités ci-deſſus. *Note de l'Editeur*.

EXTRAIT

DU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. Séguier, *l'un des Avocats Généraux du Parlement de* Paris, *lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe, le Jeudi 31 Mars 1757, à la place de M.* de Fontenelle.

MESSIEURS,

Quand le célèbre Académicien que vous regrettez, fut admis dans votre illuſtre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand *Corneille*. Mais ſi le haſard de la naiſſance l'attachoit par les liens du ſang au père du théâtre, cet éclat héréditaire diſparoiſſoit auprès des titres perſonnels qui l'avoient rendu digne de votre choix (*a*).....

(*a*) *V.* dans le T. III des *Œuvres de M.* de Fontenelle, ſon Diſcours de réception à l'Académie.

Mais à qui ſuccédé-je, Meſſieurs? A un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur ſiècle, pour produire d'heureuſes révolutions dans l'empire des Lettres, & dont le nom ſert d'époque dans les annales de l'eſprit humain; à un génie vaſte & lumineux, qui avoit embraſſé & éclairé pluſieurs genres, univerſel par l'attrait de ſes goûts, par l'étendue de ſes idées, & non par ambition ou par enthouſiaſme; à un eſprit facile, qui avoit acquis & qui communiquoit, comme en ſe jouant, toutes les connoiſſances; à un bel eſprit philoſophe, fait pour embellir la raiſon, & pour tenir d'une main légère la chaîne des ſciences & des vérités.

Il falloit, dit M. *de Fontenelle*, décompoſer *Leïbnitz*, pour le louer; c'eſt un moyen que, ſans y penſer, le Panégyriſte préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet, que de différens mérites dans le même Ecrivain! La Philoſophie affranchie par *Deſcartes* des épines de l'école, reſtoit encore hériſſée de ſes propres ronces. M. *de Fontenelle* acheva de la dépouiller de ce langage abſtrait, de ces ſurfaces

énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour ſes myſtères ; voile épais, imaginé par l'ignorance pour dérober l'abſurdité des ſyſtèmes, ou par la vanité. Il fit plus ; il ſubſtitua des fleurs aux épines : c'eſt ainſi qu'il embellit *Copernic & Deſcartes* lui-même, dans la *Pluralité des Mondes*, Ouvrage adroitement ſuperficiel, appas qu'il préſenta à ſon ſiècle, pour inſpirer le goût de la Philoſophie. Eh ! quelle magie de ſtyle ne falloit-il pas pour faire deſcendre les corps céleſtes ſous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une manière ſi agréable, avec autant d'ordre qu'ils ſe meuvent, pour proportionner l'inſtruction à tous les eſprits ? C'eſt un *Orphée* qui diminue ſa voix dans un lieu reſſerré qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploie cette voix ſavante, propre à tous les tons, dans ces profondes analyſes, dans ces ſublimes réſultats de tant d'Ouvrages de l'Académie des Sciences, lorſque ſemblable au Deſtin de la Fable, qui ne rendoit ſes oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour ſe faire entendre aux Savans.

Vos lumières m'ont déja précédé, Meſſieurs ; elles ſuppléent à ce que je ne puis exprimer pour ſon éloge. On regarda comme un prodige dans le même homme, de parler à chaque Savant ſon langage, de paſſer ſi facilement d'une ſphère à l'autre. Ne faudroit-il pas que le même prodige ſe renouvellât en moi, pour le louer d'une manière digne de ſes connoiſſances & des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondiſſoit ?

C'étoit au milieu de ces vaſtes ſpéculations, que, né pour l'agrément, il en étendoit l'empire. Le même génie qui meſuroit les cieux avec *Galilée*, qui calculoit l'infini avec *Newton*, reſſuſcitoit encore l'art de *Théocrite*, ou devenoit le rival de *Quinault*. Entraîné par la diverſité de ſes penſées, il évoquoit les morts célèbres dans ſes *Dialogues* philoſophiques, où il ſe plaît à préſenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choſes les idées accoutumées, non par un eſprit dangereuſement ſyſtématique qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les mépriſes de

la raiſon même, & nous apprendre à nous méfier d'une ſageſſe qui n'eſt ſi préſomptueuſe, que parce qu'elle eſt bornée.

Mais quels éloges rendre à M. *de Fontenelle* pour ces éloges ſi eſtimés, où non-ſeulement il ſut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus juſtes, mais encore ſe faire de l'art de louer un caractère particulier, & un talent nouveau ? Il me ſemble en ce moment les entendre en foule, tous ces Morts fameux, me preſſer d'acquitter ici leur reconnoiſſance. Doués d'un différent mérite & d'une réputation inégale, ils furent portés preſque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumières du Panégyriſte ; Orateur qui ſavoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philoſophie des ſciences, cette philoſophie de raiſon ſupérieure encore au ſavoir ; cette ſage liberté de penſer, qui, d'un côté, s'élève au-deſſus des erreurs communes, & de l'autre ſe renferme dans de juſtes bornes. Il eut

assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, & assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus sûr de les gagner que de les subjuguer. C'est ainsi que, dans l'*Histoire des Oracles*, il sépara peu à peu la vérité de la superstition. C'est ainsi qu'exempt de passion & d'enthousiasme, il jugea tous les anciens, comme *Descartes* en avoit jugé un d'entre eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû, ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, & les débarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du côté des Modernes, la plupart ses contemporains, il vit leur gloire sans jalousie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit sans vanité, quelque avantage qu'il assurât à leur parti. Le mérite de ses Ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il se seroit déclaré pour elle.

Attaché au Cartésianisme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraisemblable dans ce système, & non par superstition ou par opiniâtreté, il ne re-

fusa point son admiration au grand *Newton*. Il ne fut point au rang de ses Sectateurs, mais il fut son plus illustre Panégyriste.

Qui l'auroit cru, Messieurs ? La critique, qui se déchaîne ordinairement contre les Ecrivains célèbres, ne lui lança que quelques traits. On put, il est vrai, lui reprocher dans plusieurs de ses écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel ; d'affecter, pour ainsi dire, une certaine galanterie d'esprit, & même trop d'esprit ; exemple dangereux, en ce qu'il savoit plaire par tant d'autres faces, & peut-être par ses défauts même. Mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout : il put compter ses ennemis, & non ses admirateurs. L'envie le respecta ; la renommée ne tint sur lui qu'un langage. Il jouit de sa réputation, il jouit de l'avenir même : il vit toute la postérité dans ses contemporains.

Eh ! comment, avec un mérite si éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie ? Il dut cet heureux privilége

à ſa philoſophie, à ſa modération, au reſpect que ſes mœurs inſpirèrent, à ce caractère doux & liant qui ne révoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de ſa ſupériorité, à la juſtice qu'il rendit au mérite. Enfin il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'Auteur qu'on attaque, expoſe autant ſa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant : guerres honteuſes entre la malignité & l'amour-propre, qui déshonorent les Lettres, le cœur & l'eſprit.

Le nom de M. *de Fontenelle* ne pouvoit être reſſerré dans les bornes de ſon pays. La réputation des grands Hommes part d'auprès d'eux ; mais c'eſt au loin qu'elle paroît briller davantage. Elle ne parle jamais plus haut, que lorſqu'ils ne ſont point à portée de l'entendre ; du même eſſor dont la gloire franchit les temps, elle franchit les lieux ; elle n'eſt guère immortelle qu'autant qu'elle eſt générale ; ſon étendue eſt le ſceau de ſa durée. Tel fut le triomphe de M. *de Fontenelle*.

Etrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, *je l'ai vu.* Un d'eux arrive à peine aux portes de cette Capitale; il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, perſuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ſes concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince, qui, doué comme lui d'un génie univerſel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, ſi l'on oſe le dire, dans ſa familiarité, il ne fit point ſervir à ſon ambition ou à ſa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'eſprit d'intrigue, inacceſſible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du déſir de plaire, ſachant jouir de tout & de lui-même; né plutôt pour la ſociété que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaiſons particulières, à ces penchans eſtimables, mais dangereux, paſſions des ames nées trop ſenſibles, ſujettes à s'égarer, dès qu'elles ne ſont plus ſurveillées par la raiſon.

Il eût été publiquement révéré à

Sparte par ſon âge ; ſes talens euſſent été négligés peut-être par ce peuple auſtère qui n'eſtimoit que la vertu. Il fut reſpecté parmi nous dans tout le cours de ſa vie, & à tous les titres.

La vieilleſſe, ce temps d'affoibliſſement qui n'eſt ni la mort, ni l'exiſtence pour le reſte des hommes, mérita d'être comptée dans ſa vie. Le Ciel, en lui accordant un eſprit ſi étendu & de longs jours, ſembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, & n'enlever qu'à regret à la terre un ſage placé ſous deux règnes, pour être à la fois la lumière & l'ornement de deux ſiècles, pour pouvoir en comparer les merveilles ſous deux auguſtes Monarques, &c.

EXTRAIT

De la Réponſe de M. le Duc de Nivernois *au Diſcours de M.* Séguier.

.....SI l'heureuſe acquiſition que nous faiſons en vous adoptant, Monſieur, eſt un triomphe public, la perte que nous déplorons en même temps eſt une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel vous ſuccédez. Dans nos faſtes, nous jouiſſions de ſa gloire ; dans notre Société, de ſes vertus. Il étoit fait pour être l'oracle de nos aſſemblées, il ſe contentoit d'en être l'ornement ; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous, mais nous ne nous flattons pas qu'il fût notre bien propre & particulier ; il étoit le bien commun de l'humanité ; il appartenoit à quiconque aime les Lettres, les talens & la Philoſophie ; il eſt pleuré, il ſera révéré partout où il y a des hommes qui penſent.

L'antiquité vit toutes les Nations adorer l'aſtre qui féconde tous les climats, & dont les influences bienfaiſantes ſe répandent ſur toutes les productions de la nature. Ainſi tous les talens, toutes les ſciences réclament M. *de Fontenelle*, & tous les temples de la Littérature conſacrent ſon culte. Sa réputation n'eſt pas la réputation d'un homme ; elle eſt un glorieux amas de toutes les réputations poſſibles, & on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois *Caton* le Cenſeur, en qui *Tite-Live* (*a*) admire cette rare & flexible fécondité qui fait embraſſer tous les genres, & qui fait réuſſir dans tous au point de paroître né pour chacun en particulier ; & il ſemble qu'en formant le génie de M. *de Fontenelle*, la nature ait eu attention à le former tel pour les circonſtances dans leſquelles ce grand homme devoit paroître. A ſon entrée dans la noble carrière des Lettres, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés, tous les prix étoient diſtribués, toutes les palmes étoient enlevées ; il ne reſtoit

(*a*) *Tite-Live*, Liv. XXXIX.

à cueillir que celle de l'universalité. M. *de Fontenelle* osa y aspirer, & il l'obtint. Semblable à ces chefs-d'œuvres d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance & la solidité, la sagesse & les graces, la bienséance & la hardiesse, l'abondance & l'économie ; il plaît à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites ; chez lui le badinage le plus léger, & la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, & ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, & les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires, se trouvent quelquefois fondus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là, dans ces éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour-à-tour avec chacun d'eux ; non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, ensorte que, suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successi-*

vement tout ce qu'il a lu ; mais encore il embellit chaque matière qu'il traite par les richeſſes de toutes les autres qu'il poſsède. Il ne ſe contente pas d'être Métaphyſicien avec *Malebranche*, Phyſicien & Géomètre avec *Newton*, Légiſlateur avec le Czar *Pierre*, homme d'Etat avec M. d'*Argenſon* ; il eſt tout avec tous, il eſt tout en chaque occaſion ; il reſſemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. *Leibnitz* projettoit la création d'une Langue univerſelle, & M. *de Fontenelle* a regardé ce projet comme une belle chimère. Il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, ſi j'oſe ainſi parler, l'exécution de cette idée : & comment s'en ſeroit-il apperçu ? Cette Langue qu'il parloit étoit ſa Langue naturelle ; il ne l'avoit pas appriſe, & elle ne s'enſeigne pas.

Oſerai-je parler, Meſſieurs, de cet Ouvrage immortel, qui faiſant l'hiſtoire des ſciences, & ſubſtituant à leurs hiérogliphes ſacrés le langage commun, a ſi bien étendu leur empire en leur attirant le juſte hommage de ceux même qui ne les connoiſſent pas ? De grands hommes qui m'écoutent (& que

que le ſort plus juſte auroit dû me permettre d'écouter), ces grands hommes dont la gloire a fourni de ſi beaux matériaux à celle de M. *de Fontenelle*, ſeroient ſeuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie; & je dois craindre de profaner un ſujet trop au-deſſus de ma portée. Mais dans cet aveu ſincère de mon incapacité, je puis me permettre les expreſſions de la reconnoiſſance, & je ne me refuſerai pas le plaiſir de rendre graces au génie bienfaiſant qui m'a mis en état d'entrevoir d'auguſtes myſtères qu'une laborieuſe initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abyme qui ſéparoit les Philoſophes & le vulgaire. La Sageſſe n'habite plus les déſerts; on arrive à ſon temple en parcourant des chemins faciles, où tous les eſprits ſe tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoiſſance publique? Quel homme rendit jamais un plus grand ſervice à l'humanité?

Le fameux Chancelier (*a*) d'*Angleterre* connut & attaqua les préſtiges de

(*a*) *Bacon.*

la fauſſe Philoſophie qui régnoit impérieuſement de ſon temps. Il preſſentit, il devina qu'il exiſtoit une méthode pour connoître. Il en avertit ſon ſiècle, & mit les ſiècles ſuivans en état de la trouver. *Deſcartes* naquit pour recueillir ce trait de lumière. Il apprit aux Savans à ignorer, aux Philoſophes à douter, aux Phyſiciens à obſerver; & par-là il forma de vrais Savans, de vrais Philoſophes, de vrais Phyſiciens. Il étendit la raiſon de tous ceux à qui il parla; mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la ſociété que le vulgaire ignorant croit oiſive, comme il croit les aſtres immobiles, parce que leur mouvement lui échappe, les hommes ſtudieux, les gens de Lettres profitèrent ſeuls de la révolution cauſée par *Deſcartes* dans les connoiſſances humaines. Il étoit réſervé à M. *de Fontenelle* de généraliſer l'Ouvrage de *Bacon* & de *Deſcartes*, de familiariſer le Public entier avec la Philoſophie, de rendre la raiſon d'un uſage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les eſprits.

L'exécution de cette grande entre-

prise demandoit bien de l'art & des talens. Les hommes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, & il faut la conduire par des chemins semés de fleurs. C'est ce qu'a fait M. *de Fontenelle*, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, & apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matières parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de *Descartes* sur le système planétaire, ne paroissent qu'un badinage, qui développant au Lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste & brillante hypothèse entrevue par les Anciens (*a*), de la multiplicité des mondes; les compilations laborieuses du docte *Vandale*

(*a*) *Xénophane* a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo. Démocrite* a enseigné la multiplicité des mondes. *Ibid. & de nat. Deorum.* Lib. I.

ſur les preſtiges impoſteurs du Paganiſme, ne ſont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication même à s'inſtruire, parce que l'inſtruction n'eſt jamais ſéparée du plaiſir.

Ce ſoin de plaire en enſeignant, n'étoit, à vrai dire, qu'une reſtitution que M. *de Fontenelle* faiſoit à la raiſon & au ſavoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs tréſors pour enrichir ſes Ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent *Ovide* & *Lucien* ſe voir revivre dans ſes écrits ! Le premier y reconnoîtroit tout le brillant de ſon coloris, toute la délicateſſe de ſon pinceau, toutes les fineſſes de ſa touche ; mais il s'étonneroit de ſe trouver encore moins Peintre que Philoſophe. Le ſecond reconnoîtroit tout le piquant de ſes idées & de ſes expreſſions ; mais il s'étonneroit de ſe trouver toujours auſſi riche, auſſi varié, que neuf & hardi. Tous deux aimeroient à être *Fontenelle*.

Quelques fruits, peut-être précoces, de ſa jeuneſſe littéraire, ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvres dont ils ont été ſuivis de près. Loin de nous une ſem-

blable penſée. Rendons graces, ſoit à la modeſtie, ſoit à l'amour paternel de M. *de Fontenelle*. Applaudiſſons avec reconnoiſſance à un ſentiment qui l'empêchant d'effacer des faſtes de ſa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes viſſent le Nil foible & naiſſant. C'eſt après lui que j'emprunte de *Lucain* (*a*) cette idée, & je voudrois n'employer dans ce diſcours que des expreſſions de M. *de Fontenelle* : ce ſeroit peut-être la ſeule manière de le louer qui fût digne de lui.

Eſt-ce dans le ſein de ſa patrie, eſt-ce à un tel homme qu'on a pu reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ſes contemporains, de ſes compatriotes, dans cette fameuſe & éternelle diſpute de la prééminence des ſiècles ? Ce que *Cicéron* avoit dit à l'antiquité, on a oſé faire un crime à M. *de Fontenelle* de le penſer. Gardons-nous de cette témérité ſacrilége ; & ſi notre goût de prédilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des

(a) *Non liquit populis parvum te, Nile, videre.* Luc. Ph. L. X, v. 296. M. *de Fontenelle*, Eloge de *Newton*.

Ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur & de prévention dans M. *de Fontenelle* la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuſe, à la fine préciſion qui caractériſent les Ouvrages modernes, reſpectons cette prévention, cette erreur, & regardons-les comme un patriotiſme, comme un zèle de nationalité littéraire. Eh! comment M. *de Fontenelle* ſe ſeroit-il dépouillé de ce ſentiment dans les matières ſoumiſes au goût, lui qui l'a porté juſques dans les Mathématiques?

Je parle de cette ténacité inflexible avec laquelle il perſévéra conſtamment dans le Carteſianiſme. Accoutumé à croire le vide & l'attraction bannis pour jamais de la Phyſique par le plus grand génie de la *France*, il ne put ſe réſoudre à les y voir revenir ſous les auſpices du plus grand génie de l'*Angleterre*. Lent à s'aſſurer des vérités, parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échappaſſent, quand il croyoit s'en être aſſuré. Il doutoit long-temps avant de voir; il ne revenoit pas au doute après avoir vu; mais en ſe fixant avec une eſpèce de reli-

gion aux principes de phyſique générale qu'il avoit adoptés, il vit ſans aigreur le nouveau ſyſtème ſe répandre comme un torrent. Il fit mieux que d'adopter le Newtonianiſme, il imita la conduite de *Newton*, qui *auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par des orages littéraires.*

C'eſt ainſi que M. *de Fontenelle* (*a*) nous peint le grand *Newton* auſſi modéré que ſublime, & tel a été M. *de Fontenelle* lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adverſaires redoutables, il eſſuya des critiques amères, piquantes, humiliantes même, ſi un tel homme pouvoit être humilié. Aux traits les plus envenimés, il n'oppoſa jamais que l'Egide du ſilence. Il ne montra ce qu'il penſoit des armes dont il étoit bleſſé, qu'en ne les employant jamais. Occupé, par préférence à tout, de ſoigner ſon propre bonheur, & de reſpecter le bonheur d'autrui, il ſe vit ſouvent contredit, & il s'abſtint toujours de contredire. Il fut offenſé, & il n'offenſa jamais. Il ſembloit qu'il fût impaſſible,

(*a*) Eloge de *Newton*.

& il porta la patience juſqu'à ſouffrir qu'on prît ſa patience même pour un orgueil déguiſé. On l'accuſa d'approuver pour qu'on l'approuvât ; de louer tout, afin que tous le louaſſent. On l'accuſa d'être doux, d'être indulgent, d'être ſage par vanité. Quel eſt donc cet amour-propre nouveau, dont le caractère eſt de ſervir l'amour-propre d'autrui ? Quel eſt cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours ſi bien avec l'orgueil des autres ? Et à quels traits reconnoîtra-t-on déſormais la bienſéance, la douceur & la raiſon ?

Tels furent les traits diſtinctifs du caractère de M. *de Fontenelle*. La nature lui avoit donné cet aſſemblage rare d'un caractère & d'un eſprit aſſortis l'un pour l'autre. Les hommes penſent ſelon leur eſprit, ils agiſſent ſelon leur caractère ; & de la diſcordance trop commune de ces deux facultés, naiſſent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrariétés qui étonnent ſouvent le public. M. *de Fontenelle* n'offrit jamais ces ſpectacles honteux pour l'humanité, & plus encore pour la Philoſophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'eſprit. La raiſon

ſon dominoit dans toute ſon exiſtence. La raiſon régloit ſes ſentimens comme ſes idées ; & elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'eſt ainſi que la vie de ce grand homme, auſſi longue, & plus digne encore de l'être que celle de *Démocrite* (*a*), préſente dans tout ſon cours le rare tableau de cette belle & conſtante uniformité qu'accompagne le bonheur. Il étoit cet heureux qu'il peint ſi bien dans un de ſes Ouvrages (*b*), reconnoiſſable entre tous les hommes à une eſpèce d'immobilité dans ſa ſituation. Mais, s'il eſt poſſible, M. *de Fontenelle* fit plus que d'être heureux ; il accoutuma ſes contemporains à la vue de ſon bonheur ; il ſe le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux, & qu'il méritoit de l'être. Et comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux & conciliateur, lors même qu'il n'étoit pas impartial ; un homme qui, flexible à toutes les manières, obſervateur de tous les égards, reſpectant tous les devoirs, indulgent

(*a*) *Démocrite* a vécu au moins cent ans.
(*b*) Traité du Bonheur.

pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenſes, n'a jamais heurté ni ſes inférieurs, ni ſes égaux, ni ſes ſupérieurs, ni même ſes ennemis?

Je l'avouerai, Meſſieurs, & je crois que toute cette reſpectable Aſſemblée éprouvera le même ſentiment. Je ne ſaurois, ſans en rougir pour notre ſiècle, me rappeler, que M. *de Fontenelle* eut des ennemis. Mais que dis-je, & de quoi peut-on s'etonner en ce genre? N'eſt-ce pas l'hiſtoire de tous les ſiècles du monde, & de toutes les conditions humaines? Le banniſſement d'*Ariſtides*, la condamnation de *Socrate*, les fers de *Galilée*, & pour paſſer dans un autre ordre d'exemples, *Marc-Aurèle*, *Charles-le-Sage*, *Henri-le-Grand*, ſans ceſſe inquiétés par des Sujets factieux, ou aſſaillis par des voiſins jaloux, quels monumens! Quelles traces ineffaçables de l'injuſtice des hommes! &c....

AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Dans le Mercure *de Février* 1681, *on trouve un morceau intitulé :* Hiſtoire de mes Conquêtes. *Il a été réimprimé dans le Tome ſeptième du* Choix des anciens Mercures, *pag.* 70. *C'eſt une femme qui y parle. Voici comme elle peint un de ſes Amans. Ce portrait reſſemble beaucoup à M.* de Fontenelle ; *peut-être croira-t-on y reconnoître ſon ſtyle auſſi-bien que ſa perſonne. C'eſt ce qui a engagé à le placer ici.*

L'AMANT dont je vous parle, étoit d'un caractère fort particulier ; & une des principales choſes qu'on lui reprochât, c'étoit cela même, qu'il étoit trop particulier. Il aimoit les plaiſirs, mais non point comme les autres. Il étoit paſſionné, mais autrement que tout le monde. Il étoit tendre, mais à ſa manière. Jamais ame ne fut plus portée aux plaiſirs que la ſienne, mais il les vouloit tranquilles.

Plaiſirs plus doux, parce qu'ils étoient dérobés ; plaiſirs aſſaiſonnés par leurs difficultés ; tout cela lui paroiſſoit des chimères. Ainſi ce qui me perſuada le plus ſa tendreſſe pour moi, c'eſt que je lui coûtois quelque choſe. Il avoit une eſpèce de raiſon droite & inflexible, mais non pas incommode, qui l'accompagnoit preſque toujours. On ne gagnoit rien avec lui pour en être aimée : il n'en voyoit pas moins les défauts des perſonnes qu'il aimoit ; mais il n'épargnoit rien pour les en corriger, & il ne s'y prenoit pas mal. Des ſoins, des aſſiduités, des manières honnêtes & obligeantes, des empreſſemens, tant qu'il vous plaira ; mais preſque point de complaiſance, ſinon dans les choſes indifférentes. Il diſoit qu'il auroit une complaiſance aveugle pour les gens qu'il n'eſtimeroit guère & qu'il voudroit tromper ; mais que pour les autres, il vouloit les accoutumer à n'exiger pas des choſes peu raiſonnables, & à n'être pas les dupes de ceux qui les feroient. A ce compte, vous voyez bien que la plupart des femmes, qui ſont impérieuſes & déraiſonnables, ne ſe fuſſent guère accom-

modées de lui, à moins qu'il ne se fût long-temps contraint; ce qu'il n'étoit pas capable de faire. Il étoit d'une sincérité prodigieuse, jusques-là que, quand je le prenois à foi & à serment, il n'osoit me répondre que de la durée de son estime & de son amitié; & pour celle de l'amour, il ne la garantissoit pas absolument. Il avoit toujours ou un enjouement assez naturel, ou une mélancolie assez douce. Dans la conversation, il y fourniſſoit raisonnablement, & y étoit plus propre qu'à toute autre chose, encore falloit-il qu'elle fût un peu réglée, & qu'il raisonnât; car il triomphoit en raisonnemens, & quelquefois même dans les conversations communes, il lui arrivoit d'y placer des choses extraordinaires qui déconcertoient la plupart des gens. Ce n'est pas qu'il n'entendît bien le badinage; il l'entendoit même trop finement. Il divertissoit, mais il ne faisoit guère rire. Son extérieur froid lui donnoit un air de vanité; mais ceux qui connoissoient son ame, démêloient aisément que c'étoit une trahison de son extérieur. Je vous en fais un si long portrait, & il me sem-

ble que j'ai tant de plaiſir à parler de lui, que vous croirez peut-être que notre intelligence dure encore. Non, elle eſt finie; mais ce n'eſt ni par ſa faute, ni par la mienne. L'amour avoit fait de ſon côté tout ce qui étoit néceſſaire pour rendre notre union éternelle; la fortune a renverſé tout ce qu'avoit fait l'amour.

VERS

De M. FUSELIER pour les Blondes, *en réponſe à ceux de M. DE FONTENELLE pour les* Brunes (*a*).

VOUS qui charmez raiſon & ſentiment,
Rare Docteur, qu'à la Cour de Cythère
Et de Minerve on cite également ;
Vous qui d'amour dirigerez la mère,
Si Directeur la gouverne jamais ;
Votre doctrine en un point je rejette,
Lorſque priſez Blonde moins que Brunette.
Dogme hérétique, & léſant les attraits
De Vénus même. Or, ſi craignez ſa haine,
Prévenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la beauté fut Reine.
De tout Paphos, c'eſt la doctrine ſaine ;
Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente brunette a ſéduit votre veine ;
Voilà l'appas qui vous a fait ſortir
Du droit chemin ; qu'Amour vous y ramène.
Vos vers brillans, quoique ſemblent partir
Du fin cerveau du Dieu de l'hypocrène,
Sur ce point-là ne m'ont ſu pervertir :
Quand je les lus, j'étois près de Climène.

(*a*) La Pièce de M. *de Fontenelle* ſe trouve parmi ſes Poëſies diverſes, Tome IV de ſes *Œuvres*, & a pour titre : *Sur une Brune*.

VERS

Adreſſés à M. DE FONTENELLE par M. DE CRÉBILLON, & prononcés dans l'Aſſemblée publique de l'Académie Françoiſe, le jour de Saint Louis 25 Août 1741 (a).

TOI (b), qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin, qui n'eus d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène & du ſacré Vallon,
Parois ; nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une ſeconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton règne fut le règne des merveilles,
L'Univers eſt encor rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des *Corneilles*,
Font voir que tu fus grand juſques dans tes Sujets.

(a) Il y avoit alors cinquante ans que M. *de Fontenelle* étoit de l'Académie Françoiſe, y ayant été reçu le 5 Mai 1691. Il y étoit donc ce qu'on appelle *Jubilé* dans les Couvens, les Chapitres, & quelques autres Sociétés. A cette occaſion, il prononça un Diſcours qui ſe trouve à la fin du Tome III de ſes *Œuvres*, & dans les Recueils de l'Académie.

(b) Le Grand *Corneille*.

Si ton auguſte fils n'a point vu le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix ce Mortel ſi fameux,
Il a dans ſes neveux un Sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor, ſes écrits excitèrent l'envie;
Mais il en triompha par leur ſublimité.
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déja dans ſa maturité.
S'il cueillit en Neſtor les fruits de ſa jeuneſſe,
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes talens;
L'âge qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (*a*), qui prétend nous ſervir de modelle,
Croit que *Locke* & *Newton* n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que *Leibnitz* compte peu de rivaux;
Et nous que l'Univers n'aura qu'un *Fontenelle.*
Prodigue en ſa faveur, le Ciel n'a point borné
Les préſens qu'il lui fit aux ſeuls dons du génie.
Minerve l'inſtruiſit; & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'énorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'oſe prononcer un avis qui décide.

(*a*) L'Angleterre.

Illuſtres Compagnons de ce brave Neſtor,
Aſſemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ſes yeux plus précieuſe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiſſonne.
C'eſt ici le ſéjour de l'immortalité :
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux paſſeront l'onde noire ;
C'eſt vous qui tiendrez lieu de la poſtérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes ſans honneur ;
Les talens, le génie & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompenſe.
Le ſoin de célébrer le plus grand des mortels,
N'eſt pas, quoique conſtant, le ſeul qui vous anime ;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins ſublime
Ont vu brûler pour eux l'encens ſur vos autels.
Daignez donc ſoutenir le zèle qui m'inſpire ;
Pour chanter *Fontenelle*, il faut plus d'une voix.
Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déja ſignalé ſa brillante carrière ;
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumière ;
Condamnez *Fontenelle* à dix luſtres nouveaux.

Pour pénétrer le Ciel & ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

LETTRE

De M. MATY, Garde de la Bibliothèque Britannique, à M. DE FONTENELLE, en lui envoyant le Poëme de Vauxhall *.

AIMABLE & ſage *Fontenelle*,
Toi, que dans le déclin des ans,
Orne une guirlande immortelle
De fleurs que l'Amour renouvelle,
Et que ne peut flétrir le temps ;
Sage *Platon*, divin *Orphée*,
Que *Minerve* & que *Cythérée*
Empêchent même de vieillir,
Où pourrai-je te découvrir ?
Sera-ce au haut de l'Empirée,
Où tu ſuis les céleſtes corps ;
Dans cette profonde contrée,
Où tu fais badiner les morts ;
Ou ſur les bords d'une fontaine,
Près de *Corylas* & d'*Iſmène*,
Dont tu ſens & peins les tranſports ?

* La *Lettre* & le *Poëme* ſe trouvent dans le *Journal Britannique*, par le même M. *Maty*, Avril 1750.

T'irai-je chercher au portique,
Dont tu dévoiles les leçons ;
Au fond de quelque temple antique,
Que tu dépeuples de démons ;
Ou bien au ſpectacle magique,
Dont ta Muſe anime les ſons ?
Si de ces demeures ſublimes,
Encor vers les terreſtres lieux,
Tu daignes abaiſſer les yeux ;
Reçois avec ces foibles rimes,
Mon encens, mon cœur & mes vœux.

» Oui, c'eſt à vous, c'eſt au Peintre
» des Graces & à l'Interprête de la Sa-
» geſſe, que j'offre des eſſais dont l'exé-
» cution eſt peut-être plus imparfaite
» que l'entrepriſe ne fut téméraire.
» Mais l'une & l'autre le fuſſent-elles
» davantage, elles me fourniſſent du
» moins une occaſion de m'adreſſer à
» l'homme qui, de toutes les beautés
» de la *France*, eſt celle que je regrette
» le plus de n'avoir jamais vu (*a*). J'ai
» d'autant plus de plaiſir de vous ren-
» dre cet hommage, qu'il ne ſera ſoup-
» çonné de partialité par aucun de
» ceux qui ont lu vos Ouvrages «.

(*a*) M. *Maty* eſt venu depuis à *Paris* en 1764.

Vivez long-temps, vivez toujours aimable,
Entre la sageſſe & les ris.
Vous ſeriez immortel, ſi le ſort équitable
Vous permettoit de vivre autant que vos écrits.

Londres, le 9 Octobre 1741.

Tout le monde connoît le bel endroit du Temple du Goût de M. DE VOLTAIRE *ſur M.* DE FONTENELLE. *Après avoir parlé de* Rouſſeau *&* de la Motte, *& dit que* Rouſſeau *paſſeroit devant* la Motte *en qualité de Verſificateur, mais que* la Motte *auroit le pas toutes les fois qu'il s'agiroit d'eſprit & de raiſon, M.* de Voltaire *continue de la manière ſuivante.*

» Ces deux hommes ſi différens n'a-
» voient pas fait quatre pas, que l'un
» pâlit de colère, & l'autre treſſaillit
» de joie, à l'aſpect d'un homme qui
» étoit depuis long-temps dans ce
» Temple, tantôt à une place, tantôt
» à une autre.

C'étoit le diſcret *Fontenelle*,
Qui, par les beaux Arts entouré,
Répandoit ſur eux, à ſon gré,
Une clarté douce & nouvelle.

Dans la première Edition du *Temple du Goût*, il y avoit *ſage*, au lieu de *diſcret*, dans le premier vers; & *pure*, au lieu de *douce*, dans le quatrième.

D'une Planète, à tire d'aîle,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siége heureux de son Empire.
Avec *Quinaut* il badinoit ;
Avec *Mairan* il raisonnoit ;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume & la lire.

STOLIUS, dans son Livre intitulé, Introductio in Historiam litterariam, *traduit en latin par* Langius, *& imprimé à* Iene *en* 1728, *parle ainsi de M.* DE FONTENELLE, *page* 18.

Ratio ejus judicandi de rebus & acutè concludendi, tam & singularis, genus dicendi ita amœnum, cogitationes atque meditationes tam sunt omnis ingenii atque acuminis plenæ, ut ex antiquioribus quem huic meritò præferas invenias neminem,

ELEGIA
IN OBITUM
D. DE FONTENELLE.

Lecta in conſeſſu Acad. Roth. 26 Jan. 1757.

LUGET in Europâ quiſquis non deſpicit artes;
Scriptorum ſcriptor maximus interiit.
Luget ſplendorem ſibi Gallia nuper ademptum;
Luget ROTHOMAGUS, concidit urbis honos.

FONTANELLA obiit lauris oneratus & annis;
Neſtor & Aonii gloria prima chori.
Vidit vivendo revoluti tempora ſæcli,
Cui referent nullum poſtera ſæcla parem.
Nominis ipſe ſui dudùm ſplendore potitus,
Nil indè ad tardam perdidit uſque necem.
Mors eſt viſa diù pretioſæ parcere vitæ;
Viſa diù ſævam ſuſtinuiſſe manum.

Ultima fata ſeni non attulit una ſenectus:
Ad ſenium acceſſit, plus nocuitque dolor.
Quis dolor? Ex ictu tremit quo Gallia: quan-
quàm
Salvo Rege timor, mœror & omnis abeſt.

Mors illi, Vulnus Regis ; Regalis amoris
Victima ſuccubuit : Dulce ità, Grande mori.

Nobilibus decoratus Avis avis, clariſque Propinquis (*a*),
Summa, vel in cunis, ſemina laudis habet.
Cunæ Rothomagus genitrix fœcunda virorum,
Quos lauro cinctos Phœbus ad Aſtra vehit.
Doctus uterque parens, magis at CORNELIA mater (*b*),
Gracchorum matri nomine, parque animo.
Nempè ſoror gemini non inficianda Poetæ,
Fraterni judex carminis illa fuit.
Sæpè, nec erubuit, ſæpè emendanda ſorori
Carmina commiſit frater uterque ſuæ.
Qui tulit ad ſacras puerum CORNELIUS ædes (*c*),
Augurium impoſito nomine quale dedit !
Melliflui meruit Doctoris (*d*) ſumere nomen,
Nectareo cujus mel fluet ore, puer.
Hunc genitrix, celebres hunc edocuere Poetæ :
Quanti Ductores ! quantus Alumnus erat !
Delicias nobis invidit & urbis honorem
Urbs Domina Imperii, ſurripuitque virum.
Neuſtriacis opibus ditata Lutetia, noſtras,
Ut natas intrà mœnia, jactat opes.

(*a*) MM *Corneille*, oncles de M. *de Fontenelle*.
(*b*) *Marthe Corneille*, ſœur de MM. *Corneille*.
(*c*) *Thomas Corneille*, parrain de M. *de Fontenelle*.
(*d*) *Saint Bernard*.

Illum

Illum tergeminus Musarum cœtus adoptat,
Tergemini potuit qui caput esse chori.
O felix una ante alias Academia miris
Naturæ latebras pandere docta modis!
Felix nacta virum qui te tibi pingere posset,
Et calamum inventis æquiparare tuis!

Ille quod ediderit plaudente volumina Phœbo.
Dic mea Musa mihi; dicere semper amas.
Quo datur Heroas, Divosque audire loquentes,
Egregium nobis Græcia liquit opus (*a*).
Sed violatur ibi Divûm reverentia; Mores
Humanos Divi, crimina nostra gerunt.
Abstulit hanc maculam, non omnem, Gallicus autor (*b*),
Et meliora dedit, nobiliora loqui.
Judicio steterim Plutonis, Pluto Patronus
Et judex causæ ni foret ipse suæ (*c*).

Plurima blandum Equitis sibi sumpsit Epistola nomen (*d*),
Scripta fuit, quando scribere cœpit Eques.

(*a*) Dialogues de *Lucien*.
(*b*) Dialogues des Morts.
(*c*) Jugement de *Pluton*.
(*d*) Lettres du Chevalier *d'Her.....*. *Puisque le Public les a crues de moi*, dit M. *de Fontenelle* dans la Préface de ses Œuvres, *& qu'il les a eues même sous mon nom, qu'il les ait encore, je voudrois bien que sa sévérité ne tombât que sur elles.*

Viderat hunc dubio nasci pater omine fœtum :
Non sese agnoscit, non negat esse patrem.
Per varios sublime, audax dum fœmina mundos (*a*)
Tentat iter, quis non gaudeat esse comes ?
Sidereos motus, distinctosque orbibus orbes,
Et sectanda oculis subjicit astra tuis.
Sed vaga narranti de mundis pluribus, ultrà
Ne credas, credi quàm velit ipsa sibi.

Fraude novâ, veterum fraudes, Oracula Vatum (*b*).
Exposuit Batavus (*c*), sed rudis, artis inops.
Spargere Gallus amat flores, & ad antra Deorum
Semita grata magis, non magè tuta, patet.
Arguitur, verique tacet devictus amore (*d*) ;
Grande etiam Doctis scire tacere decus.

Annales nostri potuit referare Theatri (*e*) ;
Noverat ille vetus, noverat ille novum.

Dum Tragicæ Regem scenæ depingit, amandum (*f*)

(*a*) Entretiens sur la pluralité des Mondes avec la Marquise de *G*.....
(*b*) Histoire des Oracles.
(*c*) *Vandale.*
(*d*) Réponse à l'Histoire des Oracles par le Père *Baltus*.
(*e*) Histoire du Théâtre françois.
(*f*) Vie de *M. Corneille.*

Heroem, pictor dignus amore, facit.
Pictor amicus erat; sed tali impune tabellæ
Nulla nocere potest, nulla favere manus.

Dum sua sensa aperit Tragicâ super arte, videtur (*a*)
Melpomene vates ipsa docere suos.
Maximus hîc vatum incedit CORNELIUS; idem
Maximus, & Phœbo judice, semper erit.

Quâ faciant homines sese ratione beatos (*b*)
Monstrat, & exemplo comprobat ipse suo,
Indole tranquillâ felix, & cælibe vitâ,
Se totum Musis, tempus & omne, dedit.

Aut tenet, aut tenuisse putat, scrutator amœnus (*c*)
Hauserit undè suos Græcia prisca Deos.
Hos similes Humana sibi ignorantia finxit;
Divus erat, si quis robore major erat.
Ipsa Polo Tellus dedit incrementa; magisque
Cum sapuere homines, Dii sapuere magis.

Affluit illecebris Orator, acumine præstat (*d*),
Nec vinci eloquio, nec brevitate potest.

(*a*) Réflexions sur la Poëtique.
(*b*) Traité sur le Bonheur.
(*c*) Origine des Fables.
(*d*) Discours académiques.

Verborum nimìs in delectu forte laborat,
Turpitèr at multos falleret iſte labor.

Caſtaliâ lactatus aquâ, Musâque parente,
Debuit à teneris eſſe Poeta ; fuit.
Virginis intactæ Latio infans carmine laudes (*a*)
Concinit, & ſociis præripit arma ſuis.
Inſignes ſtudiis pueros celebravit Apollo (*b*),
Nec juvenem meritâ laude carere ſinet.

Carmine Bucolico præcellere geſtit, & audet (*c*)
Paſtorem Siculum, Virgiliumque ſequi.
Sed dum majores meditatur arundine cantus,
Induit Urbanos ruſtica Muſa modos.

Laudabunt alii *Diverſa poemata* vates (*d*) ;
Nec plus ingenii, nec ſalis illa petunt.
Sæpè malignus Amor, ſæpè eſt ibi Muſa rebellis ;
Tentanti Lepidum fiſtula Dulce ſonat.

(*a*) *M. de Fontenelle* compoſa en 1670, âgé de 13 ans, une pièce de Vers latins ſur l'Immaculée Conception. Cette pièce eſt imprimée dans le Recueil des Palinods de 1670. Le ſujet, *Pepo in ſimo corrupto, incorruptus.*

(*b*) M. *de Fontenelle* augmentera la liſte des Enfans devenus célèbres par leurs études.

(*c*) Eglogues.

(*d*) Poëſies diverſes. M. *de Fontenelle* y dit en un endroit, que, malgré lui, le Galant ſe tourne en Tendre.

Innumeris celebrem pugnis Veterum atque Recentum (*a*)
Cum renovat litem, cur fuit ille Recens ?
Perveniet Veterum ad famam, miſcebitur illis ;
Atque, velit, nolit, ſic erit ille Vetus.

Cantatrix molliſque Tragœdia ſæpè Quinaltum (*b*)
Extollit, *geminum* cui placuiſſet *opus*.
Aſt opus hoc geminum ſi non, vir magne, dediſſes,
Plus tibi, Plus Virtus Relligioque darent.
Ille, fatebor enim, Socco minùs atque Cothurno (*c*)
Eminet, at laudes hâc quoquè parte tulit.
Excitat in Tragicis & terret Avunculus ; iſtum
Vidit regnantem ; vidit & abſtinuit.
Rem ſemel aggreſſus Tragicam ſermone ſoluto,
Ritum abolet veterem, ſubſtinuitque novum.
Sic aliâ novitate movet Comœdia fletum,
Nata olim riſus, nata movere jocos.

Quos Parcæ rapuêre, novæ ſcit reddere vitæ (*d*) ;
Se ſimul & ſocios tollit ad aſtra ſuos.

(*a*) Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, où M. *de Fontenelle* ſe déclare pour les Modernes.
(*b*) Deux Opéra : *Thétis* & *Pelée* ; *Enée* & *Lavinie*.
(*c*) *Idalie*, Tragédie en proſe. Six Comedies.
(*d*) Eloges des Académiciens.

Quantus in Excerptis ordo, quantique lepores (*a*) !
Plus opere immenſo perbreve fulget opus.
Squallida quæ fuerant primùm, nunc aurea ſplendent,
Dat pretium ſolers, dat decus omne manus.
Fit roſa quod tangit ; rigidis in ſentibus uvas,
Et ſterili in trunco roſcida mella legit.
Invideat, nec Apem ſibi Græcia vindicet uni (*b*) :
Attica quæ fuerat, Gallica nunc fit Apis.

Dum reſerat Sophiæ fontes, Carteſius alter,
Eſt alter Newto, terſus utroque magis.
Si genio fortaſsè minùs præcelſus utroque,
Purior at ſcriptis eloquioque nitet.
Dogmata Newtonis novit, bene nota relinquit (*c*),
Nec ſinit externâ ſe novitate trahi.
Quot ſimul Autores, & quantos continet unus !
Omnibus abſimilis, par ſed ubique ſibi !
Perfluit, ingenio plenus, mille undique rimis ;
Ars regit ingenium ; creſcit ab arte decus.
Sublimem Uranie, tenerum formavit Apollo,
Feſtivum Charites, Relligioque probum.
Non leve naturæ donum eſt centeſimus annus ;
At Muſæ vati plura dedêre ſuo.

(*c*) Extraits dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

(*a*) *Xénophon* fut nommé l'*Abeille Grecque*.

(*b*) Traité des Tourbillons.

Illius in ſcriptis elucet Sidera quidquid
Immenſum, quidquid grande Matheſis habet.
Hìc delectant, proſunt Inventa Sophorum ;
Nec Sophiam priſco nubila more tegunt.
Hìc fruſtrà Natura velit ſe condere ; fruſtrà
Nititur elabi : non niſi viſa fugit.
Hos tibi ſit ſtudium libros evolvere, dulcii
Utile commixtum ſi reperire cupis.
Non ſunt hæc nigro fœdata volumina felle ;
Nulla venenatâ pagina bile madet.
Abſtinuit calamo linguâve laceſſere quemquam ;
Nulla laceſſitum tela ferire queunt.
Jurgia, Cenſuram, Satyras, Epigrammata ſpre-
vit ;
Audiit & riſit ; legit & obticuit.
Cui peperit laudata olim Patientia Laurum (*a*) ;
Quàm nota hæc virtus, quàm benè culta fuit !
Numinis Auguſtum nunquàm vel lædere cultum
Attentat, mores vel violare bonos.
Autorem monſtrat cunctarum exiſtere rerum (*b*),
Monſtrat adorandum : ſic probus omnis agit.
Libros ſæpè pios (*c*), pietatem laudat & ipſam (*d*) ;
Quod quis laudat, amat : ſi agit omnis amans.

(*a*) Diſcours ſur la patience, couronné à l'Académie Françoiſe en 1689.

(*b*) Traité de l'exiſtence de Dieu.

(*c*) Je ne citerai qu'un ſeul trait. *Le Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt* (dit M. *de Fontenelle* dans la vie de M. *Corneille*) *eſt le plus beau qui ſoit ſorti de la main d'un homme, puiſque l'Evangile n'en vient pas.*

(*d*) Voyez les éloges de MM. *de Lhopital*, *Duhamel*,

Gallia cum poterit dulces odiſſe Camœnas,
Tunc poterunt tanti ſcripta perire viri.
Iſta ſuum tunc ſcripta decus, perdentque lepores,
Cum perdet veneres Gallica lingua ſuas.
Quando parem inveniet numeroſa Lutetia civem?
Illi quando parem Neuſtria noſtra dabit?
Inter præcipuos Academia noſtra parentes
Hunc inter ſocios gaudet habere ſuos.
Ipſaque conſueto Præconem (*a*) tempore promet,
Cui fas illuſtrem pingere rite virum.
Artes ille colit quas FONTANELLA colebat,
Et propè habet cunctas quas celebrabit opes.
Tam notum nobis hunc reddet, amicus amico,
Scriptor ſcriptori, quàm benè notus erat.
Hunc ſibi noſtra diù Præconem Academia ſervet;
Ille tamen ſerò Funera noſtra canat.

D. SAAS, *Canon. & Acad. Rothom.*

Bourdelin, *Ozanam*, *de la Hire*, *Renau*, *d'Argenſon*, *Varignon*, *Littre*, *de Valincourt*, &c.

(*a*) M. *le Cat*, Secrétaire pour les Sciences, prononcera à l'Aſſemblée publique l'éloge de M. *de Fontenelle*. Cet éloge fut en effet prononcé dans l'Aſſemblée publique du 3 Août 1757, & imprimé en 1759 à *Rouen*, chez *Beſongne*. L'Auteur y a joint les Pièces de M. *de Fontenelle*, qu'on trouve dans le Recueil des Palinods de 1670 & 1671. Quelques-unes ſont en vers François.

LETTRES

LETTRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE, &c.

LETTRE PREMIERE.

A M. VIEUSSENS, Médecin de Montpellier.

Paris, 26 Mai 1703.

JE ſuis chargé, Monſieur, par l'Académie des Sciences, de vous remercier pour elle de la diſſertation ſur la ſtructure des vaiſſeaux, dont vous avez bien voulu lui faire part. Quand vous ferez quelque expérience nouvelle, ou qu'il

vous viendra quelques réflexions, qui appuyeront un ſyſtême ſi ſingulier, & ſi différent des idées communes, l'Académie ſera bien aiſe d'en être inſtruite; & en général tout ce qui viendra de vous lui fera un extrême plaiſir. Votre mérite eſt fort connu de cette Compagnie; & moi qui ſuis, ſans nulle comparaiſon, le moins capable d'en juger, il y a long-temps que je le connois par la renommée. Je ſuis avec reſpect, Monſieur, Votre, &c.

On trouve ce qui ſuit, ſur l'Ouvrage qui fut l'occaſion de cette lettre, dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences *pour l'année* 1703, *pag.* 44 *de l'édition* in-4°.

» M. *Vieuſſens*, fameux Médecin de » *Montpellier*, fort connu par ſon grand » Ouvrage de la *Neurologie*, communi- » qua à l'Académie des Sciences un » nouveau ſyſtême qu'il a trouvé ſur la » ſtructure des vaiſſeaux du corps hu- » main. Quelque prévenu que l'on fût » pour la capacité & pour l'exactitude » de M. *Vieuſſens*, on jugea qu'il fau- » droit un grand nombre d'expérien- » ces, & d'expériences délicates, pour

» vérifier ſon ſyſtême ; & comme on » n'eut pas la commodité de les faire, » la Compagnie ne fut pas en état d'ap- » profondir cette matiere autant qu'elle » l'auroit déſiré.

LETTRE II.

A M. LE CLERC (*a*).

Paris, 3 Août 1707.

JE n'ai point reçu, Monſieur, la lettre dont vous me parlez, & par laquelle vous me fîtes l'honneur de répondre à la mienne. J'apprends de vous avec plaiſir, que vous n'avez point tout-à-fait dédaigné un hommage que je vous rendois ; mais quand vous n'auriez pas eu le loiſir d'y répondre, occupé comme je ſais que vous l'êtes, je vous aſſure très-ſincerement que je n'en aurois pas été ſurpris, ni offenſé le moins du monde. Il me ſuffiſoit de m'être en quelque maniere ſoulagé, en

(*a*) Ce ſavant Proteſtant, né à *Geneve* le 29 Mars 1657, mourut à *Amſterdam* le 8 Janvier 1736.

vous marquant l'eſtime particuliere que je faiſois de vos Ouvrages, dont j'étois & dont je ſuis encore tous les jours fort plein. Mais, Monſieur, outre l'obligation que je vous ai de cette lettre perdue, je vous en ai encore une plus ſenſible de l'attention que vous voulez bien faire à ce qui me regarde. Je vous remercie de tout mon cœur de l'offre que vous me faites, de m'envoyer le Tome de votre *Bibliotheque* où eſt la réponſe que l'on a faite pour moi (*b*) ; je l'aurai ici dès qu'il y pourra être. Je ſens par avance le plaiſir de voir ma juſtification en ſi bon lieu. Si vous en connoiſſez l'Auteur (*c*), je vous ſupplie de le bien remercier pour moi. Je ſuis d'autant plus ſenſible à cette grace, que je ne puis l'avoir méritée par aucun endroit. Je ne répondrai point au *Jéſuite* de *Straſbourg*, quoique je ne croye pas l'entrepriſe impoſſible ; mais l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences me donne trop d'occupation, & tourne toutes

(*b*) Au Livre du P. *Baltus*, contre l'*Hiſtoire des Oracles*.

(*c*) M. *le Clerc* lui-même. *Voyez* les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet ſur M. de Fontenelle*, pag. 155 & 285.

mes études sur des matieres trop différentes de celles-là. Ce seroit plutôt à M. *Van Daalen* (*d*) à répondre, qu'à moi ; je ne suis que son interprète, & il est mon garant. Enfin je n'ai point du tout l'humeur *polémique*, & toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été Prophète, puisque le P. *Jésuite* le veut, & qu'il croit cela plus orthodoxe. Je lui serai toujours très-obligé d'avoir été l'occasion d'une marque très-flatteuse que j'ai reçue de votre bonté pour moi. Il faudroit, pour bien concevoir combien je la sens, que vous sussiez quelle estime je fais de tout ce que j'ai vu de vous ; car je vous avoue que je n'ai pas tout vu, & que les Ouvrages Théologiques passent trop ma portée. Conservez-moi, je vous en supplie, des sentimens que vous auriez pu ne m'accorder pas, mais que j'espere que vous n'aurez aucun sujet de m'ôter. Je suis avec une estime & une reconnoissance parfaite, Monsieur, Votre, &c.

P. S. J'oubliois de vous dire com-

(*d*) C'est ainsi que s'écrit en Hollandois le nom de M. *Van Dale*.

bien je désirerois que ce que vous me dites sur l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, fût parfaitement sincere, & combien je crains que votre politesse n'y ait trop de part.

LETTRE III.

A M. GOTTSCHED, Professeur à Lipsic.

Paris, 24 Juillet 1728.

J'Aurois eu beaucoup plutôt, Monsieur, l'honneur de répondre à votre lettre, si on ne m'avoit dit, en me la rendant, que vous seriez bien aise de savoir mon sentiment sur le plan que vous m'envoyez de votre Société Allemande. Comme il est en Allemand, que je n'entends point, il a fallu que j'aye attendu une traduction abrégée qu'on m'en a faite. Mais ç'a été une peine fort inutile & un temps perdu, par rapport à ce que je croyois que vous attendiez de moi. Car, outre que votre Société est déja toute établie, & que vos réglemens sont très-sensés & très-bien entendus, il est impossible qu'un étran-

ger comme moi juge en détail de ce qui peut vous convenir, ou de ce qui vous conviendroit le mieux. Je vois seulement en gros, que vous avez pour votre Langue un zèle auquel je ne puis qu'applaudir. Il faut avouer que, nous autres François, nous pourrions bien être trop prévenus en faveur de la nôtre, quoique la grande vogue qu'elle a dans toute l'Europe, nous justifie un peu. Nous avons l'avantage qu'on nous entend par-tout, & que nous n'entendons point les autres; car notre ignorance en ce sens-là devient une espece de gloire. Par exemple, vous, Monsieur, vous savez très-bien le François, vous l'écrivez très-bien; & moi, je ne sais pas un mot d'Allemand. Cependant je ne crois pas que ce succès de notre Langue vienne tant de quelque grande perfection réelle qu'elle ait pardessus les autres, que de ce qu'on s'est fort appliqué à la cultiver, & de ce qu'on y a fait d'excellens Livres en tout genre, qui ont forcé les Etrangers à la savoir, sur-tout des Ouvrages agréables. A ce compte, vous n'avez qu'à cultiver autant votre Langue; & c'est, à ce qu'il me paroît, le dessein

que votre Société a conçu avec beaucoup de raison. Je ne sais si l'Allemand est plus dur que le François ; car je me défie toujours un peu de cette dureté ou douceur prétendue ; le chant pourroit peut-être en décider. Mais enfin ce plus de dureté fût-il réel ; il n'y auroit pas si grand mal, & vous en auriez plus de force dans les occasions où il en faut. Une chose plus considérable que j'entends reprocher à votre Langue, quoique ce soit plutôt la faute des Ecrivains, c'est que vos phrases sont souvent extrêmement longues, que le tour en est fort embarrassé, le sens long-temps suspendu & confus. Il est vrai que le Grec & le Latin ont assez souvent aussi ces défauts, & même dans les bons Auteurs ; mais tout Grecs & Latins qu'ils sont, ils ont tort. Le François seroit bien de même, si nous voulions ; mais nous n'avons pas voulu, & c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux. Que les Ouvrages qui partiront de votre Société, donnent l'exemple d'un meilleur arrangement dans les phrases, d'une plus grande clarté, &c. ce sera un grand bien qu'elle procurera à votre Langue. Je vous demande par-

don, Monſieur, de tout ce verbiage inutile ; je me ſuis trop laiſſé aller au plaiſir de vous entretenir. Ma grande affaire ne doit être que de vous bien remercier, ſi je puis, de l'honneur que vous m'avez fait, en daignant traduire les Ouvrages de ma jeuneſſe. Je ſuis bien fâché d'être privé du plaiſir de les voir tels qu'ils ſe trouvent préſentement au ſortir de vos mains. Je vous rends très-humbles graces encore une fois de m'avoir fait connoître à une grande Nation, qui a produit beaucoup de grands hommes, & des génies du premier ordre, tel qu'étoit M. *Leibnitz*, de votre ville de *Leipſic*.

Il y a déja du temps que j'ai écrit à M. *Hauſen* (*e*), en lui envoyant un Ouvrage de ma vieilleſſe (*f*), & le priant d'en dire quelque choſe dans le Journal de *Leipſic*. La grande difficulté eſt qu'il le liſe, qu'il en ait le loiſir & le courage, car c'eſt un aſſez gros Livre, & ſur une matiere épineuſe. Comme je ne doute pas que M. *Hauſen* ne ſoit de vos amis, je vous prie d'obtenir de lui

(*e*) Profeſſeur à *Leipſic*. On trouvera dans la ſuite une lettre de lui à M. *de Fontenelle*.

(*f*) Les *Elémens de la Géométrie de l'infini*.

la grace qu'il me lise, & qu'il me donne son jugement, auquel je déférerai beaucoup ; car j'ai eu l'honneur de le voir ici, & j'ai bien senti qu'il étoit fort habile en mathématiques. Je suis avec beaucoup de reconnoissance & de respect, Votre, &c.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Paris, 16 Octobre 1732.

J'Ai reçu, Monsieur, votre lettre du 24 Janvier 1731, par un jeune Gentilhomme Allemand, en qui j'ai trouvé effectivement le mérite que vous m'annonciez. J'ai reçu en même temps la traduction de l'*Histoire des Oracles*, & je continue à sentir très-vivement toute la reconnoissance que je dois à un Traducteur qui me fait autant d'honneur que vous. Je crois vous avoir déja mandé, que j'ai fait voir vos autres traductions à quelques personnes qui entendent votre Langue, & qui ont été très-contentes de la fidélité & de l'exactitude.

Je ſuis ravi que ce que je me ſuis haſardé de vous écrire ſur l'Allemand, que je n'entends point du tout, ſe ſoit trouvé un peu ſenſé. Mon principe eſt que, malgré toutes les différences que les Langues doivent indiſpenſablement avoir entre elles, il y a quelque choſe de commun où elles ſe réuniſſent; ce qui dépend uniquement de la raiſon commune à tous les peuples. Sur ce pied-là, on peut réformer tout ce qui eſt contraire à cette raiſon, & on en viendra à bout, quoique peut-être il y faille bien du temps, parce que d'anciennes habitudes des Nations ſont difficiles à vaincre. Le projet de votre nouvelle Académie eſt donc très-beau; & j'oſe aſſurer qu'il réuſſira, & que votre nom, Monſieur, ſera à la tête d'une révolution heureuſe & mémorable qui ſe fera dans votre Langue. Nous ſommes dans un ſiècle où la raiſon commence à prendre plus d'empire qu'elle n'en avoit eu, du moins depuis long-temps. Cela me paroît par ce que vous me mandez, que vos Gens d'Egliſe commencent à ſe dégoûter des diableries. Celle des Oracles étoit ſi peu fondée, que vous avez rendu un ſervice à votre

Nation, d'empêcher que la traduction du Pere *Baltus* ne fût imprimée. Pour moi, mon intérêt particulier ne m'empêcheroit pas de le laiſſer traduire dans toutes les Langues du monde.

Je vous rends très-humbles graces des nouvelles traductions dont vous m'avez honoré dans la réimpreſſion des anciennes. Je ſuis ravi que vous ne vous repentiez pas des faveurs que vous m'avez faites. Je vous ſupplie de compter que j'y ſuis extrêmement ſenſible, & que je déſirerois fort des occaſions de vous en marquer ma reconnoiſſance. Je ſuis avec reſpect, &c.

P. S. Permettez-moi, Monſieur, de faire ici mes très-humbles complimens à M. *Hauſen.*

AVIS DE L'ÉDITEUR ſur le morceau ſuivant.

Les deux Lettres qu'on vient de lire, ont été imprimées plus d'une fois en *Allemagne*, en différens Recueils, ſur les copies qu'en avoit données M. *Gottſched.* J'en fus inſtruit, & je priai M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Acadé-

mie de *Pruſſe*, de vouloir bien me les procurer. Il s'adreſſa, pour cet effet, à M. *Gottſched* lui-même, qui lui en envoya deux nouvelles copies, & je les reçus en 1759. La même année, M. *Formey* les inſéra dans un *Journal* qu'il publioit alors à *Berlin*, intitulé, *Lettres ſur l'état préſent des Sciences & des Mœurs*, tom. 1er, pag. 401. Il y parle de la demande que je lui avois faite de celles de M. *de Fontenelle* à M. *Gottſched*.

En 1764, la premiere de ces deux Lettres fut encore inſérée dans le tome 4 d'une collection imprimée à *Nuremberg*, par les ſoins de M. *Uſile*, Profeſſeur en Droit à *Francfort-ſur-l'Oder*, & intitulée, *Sylloge nove Epiſtolarum varii argumenti*, &c. c'eſt-à-dire, *Nouveau Recueil de Lettres ſur divers ſujets*. Les Auteurs de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud*, de l'Académie des Belles-Lettres, & M. *Suard*, ont parlé de ce *Recueil*, N° 13 de cette *Gazette*, Mercredi 16 Mai 1764, article III, pag. 292. On y trouve un paſſage de cette premiere Lettre, avec quelques notes critiques des Journaliſtes, & les voici. Ne fuſſent-elles pas toutes juſtes, elles ſont du moins très-ingénieuſes.

Elles feront donc plaiſir aux Lecteurs ; & de mon côté j'aurai donné une preuve d'impartialité.

Extrait de la Gazette Littéraire de l'Europe.

» Il y a dans ce Volume (*Sylloge* » *nove* , *&c.*) *diſent les Journaliſtes* , une » Lettre de M. *de Fontenelle* à M. *Gott-* » *ſched*, ſur le caractere des Langues » Françoiſe & Allemande, où celui du » génie de cet Académicien eſt admi- » rablement conſervé.

» Je ne ſais , dit M. *de Fontenelle* , ſi » l'Allemand eſt plus dur que le Fran- » çois ; car je me défie toujours un peu » de cette dureté ou douceur préten- » due (*g*) ; le chant pourroit peut-être

(*g*) M. *de Fontenelle* & M. *de la Motte* ne conſidéroient dans les mots, que l'expreſſion de l'idée ; vraiſemblablement tous les ſons affectoient également leur oreille. Ils jugeoient, dit un Philoſophe Italien *, de l'Eloquence & de la Poëſie indépendamment de l'oreille & des paſſions, comme on juge des corps indépendamment des qualités ſenſibles.

* L'Abbé *Conti* : Lettre au Marquis *Maffei*, dans le *Journal Etranger*, Août 1761.

» en décider (*h*). Mais enfin ce plus de » dureté fût-il réel, il n'y auroit pas si » grand mal, & vous en auriez d'autant » plus de force dans les occasions où il » en faut (*i*). Une chose plus considé- » rable, & que j'entends reprocher à » votre Langue, quoique ce soit plutôt » la faute des Ecrivains, c'est que vos » phrases sont extrêmement longues,

(*h*) Ces mots, *pourroit peut-être*, nous expliquent pourquoi M. *de Fontenelle* se défioit *un peu* de la douceur ou dureté des Langues : c'est que, comme on voit, il se défioit *beaucoup* de son oreille. Du reste, il n'est point nécessaire de recourir au chant, pour savoir si une Langue est plus douce qu'une autre ; il n'y a qu'à considérer le tissu même de la Langue ; plus elle abondera en voyelles, plus elle sera sonore, douce & lyrique.

(*i*) Ceci n'est pas digne de la Philosophie de M. *de Fontenelle*. Si la dureté s'étend au corps entier de la Langue, & que par conséquent il y en ait où il n'en faudroit pas, il est impossible d'en mettre où il en faudroit. Pour appliquer heureusement dans l'élocution des formes âpres, dures & fortes, il faut que la Langue puisse en fournir au besoin, qui soient molles, faciles, harmonieuses. C'est par le contraste que ces qualités deviennent sensibles & pittoresques ; & voilà pourquoi le Grec, le plus doux des langages, est aussi celui où il y a, quand il le faut, le plus de force & même d'aspérité.

» que le tour en eſt fort embarraſſé,
» & le ſens long-temps ſuſpendu & con-
» fus (*k*). Il eſt vrai que le Grec & le
» Latin ont aſſez ſouvent auſſi ces dé-
» fauts, & même dans les bons Au-
» teurs ; mais tout Grecs & Latins
» qu'ils ſont, ils ont tort. Le François
» ſeroit bien de même, ſi nous vou-
» lions ; mais nous n'avons pas voulu,
» & c'eſt peut-être ce que nous avons
» fait de mieux (*l*) «.

Concluſion de l'Avis de l'Editeur.

Je ne ferai aucune réflexion ſur ces notes, aucune réponſe à ces critiques,

(*k*) M. *de Fontenelle* vouloit-il confondre les tours embarraſſés & confus de la Langue Allemande, avec les mouvemens périodiques des Langues Grecque & Latine ? Quand même il n'auroit pas ſenti tout ce que l'inverſion & la ſuſpenſion répandent d'harmonie dans le ſtyle, ignoroit-il que, lorſque *Cicéron* ſe demanda raiſon des grands effets qu'avoient produits ſes harangues, il la trouva uniquement dans les procédés que l'ingénieux Académicien paroît enviſager comme défectueux ?

(*l*) En effet, c'eſt ce qui nous diſtingue des Anciens & de tous les Peuples de la terre ; car ils ont une Langue poëtique, & nous n'en avons point.

& j'en abandonne le jugement au Lecteur ; content, je le répéte, d'avoir donné, en les publiant de nouveau, une preuve de mon impartialité. C'en eſt encore une, que je renvoie à la Lettre de l'Abbé *Conti* au Marquis *Maffei*. Au reſte, les Auteurs du *Journal Etranger* (*m*) avouent, en l'annonçant, que M. *de Fontenelle y eſt beaucoup trop déprimé*. » M. l'Abbé *Conti*, ajoutent-ils, idolâ» troit les Anciens, & il vivoit alors à » Paris avec les partiſans de l'antiquité » les plus déterminés & les plus en» thouſiaſtes «.

LETTRE V.

Au Chevalier HANS SLOANE, *Préſident de la Société Royale de Londres.*

Paris, 16 Août 1731.

MONSIEUR,

Je ſais bien que je n'ai pas aſſez l'honneur d'être connu de vous, pour être

(*m*) Ces Auteurs ſont ſes mêmes que ceux de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud* & M. *Suard*.

en droit de vous demander des graces, & que même je n'en ſerois guères plus fort, quand je prétendrois faire valoir l'avantage que j'ai d'être votre Confrere dans l'Académie des Sciences. Mais je me fie à un autre droit bien inconteſtable, que me donne votre caractere bienfaiſant & généreux, auſſi connu en ce pays-ci qu'en *Angleterre*. Celui qui aura l'honneur de vous rendre cette Lettre, eſt M. l'Abbé *Girardin*, de votre nation; ce qui doit être déjà un titre auprès de vous; mais de plus fort eſtimé parmi nous, & ayant beaucoup d'amis qui l'eſtiment fort, tant par le ſavoir, que par les mœurs. J'en ſuis le moins conſidérable, & je vous en ſerai d'autant plus obligé, ſi vous voulez bien, à ma très-humble priere, lui marquer de la bonté, & lui faire les plaiſirs qui dépendront de vous. J'ai ſaiſi avec plaiſir cette occaſion de vous aſſurer que je ſuis très-reſpectueuſement, &c.

LETTRE VI.

AU MÊME.

Paris, 13 Février 1733.

MONSIEUR,

Je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, vous, & l'illuſtre Compagnie dont vous êtes le Chef. J'avois déjà l'honneur de tenir à vous par l'Académie des Sciences, qui vous a choiſi pour un de ſes Membres; mais on ne peut jamais tenir par trop d'endroits à un homme d'un mérite auſſi reconnu que vous, & c'eſt pour moi le comble de la gloire que d'être avec vous dans une relation plus étroite. J'en abuſe peut-être déjà, en vous ſuppliant de vouloir bien vous charger du remercîment que j'adreſſe à toute la Société Royale; mais il eſt bien ſûr qu'il ne peut jamais lui être préſenté de meilleure main, ſi vous voulez bien me faire cette grace. Je ſuis avec beau-

coup de reſpect & de reconnoiſſance. Votre, &c.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Paris, 19 Janvier 1734.

MONSIEUR,

Trouvez bon que je me joigne à tous ceux de mes compatriotes, qui ont l'honneur d'être de votre Société Royale, & que je vous repréſente avec eux, que M. l'Abbé *de la Grive* mériteroit cette grace. Il a d'autres témoignages plus importans & plus déciſifs que le mien. Je vous ſupplie ſeulement de vouloir bien faire attention à leur valeur. J'ai pris avec joie cette occaſion, ou peut-être ce prétexte, de vous faire ſouvenir de mon nom, & de vous renouveller les aſſurances du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

A M. BOULLIER.

Paris, 13 Novembre 1736.

J'Ai reçu, Monsieur, votre Livre (*n*) par M. *de Gennes ;* & je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, de mettre mon nom à la tête d'un si excellent Ouvrage. Il n'y a que la gloire de l'avoir fait que j'aimasse mieux. On voit qu'il part d'une tête bien philosophique, pleine de réflexions fines & profondes, & qui est bien plus sur les bonnes voies du raisonnement, que n'y sont la plupart de ceux qui font profession de raisonner. Comme vous m'avez trop loué dans votre Epitre, je tâche de ne me pas laisser emporter à une reconnoissance où ma vanité auroit part, & j'ai attention à ne vous rendre pas trop de louanges pour les vôtres. Je veux demeurer au-dessous de ce que vous mé-

(*n*) *L'Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, dédié à M. *de Fontenelle*. 2 vol. *in*-12.

ritez, & vous me paroiſſez digne par votre caractere, qu'on en uſe ainſi avec vous.

Le *Traité de la Certitude morale* eſt très-bon, bien penſé, bien écrit, ſeulément un peu diffus ſur des choſes que les Lecteurs du commun entendroient preſque ſans explication. Il y a tout au contraire des endroits, mais en petit nombre, qui demanderoient d'être plus expliqués. Un article entier, par exemple, où je vous renvoie, *pag.* 121. Je crois appercevoir votre idée ; mais il falloit, ce me ſemble, ou la ſupprimer, ou la développer.

Tout ce que vous dites ſur la véracité de Dieu, eſt bien vrai, & la Métaphyſique eſt obligée d'aller juſques-là, pour aller juſqu'au bout ; mais je croirois qu'après avoir établi ce principe, il n'eſt pas néceſſaire de le rappeler ſouvent, parce que la plupart des gens ne ſont pas Métaphyſiciens, & qu'ils croiront *Jules Céſar* bien démontré, ſans faire aucune attention à la véracité de Dieu.

De plus, cette véracité n'eſt pas toujours ſi aiſée à expliquer. Je vous ſoutiendrai, ſi je veux, qu'elle n'eſt point

bleſſée, quand la bonté ne l'eſt point. Les bêtes ont toutes les marques poſſibles d'avoir une ame, & elles n'en ont point; quel mal me fait cette erreur? Mais Dieu m'y fait tomber; oui, mais il ne m'importe aucunement d'y être tombé, & cette erreur-là eſt la ſuite de quelque ordre que je ne connois point (*o*). Tous les hommes ne croyent-ils pas les objets colorés, &c.? Ne croyent-ils pas la lune auſſi grande que le ſoleil; &, ce qui eſt plus fort, Dieu lui-même ne l'a-t-il pas dit aux hommes, ou à peu près? En un mot, quand la vérité de mes jugemens n'intéreſſera point la bonté de Dieu, ſa véracité ne s'oppoſera point à mes erreurs, parce qu'on pourra toujours ſuppoſer que ces erreurs entrent dans quelque ordre inconnu.

Votre *Traité de la Certitude morale* ne va point juſqu'à la Religion, & il eſt vrai qu'il ne le devoit pas; cela vous eût jetté trop loin, & peut-être même

(*o*) C'eſt une réponſe que M. *de Fontenelle* prête ici aux partiſans du ſyſtême de *Deſcartes* ſur l'ame des bêtes, ſyſtême qu'il étoit très-éloigné d'adopter, quoique Cartéſien zélé ſur d'autres points.

n'eſt-il déja que trop ample pour ce qu'il vous falloit. Pour le mettre en entier, je ne ſais s'il n'eût pas fallu le renvoyer à la fin de l'Ouvrage ; car il y fait une tête dont on ne voit pas trop d'abord la néceſſité, & il y auroit fait une concluſion bien amenée. Quoi qu'il en ſoit, je vous exhorte fort, Monſieur, à continuer l'édifice dont vous avez jetté les fondemens. J'attends de vous une diſcuſſion exacte & philoſophique, comme vous la ſaurez bien faire, ſur la différence des faits purement humains, & des faits miraculeux ; ſur leurs différentes preuves, leur égalité de certitude, &c. C'eſt là que la Métaphyſique ſe déployera bien davantage ; parce que les attributs de Dieu, & les conſidérations des deux ordres, tant phyſique que moral, y entreront perpétuellement.

Mon raiſonnement ſur les bêtes, que je donnai à M. *Vernet* pour vous, n'auroit guère ajouté aux vôtres ; mais je crois votre ſcrupule exceſſif. Je ne vois par mes yeux nulle proportion entre une étincelle de feu, & la force d'un boulet de canon ; mais indépendamment des raiſonnemens phyſiques, je ſais par mille expériences ce que peut la

la poudre ; &, ce qui eſt déciſif ici, je ſais qu'avec de la poudre je donnerai toujours une prodigieuſe force à ce boulet. Mais je ſais que je dirai à un homme cent mille choſes du même ton, qui n'imprimeront aucun mouvement à ſes jambes ; il y en a une qui leur en imprime, ſans en être plus capable par ce qu'elle a de phyſique. Donc, &c. Ajoutez à cela, ſi vous voulez, que je ſais qu'une plus grande quantité de poudre fait un plus grand effet, & que ces deux mots que j'ai dits, cornés à l'oreille avec une trompette, n'en feroient pas plus que dits à l'oreille (*p*).

J'ai lu tout le Traité de l'Ame des Bêtes, mais une ſeule fois ; je ne puis vous rendre compte que de mon impreſſion générale, qui eſt d'en être extrêmement content. Il y a apparence que je le ſerai même encore plus, quand je l'aurai plus approfondi à une ſeconde lecture, dont je me réſerve le plaiſir pour le premier temps que j'aurai entierement à moi ; car ce n'eſt pas un Livre à lire en courant, quoique net

(*p*) On peut voir le petit écrit de M. *de Fontenelle ſur l'Inſtinct*, dans le T. IX de ſes *Œuvres*. Voyez ci-après la Lettre XI.

& bien digéré. Si vous veniez jamais ici, vous me feriez un ſenſible plaiſir, & dont je ne vous ſerois pas moins obligé que de ceux que vous m'avez déja faits, en me traitant toujours ſi favorablement.

Je ſuis avec reſpect & avec toute la reconnoiſſance poſſible, &c.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Paris, 30 Mai 1739.

MONSIEUR,

Ce que vous m'avez adreſſé pour le Journal des Savans (*q*), eſt arrivé juſ-

(*q*) *Lettre de M. B. adreſſée aux Auteurs de ce Journal :* elle fut imprimée dans celui de Septembre de la même année. C'eſt une réponſe à l'Extrait du *Traité de la certitude morale* dans le *Journal* intitulé *Bibliothéque raiſonnée*. M. B. peu content de cet Extrait, le fut beaucoup de ceux que le *Journal des Savans* avoit donnés du même Ouvrage. Ils ſont de M. l'Abbé *Trublet*. On les trouvera dans les mois de Mars, Mai & Juin 1737.

tement dans le temps que le pauvre Journal pouſſoit les derniers ſoupirs. Il n'exiſte plus, mais on ſonge à le reſſuſciter. On formera une nouvelle Compagnie pour ce travail, & peut-être un autre plan de travail ; mais cela peut n'être pas fait ſi-tôt, ou n'être pas ſi-tôt en train d'aller. En attendant, je garde votre réponſe pour en faire uſage auſſi-tôt qu'il ſe pourra, à moins que vous ne jugeaſſiez à propos de la retirer, auquel cas vous m'indiqueriez quelque occaſion pour vous la renvoyer; car par la poſte ordinaire cela feroit un trop gros paquet.

Puiſque vous avez pris la peine de lire la Préface de mes *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, je n'ai plus rien à vous dire ſur les infinis de différens ordres. J'ai dit tout ce que je ſavois. J'ai vu pluſieurs gens d'eſprit que ma diſtinction d'infini métaphyſique & d'infini géométrique a contentés. Vous dites fort bien que Dieu eſt le ſeul infini abſolu; il l'eſt ſelon l'idée métaphyſique, & certainement il ne l'eſt pas comme un nombre le ſeroit, ou ſelon l'idée géométrique. Un nombre infini ne pourroit être quarré, ſans devenir infini-

ment plus grand. Méditez un peu, je vous prie, Monſieur, ſur cette extrême différence, & j'eſpere que vous vous rapprocherez un peu de moi.

Je crois avoir ſenti que votre ſeconde édition, quoiqu'au-deſſus de la premiere, s'eſt moins répandue ici. N'y auroit-il point de la faute des Libraires? J'apperçois un temps de loiſir que j'aurai bientôt, & je me fais d'avance un grand plaiſir de me livrer entierement à cette agréable & utile lecture; je dois ajouter auſſi honorable pour moi; & je vous renouvelle encore mes très-humbles remercîmens de l'honneur infini que vous m'avez fait. Je ſuis avec reſpect, Monſieur, Votre, &c.

LETTRE X.

AU MÊME.

Paris, 22 Septembre 1739.

VOtre réponſe, Monſieur, a été examinée dans une aſſemblée du nouveau Journal, à laquelle préſidoit

M. le Chancelier (*r*) qui en eſt le Protecteur ; & il a été réſolu, avec éloge, qu'on l'imprimeroit au plutôt. C'eſt encore là un temps indéterminé, mais sûrement cela n'ira pas loin ; & comme ce Journal ira auſſi-tôt en *Hollande*, vous vous y trouverez au premier jour.

Je reprendrai votre Livre à mon premier loiſir. J'en ai entendu dire beaucoup de bien à un très-bon Juge, qui eſt M. *de Mairan*, de notre Académie des Sciences ; & ſon jugement m'a fait un ſenſible plaiſir (*s*). Je ne doute pas qu'il ne ſoit ratifié par le Public ; mais ces ſortes de Livres-là ne ſont pas ſitôt jugés qu'un grand nombre d'autres qui ſouvent ne les valent pas.

Je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans la queſtion de l'infini. Je n'ai que celui qu'il faut pour vous apprendre que j'ai fait votre commiſſion. Mais d'ailleurs, que vous dirois-je ſur l'in-

(*r*) M. *Dagueſſeau*.

(*s*) M. *Boullier* a dédié à M. *de Mairan* le dernier de ſes Ouvrages qui parut à *Paris* en 1759, chez *Guillyn*. C'eſt un volume *in*-12, contenant trois *Diſcours philoſophiques* ſur les cauſes finales, l'inertie de la matiere, & la liberté des actions humaines.

fini? J'ai dit dans ma Préface tout ce que je savois. J'avoue qu'il reste toujours quelque obscurité; mais en vérité il s'en dissipe une grande partie, quand on entre dans le détail étonnant de tous les usages que la Géométrie sait faire de cet infini. Seroit-il possible qu'une chimere fût si exactement systématique, si bien soutenue par tout, si invariable, &c. Ce seroit bien cette fois-là que Dieu nous tromperoit. Je suis, &c.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Paris, 21 Mars 1744.

JE suis bien flatté, Monsieur, de l'honneur que vous me faites de vous souvenir encore de moi après un si long-temps de silence de part & d'autre. M. *Vimielle* vous dira avec quelle joie je reçus votre Lettre. Je ne suis point étonné qu'on réimprime votre Livre des Bêtes pour la troisiéme fois, quoiqu'assurément ces sortes de lectures

ne soient pas pour le plus grand nombre, même de ceux qui lisent. Celui-ci est solidement raisonné pour le fond, & bien ordonné pour la forme; ce qui n'est pas commun aux bons Ouvrages même.

Vous n'avez pas besoin de M. *Vernet* pour le raisonnement que je vous ai communiqué par lui, & dont vous pouvez faire tel usage qu'il vous plaira. Je fus bien aise autrefois de l'avoir imaginé, pour m'en servir contre un homme d'un grand nom (*t*), qui ne pensoit pas comme vous. Le voici.

Quand je dis à l'oreille d'un homme, & bien bas: *enfuyez-vous; je vois des Archers qui viennent vous prendre;* ses jambes prennent aussi-tôt un mouvement très-violent pour fuir, & ce mouvement n'est pas proportionné au petit ébranlement que ma voix a causé à ses oreilles, mais à une certaine idée que j'ai portée dans son esprit; car, quand je lui aurois dit les mêmes paroles avec une trompette à augmenter le son, il n'en auroit pas fui plus vîte. Il y a une infinité d'exemples pareils. Or les mou-

(*t*) Le Pere *Malebranche.*

vemens des animaux ne ſont point proportionnés aux cauſes matérielles qui en ont été l'origine, mais ſeulement à quelque penſée ou cauſe ſpirituelle. Donc, &c. Il vous ſera aiſé, Monſieur, de mettre cet argument dans tout ſon jour, & même avec une ſorte de beauté & d'élégance.

Je me ſouviens aſſez de votre *Traité de la certitude morale*, pour vous dire que ſi vous avez deſſein, comme je le crois, qu'il ait trait à la Religion, il faut y ajouter ce qui peut regarder les faits ſurnaturels; car je ne ſerai peut-être pas obligé à croire un miracle ſur les mêmes preuves qui me ſuffiroient pour la Bataille de *Pharſale*: mais il me ſemble, à vue de Pays, qu'en approfondiſſant la matiere, ainſi que vous en êtes très-capable, il peut ſe trouver là-deſſous quelque choſe de ſolide, de neuf & d'intéreſſant.

Voilà tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire préſentement; car, pour en dire davantage, il me faudroit plus de loiſir & de méditation, & même une nouvelle lecture de votre Livre. Ce n'eſt pas que depuis que j'ai quitté le Secrétariat de l'Académie des

Sciences, je n'aye plus de temps à moi ; mais j'ai pris depuis peu un engagement, qui, quoique purement volontaire, m'en enleve beaucoup ; & puis, pour tout dire, je me ſens du grand âge qui me gagne, & je ne me crois plus capable du même travail qu'autrefois. Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

DE M. BOULLIER.

Amſterdam, 30 Juin 1741.

AGréez, Monſieur, un petit préſent que je vous envoie au nom d'un de mes amis & au mien. Ce ſont des *Lettres ſur les vrais principes de la Religion* (*u*), où je crois que vous trouverez d'aſſez bonnes choſes. On y défend les droits de la révélation Chrétienne contre les atteintes qu'a voulu lui porter depuis peu un Sophiſte des plus adroits, dont l'Ouvrage (*x*) a fait

(*u*) Cet Ouvrage eſt de M. *Boullier* même.
(*x*) *Lettres ſur la Religion eſſentielle* par Mademoiſelle *Hubert*.

bruit parmi nous, & s'eſt attiré pluſieurs réponſes. L'Auteur de celle-ci m'oblige à taire ſon nom, mais il déſire qu'elle vous parvienne par mon canal; perſuadé qu'il eſt que toutes les matieres ſont également de votre reſſort, & qu'une certaine Théologie ne ſauroit déplaire aux vrais Philoſophes. Je prends un intérêt plus particulier encore à quelques petites piéces qui ſont ajoutées à la fin. On y prend la défenſe de *Paſcal*, & l'on y traite de la nature de l'ame, & de ſon immortalité; ſujet chrétien & philoſophique tout enſemble (*y*). Auſſi oſerai-je vous prier, Monſieur, (c'eſt ce me ſemble une ſorte de droit que je me ſuis acquis auprès de vous) de vouloir bien m'en dire votre ſentiment.

Les Journaux m'apprennent votre démiſſion de l'emploi de Secrétaire de l'Académie des Sciences. En vous félicitant d'un repos qui vous eſt juſtement dû, ſouffrez, Monſieur, que je m'afflige de la perte irréparable que les Sciences font à cet égard, & qu'elles font plu-

(*y*) Ces petites piéces ont été réimprimées ſéparément à Paris en 1753, ſous le titre de *Lettres Critiques*, *&c.* On les trouve chez *Ducheſne*. Ce ſont des réponſes à M. *de Voltaire*.

tôt qu'on ne s'y ſeroit attendu. Vous étiez pour elles une eſpèce de premier Miniſtre ; & on eſpéroit qu'à l'exemple du grand Cardinal qui gouverne aujourd'hui la *France* (z), ayant toujours conſervé une vigueur de génie que les années n'alterent point, vous rempliriez juſqu'au bout un poſte que depuis près d'un demi-ſiécle vous occupiez avec tant de gloire. Après tout, j'avoue qu'il y auroit de l'injuſtice à devenir ennemi du repos des grands hommes, à force d'aimer leurs talens. On vous a donné M. *de Mairan* pour ſucceſſeur ; en pouvoit-on mieux faire l'éloge ? Il y a long-temps que les Mémoires de l'Académie nous l'ont fait connoître pour un Phyſicien profond, & pour un excellent eſprit ; & que je lis les ſiens par préférence, ceux du moins qui ſont à ma portée, & toujours avec une extrême ſatisfaction. Celui, par exemple, qui vient de paroître dans l'année 1737, ſur la propagation du ſon, m'a infiniment plu par les recherches fines & curieuſes dont il eſt plein ; il y raiſonne avec une

(z) Le Cardinal *de Fleury*.

ſolidité admirable ; & j'en demeure abſolument à ſon avis.

La Théorie de M. l'Abbé *de Molieres*, que vous continuez, Monſieur, dans le même volume, d'expoſer dans un ſi beau jour, n'eſt pas moins de mon goût. Comme il paroît que vous penchez en faveur de ce ſyſtême, cela me confirme dans la bonne opinion que j'en avois déja priſe. D'ailleurs, Monſieur, j'ai l'ame naturellement *Cartéſienne* ; par conſéquent je ne puis m'accommoder du vuide ni des attractions, & je ſuis ravi que les petits tourbillons ſoient ſi heureuſement venus au ſecours des grands. Il me reſte pourtant une objection que j'avois toujours eu envie de vous propoſer, & je fus un peu fâché de voir dans votre dernier extrait, qu'un autre m'avoit prévenu. Mais n'y ayant apperçu aucune réponſe qui leve la difficulté, je vous en demande à vous-même la ſolution. Tout eſt plein, dit M. *de Molieres*. Selon lui, l'eſpace que laiſſent entr'eux les vorticules du dernier ordre, eſt rempli d'une matiere infiniment molle, qui n'ayant elle-même aucun tourbillonnement, ne ſauroit par conſéquent repouſſer l'effort de

celle des petits tourbillons qui tend à s'échapper par la tangente ; d'où il réſultera que cédant à cet effort, les petits tourbillons vont ſe détruire ; que l'équilibre va ſe rompre, & que toute la machine eſt déconcertée. Dût-on pouſſer à l'infini ces divers ordres de petits tourbillons, il reſtera toujours des intervalles pleins d'un fluide non réſiſtant, & incapable de maintenir les vorticules en les comprimant. Si vous avez la bonté, Monſieur, de me répondre là-deſſus à votre loiſir, je me tiendrai payé de reſte du préſent que je vous offre. Au reſte, je ſerai charmé que mon objection ſoit mauvaiſe, car j'aime le ſyſtême, & j'appréhenderois que ſa chute ne nous replongeât dans ces horribles ténébres dont M. *Saurin* (*a*) prioit le Ciel de nous préſerver. Une choſe que je lui demande avec ardeur, c'eſt qu'il veuille vous prolonger pour pluſieurs années la douceur d'un repos que de longs & nobles travaux vous ont acquis. Je ſuis avec

(*a*) Joſeph *Saurin*, de l'Académie des Sciences, mort le 29 Décembre 1737. Son fils eſt de l'Académie Françoiſe.

une ſinguliere vénération, Monſieur,
Votre, &c. (*b*).

(*b*) M. *Boullier* mourut à *Utrecht* en Décembre 1759, âgé de 60 ans. Il avoit été Paſteur à *Londres* & à *Amſterdam*. On peut voir ſon Eloge par M. *de Loches*, Paſteur à *Rotterdam*, dans le Journal intitulé *Bibliothéque des Sciences & des beaux Arts*, T. XIV, p. 444.

LETTRES XIII, XIV & XV.

A M. S'GRAVESANDE,

ET RÉPONSES.

Avis ſur les Lettres ſuivantes.

MOnſieur *s'Graveſande* avoit fait l'Extrait des *Elémens de la Géométrie de l'Infini* dans le *Journal Littéraire*, imprimé à *la Haye*. Voici ce qu'on trouve là-deſſus dans le Dictionnaire de *Proſper Marchand*, article *s'Graveſande*. Cet article eſt de M. *Allamand*, Editeur de ce Dictionnaire.

Quoique cet Extrait, dit M. *A.* ſoit fait avec toute la politeſſe & tous les égards dûs à un Savant auſſi diſtingué

que M. *de Fontenelle*, celui-ci cependant n'en fut pas content; il crut voir une réfutation de ſes ſentimens dans le ſoin que le Journaliſte avoit pris de les mettre en parallele avec les ſentimens communément reçus, ſans cependant prononcer qu'ils étoient préférables. Il adreſſa ſes plaintes à M. *s'Graveſande*, qu'il jugea bien être l'Auteur de cet Extrait. Dans la Lettre qu'il lui écrivit, il ne put s'empêcher de laiſſer paroître la tendreſſe qu'il avoit pour ſon Ouvrage, & combien il ſouhaitoit qu'on en portât un jugement favorable. Comme tout ce qui eſt ſorti de ſa plume eſt intéreſſant, on la lira avec plaiſir. Elle eſt datée du 7 Avril 1730. La voici.

» Je viens de lire ce que vous avez » dit ſur la premiere partie de ma *Géo-* » *métrie de l'Infini* dans le XIVe Tome » du *Journal Littéraire*. Je vous remer- » cie très-humblement de quelques » traits obligeans que vous y avez ſe- » més, & du ton honnête & impartial » dont vous me faites des objections. » Comme ces objections ont de la for- » ce par elles-mêmes, & de l'autorité » par votre nom très-illuſtre dans les » Mathématiques, je les ai examinées

» avec beaucoup de ſoin, & je puis
» vous aſſurer très-ſincerement que je
» m'y rendrois, ſi je n'y avois pas trou-
» vé des réponſes très-claires & très-
» préciſes. Mais il me faudroit un peu
» de temps pour les bien rédiger par
» écrit, & les mettre dans l'ordre &
» dans le jour néceſſaire; & je n'ai pas
» préſentement ce loiſir-là. Je me hâte
» de vous les annoncer, avant que de
» vous les envoyer; & je vous deman-
» de très-inſtamment une grace, c'eſt
» de vouloir bien les annoncer vous-
» même au Public, comme je le fais
» ici, dans le premier Journal où vous
» parlerez encore de mon Livre. Cela
» ne vous engage à rien, & convient
» fort à l'impartialité qui vous fait tant
» d'honneur; & moi j'ai lieu de crain-
» dre que vos difficultés, qui viennent
» de ſi bonne main, ne fiſſent trop d'im-
» preſſion. Je ſais cependant déja quel-
» ques Géometres qui ne s'y rendent
» pas, quoique je ne leur aye rien com-
» muniqué de mes futurs éclairciſſe-
» mens; car j'ai l'honneur de vous écrire
» dans le moment que je me ſuis plei-
» nement aſſuré de leur validité. Je ne
» ſerai point du tout ſurpris, & je l'ai
» dit

» dit à la fin de la Préface, qu'il se
» soit glissé des fautes dans un aussi gros
» Ouvrage, d'un dessein aussi hardi, &,
» ce qu'il y a de pis, qui vient de moi;
» mais j'espere qu'il restera un système
» géométrique, qui n'avoit point encore
» été formé, qui se trouvera assez bien
» lié, & qui répandra du jour sur quantité
» de matieres auparavant fort obscures.
» J'en ai déja pour garants un grand
» nombre de suffrages du plus grand
» poids; je souhaiterois infiniment que
» le vôtre en pût être, & que du moins
» vous donnassiez à la fin de vos extraits
» un jugement général, qui me seroit
» peut-être plus favorable que les ju-
» gemens détaillés: mais je n'ai garde
» de vous rien demander contre votre
» conscience; & quel que soit votre sen-
» timent sur ce Livre, je serai toujours
» & avec beaucoup d'estime, &c. «

M. *s'Gravesande*, qui n'avoit eu aucun dessein de faire de la peine à M. *de Fontenelle*, lui fit une réponse, dans laquelle, sans convenir qu'il fût l'Auteur de l'Extrait, parce que les loix que les Journalistes s'étoient prescrites, ne le lui permettoient pas, il lui témoigna avec combien de satisfaction il avoit lu son

Livre. » Je me ſers avec plaiſir, *lui dit-*
» *il*, de cette occaſion, pour vous aſſu-
» rer qu'en liſant votre Ouvrage, j'ai
» été frappé de la grandeur de l'entre-
» priſe, & que j'ai admiré la maniere
» dont vous avez exécuté votre deſ-
» ſein. Les vues nouvelles ſur l'*Infini*,
» que vous avez répandues dans les
» différens volumes de l'*Hiſtoire de l'A-*
» *cadémie*, avoient fait l'étonnement des
» plus grands Mathématiciens. Vous
» venez de les réunir, de les étendre,
» & de les éclaircir; vous y en avez
» joint un plus grand nombre d'autres
» qui n'avoient pas encore paru, & cela
» ſur des matieres que perſonne n'a-
» voit touchées juſqu'à préſent. Vous
» en avez fait un ſyſtême qui ne peut
» être reçu des connoiſſeurs, que com-
» me un préſent qui a paſſé leur at-
» tente, quoiqu'ils connuſſent la main
» d'où il venoit. Excuſez, je vous prie,
» Monſieur, ſi je vous entretiens de
» votre propre Ouvrage; la lecture
» m'en a fait trop de plaiſir, pour laiſ-
» ſer paſſer cette occaſion de vous en
» marquer ma reconnoiſſance. Du reſte
» je ſuis ſenſible à la maniere obli-
» geante dont vous vous exprimez ſur

» mon chapitre dans votre Lettre ; je » voudrois la mériter. Je suis, &c. »

Peu de temps après, M. *de Fontenelle* envoya à M. *s'Gravesande* les *Eclaircissemens* qu'il lui avoit promis, & il les accompagna de cette seconde Lettre, en date du 2 Juin 1730.

» J'ai déja eu l'honneur de vous écrire » sous l'enveloppe de Messieurs *Gosse* & » *Neaulme*, au sujet des objections que » vous m'avez faites sur la *Géométrie de* » *l'Infini*. Voici la réponse que je vous » avois promise, & j'espere que cet es- » prit d'équité, qui rend votre Journal » si estimable, vous la fera inférer dans » quelqu'un de vos volumes. Je me » flatte même que vous la trouverez » satisfaisante ; & je vous avoue que je » me tiendrois trop heureux de pou- » voir gagner un aussi habile homme » que vous. J'en compte déja plusieurs, » & même plus que je n'espérois ; car je » sais bien que les paradoxes, quelque » vrais qu'ils puissent être, n'opérent » que lentement. Ne m'ôtez pas, je » vous prie, toute espérance ; mais dus- » siez-vous me l'ôter, je n'en serois pas » avec moins d'estime & de considéra- » tion, Monsieur, &c. »

M. *s'Gravesande* fit insérer ces *Eclaircissemens* dans le Tome XVI du *Journal littéraire*, pag. 1 & suivantes, & il y ajouta des remarques qui se trouvent à la page 9 du même volume. Là il rend à M. *de Fontenelle* toute la justice qui lui est dûe; & en justifiant les expressions qui lui ont déplu dans l'Extrait, il fait voir que le Journaliste n'a point pensé à se déclarer contre ses sentimens. J'ai lieu de croire, poursuit M. *A.* que ces remarques ne plurent point à M. *de F.* cependant il ne me paroît pas qu'elles continssent rien dont il eût raison d'être offensé : qu'on en juge par la façon dont M. *s'Gravesande* s'exprime au commencement. Voici ce qu'il y dit : » Notre but, en donnant » l'Extrait de l'Ouvrage de M. *de Fontenelle*, a été, comme nous en avons » averti au commencement de cet Extrait, de mettre nos Lecteurs en état » de juger entre les idées nouvelles » contenues dans cet Ouvrage, & les » idées reçues. C'est là le but que nous » nous étions proposé en donnant nos » remarques, sans que nous ayons eu » aucun dessein de décider quelles idées » étoient préférables; & si dans quel-

» que peu d'endroits nous avons pro-
» posé des difficultés, elles ont regardé
» plutôt quelques raisonnemens parti-
» culiers, que le fond même des ma-
» tieres. Il est vrai que dans plusieurs
» remarques, en rapportant les senti-
» mens reçus, nous avons employé la
» premiere personne ; mais ce n'a pas
» été pour nous déclarer en faveur de
» ces mêmes sentimens. Rien n'est plus
» ordinaire aux Journalistes, que de se
» servir de la premiere personne, au
» lieu de la troisiéme, après qu'ils ont
» averti au nom de qui ils parlent.

» Nous croyons avoir exposé assez
» clairement les sentimens opposés à
» celui de notre Auteur, pour que le
» Lecteur puisse juger des réponses que
» contient la piece qu'on vient de voir,
» & trouver ce que pourroient répliquer
» ceux qui sont dans ces sentimens op-
» posés.

» Nous aurions souhaité que M. *de*
» *Fontenelle* ne nous eût pas pris à partie
» directement. Marquer en quoi un Au-
» teur s'écarte des sentimens reçus, dire
» quels sont ces sentimens reçus, ce
» n'est pas toujours se déclarer contre
» cet Auteur. Ce petit manque de for-

» malité ne nous empêchera pourtant
» pas de rendre, dans toutes les occa-
» ſions, à notre illuſtre Auteur, la juſ-
» tice qui lui eſt dûe, & de regarder
» comme un honneur qu'il nous a fait,
» d'avoir bien voulu enrichir notre
» Journal d'une de ſes productions.

» On peut juger de l'eſtime que nous
» faiſons de M. *de Fontenelle* & de ſes
» Ouvrages, par la maniere dont nous
» nous ſommes exprimés dans notre
» Extrait ; & c'eſt parce que nous la
» portons à un ſi haut point, que nous
» ſommes ſenſiblement mortifiés de
» trouver, dans la piéce qu'on vient de
» lire, deux endroits dans leſquels nous
» ſommes attaqués en notre qualité de
» Journaliſtes, comme ſi nous n'avions
» pas rendu à l'Auteur de l'excellent
» Ouvrage dont il s'agit ici, toute la
» juſtice qui lui eſt dûe ſur ce qu'il y a
» de nouveau dans ſon Livre ».

LETTRE XVI.

Des AUTEURS du Journal Littéraire, à M. DE FONTENELLE.

La Haye, 17 Mai 1730.

MONSIEUR,

Le Libraire *Neaulme* nous ayant remis une Lettre que vous avez adreſſée à M. *s'Graveſande*, & que celui-ci lui a renvoyée, nous eſpérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous nous donnions l'honneur d'y répondre, ayant jugé par le contenu, que c'eſt proprement nous qu'elle regarde.

Notre deſſein, Monſieur, n'a jamais été de faire des objections contre votre Ouvrage; mais ayant jugé qu'il n'étoit pas ſuſceptible d'un Extrait complet, & qu'il ne pouvoit que beaucoup perdre, de quelque étendue qu'on pût faire cet Extrait, nous avons cru faire plaiſir à bien des Lecteurs, de nous arrêter aux articles dans leſquels il nous a paru que vous vous éloigniez le plus

des ſentimens les plus généralement reçus. Dans quelques endroits, nous avons marqué les difficultés que nous trouvions encore dans des matieres dont la nature ne permet point qu'elles ſoient éclaircies entierement par l'eſprit humain ; & vous nous rendez juſtice, en diſant que nous avons parlé avec impartialité.

Nous ſouhaitons auſſi, Monſieur, que vous nous la rendiez encore ſur ce point : c'eſt que, quoique nous ayons trouvé des difficultés dans quelques endroits de votre Ouvrage, nous n'en reconnoiſſons pas moins l'excellence, & n'en avons pas moins d'admiration pour l'Auteur. Nous ſommes très mortifiés que votre Lettre ne nous ait été rendue que plus de ſix ſemaines après que la ſeconde partie de notre Extrait a paru ; nous n'aurions pas manqué de donner au public l'avis que vous nous avez envoyé ; & nous eſpérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous le mettions en forme d'averriſſement au commencement du Journal qui eſt actuellement ſous preſſe, & qui doit paroître vers la fin du mois prochain.

Nous

Nous eſpérons, Monſieur, que vous voudrez bien nous envoyer à nous-mêmes vos *Eclairciſſemens*, pour en enrichir notre Journal ; nous vous en ſerons très-ſincerement obligés (*c*).

Nous ſommes avec beaucoup d'eſtime & de reſpect,

MONSIEUR,

Vos très-humbles, &c.
les Auteurs du Journal
Littéraire.

(*c*) Voir les *Mémoires* ci-deſſus cités, de M. l'Abbé *Trublet* ſur M. *de Fontenelle*.

LETTRE XVII.

De M. LOCKMAN.

EPITRE DÉDICATOIRE A M. *DE FONTENELLE,*

De la Traduction Angloise de l'Hiſtoire de PSYCHÉ de LA FONTAINE (*d*).

Londres, 1744.

MONSIEUR,

Cet Ouvrage vous eſt offert par la reconnoiſſance que l'Auteur conſerve de toutes les politeſſes dont vous l'avez honoré pendant ſon ſéjour en France; politeſſes d'autant plus flatteuſes pour lui, qu'elles furent l'effet de votre généroſité, & n'eurent pour objet qu'un ſimple Etranger, ſans recommandation, introduit & préſenté par les ſeules Muſes.

(*d*) Cette Epitre étoit en Anglois. On en a trouvé la traduction parmi les papiers de M. *de Fontenelle.*

Les changemens politiques arrivés dans le Monde depuis ce temps, n'ont aucune influence sur le sentiment vif que j'ai toujours conservé des obligations que je vous ai. Ceux qui n'ignorent pas que les Académies conservent entre elles une intime correspondance, malgré l'inimitié que la guerre peut causer entre les Nations dont elles font partie, ne me croiront pas moins bon Anglois, quand je m'efforcerai de m'acquitter de ce que je dois à un Etranger d'un si rare mérite; & ceux qui connoissent d'ailleurs mes principes, savent que personne ne fait des vœux plus ardens que moi, pour la paix, le bonheur & la gloire de ma Patrie, sous l'heureux gouvernement dont elle jouit à présent.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos de vous offrir cette Traduction de *la Fontaine*, que vous avez donné depuis long-temps des témoignages publics de la très-haute estime que vous avez pour lui. Je vous regarde, à quelques égards, comme le représentant de ce grand homme, & crois par conséquent que les efforts que j'ai faits pour habiller de mon mieux à l'Angloise un de ses Ouvrages, auront le bonheur de

vous plaire. Je me flatte auſſi que la Traduction d'*Apulée*, que j'y ai jointe, ne diminuera point l'accueil que vous ferez au reſte.

En méditant ſur les aventures de *Pſyché*, j'avoue que les circonſtances de ſa gloire & de ſes cruels revers, me rappellent ſouvent à la mémoire la Ville de Paris, cette douce & trompeuſe viſion, ſi agréable d'abord, & devenue ſi funeſte pour moi dans la ſuite (*e*). Je n'ai jamais éprouvé dans cette Ville, de plaiſir plus véritable, de ſatisfaction plus réelle, que le bonheur de m'entretenir avec vous. Tous les Grecs aſſemblés n'écouterent jamais avec plus de reſpect leur ſage *Neſtor*, que j'écoutois M. *de Fontenelle*. Quels charmes ne trouvois-je pas à vous entendre, quand vous nous retraciez l'hiſtoire des beaux Arts, les différentes utilités dont ils ſont au genre humain, les honneurs qu'ils procurent à ceux qui les cultivent & à ceux

(*e*) L'Editeur ignore à quel événement de la vie de M. *Lockman* ces dernieres lignes peuvent avoir rapport. Au reſte, peut-être voulut-il dire ſeulement qu'il avoit beaucoup regretté *Paris*; mais en ce cas l'expreſſion de *funeſte* ſeroit beaucoup trop forte.

qui les protégent! Vous traitiez ce sujet avec toute la grace & toute la force possible. De-là vous passiez tout naturellement à l'éloge de cette Dame célébre (*f*), dont la longue protection m'a fait autant d'honneur, qu'elle a été utile à l'avancement de mes études, & dont j'ai si sincerement pleuré la mort dans l'amertume de mon cœur & dans le silence.

Je n'admirois pas moins votre humanité, (puisque votre situation dans ce monde est, ainsi qu'elle doit être, parfaitement heureuse,) en voyant que tous ceux qui cultivent les Lettres, dans quelque rang que la fortune les eût placés, quelle que fût leur Patrie, leur Religion, leur Langue, n'étoient à vos yeux que les enfans d'une même famille, dans laquelle vous vouliez qu'il régnât une parfaite harmonie & un commerce réciproque de bons offices & d'amitié. Rien sur-tout ne m'a touché plus sensiblement que les éloges que vous donniez si généreusement aux habiles gens de ma Nation. Ai-je pu les entendre sans émotion, dans la bouche

(*f*) Madame la Marquise de *Lambert*.

d'un homme qui amuſe & inſtruit tout à la fois toutes les Nations chez qui les Lettres ont pénétré ; d'un homme qui, ſans parler de tous ſes autres talens, a trouvé le ſecret d'unir deux parties juſqu'à préſent jugées incompatibles ; je veux dire la profondeur & la ſévérité des ſciences, avec les fleurs, les agrémens & le goût exquis de la plus fine littérature ? On peut comparer le génie qui jadis préſidoit aux ſciences, à une eſpece de Géant redoutable, à la garde duquel étoit confié le tréſor des grandes découvertes & des idées ſublimes. Perſonne ne pouvoit ſe flatter d'y atteindre, ſans paſſer par une longue épreuve d'obſtacles & de difficultés. Mais vous, Monſieur, en faveur des gens du monde les moins patiens & les moins ſtudieux, vous avez ſubſtitué à ſa place une quatriéme grace, dont l'air inſinuant & les manieres agréables engagent, attirent & ſéduiſent autant la multitude, que les façons du premier Gardien la révoltoient & l'effrayoient.

Dans le célébre combat d'*Hercule* entre le plaiſir & la vertu, ce Héros ſe trouvoit obligé de choiſir entre les deux, & de ſe dévouer tout entier à l'un

ou à l'autre genre de gloire, ſous peine de n'exceller dans aucun. Plus privilégié que lui, vous avez ſu, Monſieur, par un art heureux, réconcilier deux branches du ſavoir, entre leſquelles il ne paroît pas moins d'oppoſition. Vous les avez contraintes de ſe prêter une aſſiſtance mutuelle. Jamais l'utile & l'agréable ne ſe ſont trouvés plus délicieuſement unis que dans votre admirable *Pluralité des Mondes*.

Il eſt vrai que lorſque, ſemblable à la *Sibille d'Enée*, vous entreprenez de nous conduire, vous ne nous menez point (& ce n'eſt pas en effet votre intention) dans les replis & les recoins les plus cachés & les plus intérieurs du tréſor philoſophique: mais alors même nous vous avons l'obligation de nous en donner des notions & des idées, auxquelles bien des gens n'euſſent jamais pu atteindre ſans votre ſecours. Il en réſulte un point de vue, un coup d'œil qui fournit à un eſprit capable de réflexion, les plaiſirs les plus délicats, & qui en même temps annoblit & éleve les idées qu'il doit avoir de la ſageſſe & de la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Malgré les protestations que j'ai faites en commençant, quelques personnes penseront peut-être que la vanité a autant de part que la reconnoissance à l'esquisse imparfaite que j'ose donner de votre caractere & de vos talens. En effet, quand je réfléchis à la difficulté de mon entreprise, je ne puis m'empêcher de me trouver coupable, au moins en partie, & d'avouer avec toute la sincérité d'un Anglois, que la vanité (si enfin l'ambition qui m'anime ne mérite pas d'être honorée d'un terme plus noble) peut bien avoir quelque part à ce que je vous adresse.

Mais j'en appelle à ceux d'entre les hommes, dont l'ame peut s'enflammer d'une vive passion pour l'étude & le savoir, & qui sont capables de respecter ceux qui y excellent. Je me flatte qu'ils verront d'un côté plus favorable le principe qui me fait agir. Ils penseront qu'il est louable de se livrer à ce goût sublime, plutôt que de voyager chez les Etrangers, dans l'unique intention d'y découvrir, & d'en rapporter des goûts & des plaisirs d'un ordre tout sensuel.

Quel que soit le tour qu'on veuille

donner aux motifs qui me font agir, je ſuis très-convaincu que votre politeſſe & votre humanité vous les feront voir d'un côté favorable.

Perſonne n'eſt avec plus de reſpect, Monſieur,

Votre, &c.

LETTRE XVIII.

Réponſe de M. DE FONTENELLE à M. LOCKMAN.

Paris, Novembre 1744.

JE ne doute pas, Monſieur, que vous ne ſachiez préſentement par quelle aventure le paquet dont vous m'honoriez, & qui me fut annoncé au mois de Juillet ou d'Août par M. *Rolli*, a été retardé ſi long-temps à *Calais*, que je ne l'ai reçu que depuis huit ou dix jours. Il m'a fallu encore le temps d'en faire traduire l'Epitre dédicatoire; car je ne ſai pas un mot d'Anglois, & j'en ai déja été bien mortifié en pluſieurs occaſions, mais jamais autant que dans celle-ci. C'eſt un avan-

tage que votre Nation a ſur nous, de ſavoir plus communément notre Langue, que nous ne ſavons la vôtre; mais nous commençons à nous piquer d'honneur ſur ce point, & bientôt nous ne vous céderons plus.

La traduction de l'Epitre me fait tourner la tête de vanité. Je ſoupçonne bien qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, & qu'il en faut mettre la plus grande partie ſur le compte de votre politeſſe; mais n'importe: j'aurois voulu voir la raiſon de *Socrate* lui même à la même épreuve; qu'un illuſtre Savant *Egyptien* l'eût été choiſir entre tous les Grecs, pour lui adreſſer un Ouvrage de ſa façon, en lui donnant des louanges très-ſpirituellement & très-finement tournées; & je crains fort que cette raiſon ſi ferme & ſi inébranlable ne s'en fût pas tirée tout-à-fait à ſon honneur. Quoi qu'il en puiſſe arriver, à moi qui ne prétends pas le valoir, je ſaurai bien que vous m'avez fait, Monſieur, une grace très-ſinguliere, dont je n'avois nul droit de me flatter, & dont je ne puis jamais vous marquer aſſez de reconnoiſſance.

J'espere que mon Traducteur voudra bien me donner du moins quelques idées générales de votre vie de *la Fontaine*, & de vos remarques sur son *caractere*. Je l'ai un peu connu, & je le définissois ainsi : *Un homme qui étoit toujours demeuré à peu près tel qu'il étoit sorti des mains de la Nature, & qui dans le commerce des autres hommes n'avoit presque pris aucune teinture étrangere.* De-là venoit son inimitable & charmante naïveté. Je me tiens bien sûr que vous l'aurez attrapée dans votre Langue autant qu'il étoit possible, & cela augmente bien le regret que j'ai de ne pas savoir l'Anglois. Je me ferois fait un grand plaisir de comparer le génie des deux Nations. Je connois déja celui de la vôtre, sur les Ouvrages de *force*, pour ainsi dire, sur la Géométrie, la Physique, la Métaphysique, & je sais qu'il y va aussi loin qu'il soit possible; mais je ne le connois pas tant sur les Ouvrages d'agrément, parce qu'ils demandent la connoissance de la Langue dans laquelle ils sont écrits. Sans doute la *Psyché* de *la Fontaine* devenue Angloise, aura conservé toutes ses graces, & en aura peut-être même acquis de nouvelles; mais malheu-

reuſement elles ſeront perdues pour moi.

Je fais gloire d'être un peu Anglois, puiſque la Société Royale de *Londres* a bien voulu me recevoir dans ſon illuſtre Corps ; mais je n'en ſuis que plus affligé de la guerre qui eſt entre les deux Nations. Que ne ſont-elles auſſi raiſonnables que nos Académies ! Mais c'eſt ce ſouhait-là lui-même qui n'eſt pas raiſonnable. La Nature humaine ne comporte pas qu'il ait jamais lieu.

Mais je ſens que je me laiſſe trop aller au plaiſir de vous entretenir ; voici une Lettre d'une longueur inſupportable. Je la finis bruſquement, en vous aſſurant que je ſuis avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſible, &c.

ECLAIRCISSEMENT pour la Lettre ſuivante, tiré d'une Lettre de M. Vernet *à l'Abbé* Trublet, *du 18 Février 1758.*

» Je propoſai un jour à M. *de Fonte-*
» *nelle* une penſée que j'avois ſur la pre-

» miere Eglogue de *Virgile : Postquam* » *nos Amarillis habet*, &c. Il me sembloit » que ce n'étoit là qu'une façon de da- » ter ou de marquer les temps, conve- » nable à un Berger. Une mere rapporte » les événemens au temps de ses diver- » ses grossesses ; un soldat au temps où » il servoit sous tel ou tel Officier ; un » Berger date par ses amours. Je déve- » lopperois mieux cette pensée que je » n'ai vue nulle part, si vous le jugiez » nécessaire pour mieux entendre la » réponse de M. *de Fontenelle*, qui parut » la goûter ».

LETTRE XIX.

A M. VERNET, Professeur à Genève.

Paris, 25 Juillet 1744.

J'APPRENS avec un extrême plaisir, Monsieur, que vous vous souvenez encore de moi, & que vous y prenez quelque intérêt. J'oserois croire que je l'ai un peu mérité, par le goût que vous m'avez vu pour vous dès votre premiere jeunesse, & par les espé-

rances que j'avois conçues de vos progrès, & que vous avez ſi bien remplies. Je me ſuis toujours informé de vous à tous ceux qui venoient de *Genève*, & j'en ai toujours appris les nouvelles que je ſouhaitois.

Pour ce qui me regarde, le fond de ce que vous a dit M. *Saladin* eſt vrai. Je ſuis beaucoup mieux qu'il ne m'appartiendroit, vu mon grand âge, & il me fait grace de pluſieurs infirmités dont il ſeroit en droit de me charger. Je n'en ai que d'aſſez légeres, dont je lui ſuis bien obligé.

Il eſt vrai que j'ai écrit un peu ſuccintement à M. *Boullier* (*g*). Je n'adopte pas tout-à-fait la raiſon que vous lui en avez donnée, elle eſt trop flatteuſe pour moi; il y a pourtant quelque choſe de cela. Naturellement je n'aime pas à verbiager, ſur-tout avec un homme d'autant d'eſprit que M. *Boullier*, & qui certainement entend à demi-mot. Il ſuffit qu'une idée ſimple lui ſoit préſentée; il ſaura bien en développer l'éten-

(*g*) Auteur de divers Ouvrages eſtimés, entre autres de l'*Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, dédié à M. *de Fontenelle*, comme on l'a vu ci-devant.

due, en ſuivre, pour ainſi dire, toutes les ramifications.

Il me ſemble que le *Traité de la certitude morale* (*h*) devroit être un peu plus approfondi, pour pouvoir porter bien sûrement juſques ſur les cas les plus extraordinaires. Du reſte, le Livre eſt excellent, & il y paroît bien par le ſuccès. Je me tiens infiniment honoré de ce que mon nom eſt à la tête, & je ne puis en marquer aſſez de reconnoiſſance à l'Auteur.

Votre penſée ſur ce vers de la premiere Eglogue de *Virgile* (*i*), eſt tout-à-fait jolie ; elle vaut elle ſeule une Eglogue. Cette chronologie des Bergers qui compteroient par leurs amours, eſt charmante ; & je m'en ſerois bien aidé autrefois, ſi vous me l'euſſiez appriſe ; mais je crois que vous n'étiez pas encore au monde. Je me ſuis ſouvenu que le P. *de la Rue*, Jéſuite, a dit dans ſon *Virgile*, *ad uſum Delphini*, qu'il n'y avoit point là d'allégorie, quoi qu'en puiſſent dire pluſieurs Commentateurs ; mais il

(*h*) Ce Traité fait partie de l'*Eſſai ſur l'ame des bêtes*, comme je l'ai déja dit.

(*i*) *Poſtquam nos Amarillis habet, Galatea reliquit, &c.*

n'a pas été juſqu'à la chronologie paſtorale, que je regarde comme un très-agréable préſent que vous m'avez fait. Je ſens que vous m'en feriez bien encore d'autres, ſi vous vouliez; mais je n'oſe vous en preſſer. Il doit me ſuffire que vous vous ſouveniez toujours un peu que je ſuis depuis long-temps avec reſpect, &c.

AUTRE ECLAIRCISSEMENT pour la Lettre ſuivante, tiré de la même Lettre de M. Vernet *à M. l'Abbé* Trublet.

» Je lui avois propoſé une autre » penſée que vous verrez qu'il n'ap- » prouve pas, & que je crois pourtant » plus sûre. C'eſt ſur l'Epitre 2, Liv. 1 » d'*Horace : Trojani belli ſcriptorem*, &c. » Mon idée eſt que le Poëte voulant » montrer qu'un Ecrivain comme *Ho-* » *mere*, enſeigne la morale par une meil- » leure méthode que ne font les Stoï- » ciens, comme il le déclare dès l'en- » trée, il le prouve en rapportant d'a- » bord quelques Fables auſſi inſtructi-

» ves

» ves qu'ingénieuſes du Poëte Grec ; & » puis Vers 32, en rapportant auſſi, ou » copiant des Sentences roides, ſéches » & dures qui étoient propres aux Stoï- » ciens, & nullement du ſtyle d'*Hora-* » *ce*, laiſſant au Lecteur à en faire la » comparaiſon, pour conclure ce qu'il » avoit dit d'entrée, & qu'il ne croit » pas néceſſaire de répéter ; comme s'il » eût dit ces mots qui me paroiſſent » ſous-entendus après le Vers 31 : *Voilà* » *comment Homere inſtruit, & voici com-* » *ment s'y prennent les Crantors & les* » *Chriſipes.* Je voudrois bien, Mon- » ſieur, ſavoir votre ſentiment ſur » cette idée, qui m'eſt propre, & qui » me ſemble être la vraie clef de cette » Epitre ».

LETTRE XX.

AU MÊME.

Paris, 10 Septembre 1744.

JE commence, Monſieur, par le plus preſſé des deux articles de votre Lettre. Voici une Liſte de tous les Ouvra-

ges de Madame la Marquise de *Lambert*. Elle craignoit fort l'impression ; & comme il couroit beaucoup d'écrits sous son nom, vrais ou faux, dont quelques-uns auroient pu faire des effets désagréables, elle s'avisa de demander un Privilége pour tous les Ouvrages qu'elle voudroit bien avouer, en cas qu'ils parussent ; non qu'elle eût dessein de les publier elle-même, mais afin de pouvoir désavouer hautement, & avec un bon titre à la main, ceux qui ne seroient pas contenus dans l'exposé de son Privilége. C'est la Liste de cet exposé que je vous envoye pour M. *Bousquet* (*k*), copiée par moi-même sur le Privilége en parchemin, que M. le Marquis de *Lambert* son fils, Lieutenant Général des Armées du Roi, m'a communiqué.

Il y a plusieurs Ouvrages dans cette Liste que j'avouerai à ma honte qu'elle ne m'a jamais montrés, & dont je n'ai jamais entendu parler ; mais enfin ils sont d'elle, puisqu'ils sont dans la Liste ; & en cas qu'on les trouve & qu'on les imprime, M. le Marquis de *Lambert*

(*k*) Libraire de *Genève*.

n'aura pas lieu de se plaindre, pourvu cependant que le style soit le même que celui des Ouvrages inconteſtables ; car autrement on mettroit ce qu'on voudroit sous les titres que je vous annonce.

Les Ouvrages que je connois dans la Liſte, ſont ceux nos 1, 3, 4, 6, 12.

Je connois bien quelqu'autre Ouvrage qui n'eſt pas ſur la Liſte, & qui ne laiſſe pas d'être de Madame de *Lambert ;* mais apparemment elle ne vouloit pas qu'il pût être imprimé.

Si vous voulez ſa vie, il y en a une eſpece ſous le titre d'*Eloge*, dans le *Mercure de France* de l'année de ſa mort, qui eſt 1732 ou 3. Cela étoit de quelqu'un aſſez bien inſtruit (*l*).

Quant à la ſeconde Epitre d'*Horace*, Monſieur, je trouve votre idée fine & ingénieuſe. Elle doit être adoptée ſans difficulté par tous ceux qui croyent les anciens impeccables. Pour moi, qui ne ſuis pas ſur cet article ſi religieux ni ſi orthodoxe, je crois en

(*l*) De M. *de Fontenelle* même. Il eſt dans ſes Œuvres, Tome IX.

général que toutes les fautes où tombent nos meilleurs Ecrivains modernes, les plus admirables anciens ont pu y tomber auſſi. Ainſi deux parties mal liées de l'Ouvrage d'un grand Auteur Grec ou Latin, ne me ſurprendroient pas beaucoup; j'y ſuis accoutumé par nos plus excellens François, & encore plus par les plus excellens de quelques autres Nations. D'ailleurs *Horace* en ſon particulier eſt aſſez ſujet aux écarts. De plus, s'il avoit voulu oppoſer la belle morale d'*Homere* à la morale ſéche & pédanteſque des Stoïciens, il auroit bien fait d'en dire un petit mot d'avis à ſon Lecteur, du moins je crois que le moindre moderne eût eu cette charité. Enfin, preſque tout ce qu'il rapporte d'*Homere*, conclut ſeulement que ce monde-ci eſt une *Pétaudiere* ridicule, où il n'y a ni rime ni raiſon, ce qui n'eſt pas une grande leçon de morale; au lieu que certains traits qu'il rapporte des Stoïciens, ſont aſſurément très-beaux & très-inſtructifs: ce qui ſeroit bien contraire au deſſein de donner la préférence à *Homere*.

J'oubliois de vous dire que je ne

connois en aucune façon *La Femme Hermite* (*m*).

Le papier qui me manque, m'avertit de vous assurer bien précipitamment que je suis avec beaucoup de respect & de reconnoissance de toutes vos honnêtetés, &c.

(*m*) On la trouve pourtant dans les Œuvres de Madame *de Lambert*.

LISTE

De tous les Ouvrages que feu Madame la Marquise de Lambert *reconnoissoit pour être d'elle.*

1. Traité de l'Amitié.
2. Dialogue sur l'égalité des biens & des maux.
3. Portrait de M. de M.
4. Deux Lettres sur Homere au P. *Buffier*, Jésuite.
5. Lettre sur la mort de M. le Duc de *Bourgogne*.
6. Conseils pour l'éducation d'une jeune Demoiselle.
7. Discours à l'Académie Françoise.

8. La naiſſance de la Coquetterie.
9. Fable de *Pſyché*.
10. Suite du Roman de.....
11. Tableau de *Philoſtrate*.
12. Diſſertation ſur l'Amour.

LETTRE XXI.

AU MÊME (*n*).

SUR LE TUTOYEMENT.

Paris, 16 Juillet 1750.

1. EN parlant à une ſeconde perſonne, il n'y a rien de plus ſimple & de plus naturel que de parler par *Toi*. Auſſi eſt-ce là l'uſage conſtant des Langues anciennes connues. Je ne ſais cependant ſi en Latin, où l'on ne dit jamais *vos* pour *tu*, je n'ai pas vu quelquefois *veſter* pour *tuus*.

2. Dans les Langues modernes, on eſt venu par un rafinement de politeſſe, à dire *vous* pour *toi*. On a voulu faire

(*n*) Voyez la premiere des deux notes ajoutées à la Lettre XXII.

entendre qu'on honoroit une seule personne autant que si elle en étoit plusieurs.

3. Selon cette idée, dans tout ce que nos Rois disent au Public en leur nom, ils disent *nous* au lieu de *je*. Un Roi est plusieurs hommes.

4. Il suit de l'art. 2, qu'en François *toi* au lieu de *vous*, est une expression de mépris; & cela est vrai en soi, si quelques idées accessoires ne le modifient. Il devient expression de familiarité obligeante & honorable, si un Roi parle à son Sujet; d'amitié, si c'est un Ami à son Ami; de tendresse, si c'est un Amant aimé. Ce qui domine dans tout cela, est toujours, *je ne vous prends point pour plusieurs, pour d'autres.*

5. Je ne sais s'il y auroit quelque finesse de cette nature dans le Duel des Grecs, distingué du Pluriel. Les Grecs en pourroient bien être soupçonnés, vu la fertilité de leur esprit, leur *Paulo-post-futur*, leur *Medium*, *&c.*

6. Souvent les Poëtes François tutoyent les Rois & les Grands. On pourroit peut-être expliquer cela par l'article 4. Mais ce qui prouveroit bien

vîte l'insuffisance de l'explication, c'est que cet usage n'a jamais lieu en prose, en quelque occasion que ce puisse être. Il y a donc là quelque chose qui tient uniquement à ce qu'on parle en vers ; & en effet c'est que le style en est plus hardi ; plus noble, parce qu'il est plus hardi, plus conforme au Grec & au Latin, Langues toujours si révérées. En veut-on une preuve démonstrative ? Il n'y a absolument aucune occasion où la Prose osât prendre la même liberté.

7. Dans l'Ecriture Sainte, Dieu parle aux hommes, les hommes à Dieu, les hommes entr'eux. Il s'agit de savoir comment les Traductions Françoises en doivent user par rapport au sujet que nous traitons.

Dieu, en parlant de lui, ne dira jamais *nous* au lieu de *je*, selon l'article 3. Il est trop essentiellement un seul. C'est là sa suprême élévation (*o*).

8. A la rigueur, l'homme parlant à Dieu, ne devroit, par la même raison, dire que *toi ;* mais cette raison est trop

(*o*) M. *de Fontenelle* avoit sans doute oublié le passage de la *Genèse : Faisons l'homme à notre image & ressemblance.*

théologique,

théologique, peu populaire, & le respect commun nous a trop accoutumés à entendre l'homme parler à Dieu par *vous*.

9. Cependant nous ne serons nullement blessés d'entendre l'homme parler à Dieu par *toi*. Nous prendrons alors l'idée de l'art. 6.

10. Ainsi un Traducteur François de la Bible peut prendre deux partis en faisant parler les hommes à Dieu, ce sera ou par *toi*, ou par *vous*. Chacun aura son fondement.

11. Mais comme dans cette Langue les hommes se parlent communément par *nous*, le premier de ces deux partis pourra causer dans tout l'ouvrage une bigarure désagréable; le second n'en cause aucune.

12. Le remede à cette bigarure du premier, seroit de faire parler les hommes entr'eux par *toi*; & cela se justifieroit par l'art. 8.

J'ai entendu dire, il y a long-temps, à un Savant fort curieux de Livres, qu'il y en a un d'un Auteur Allemand, intitulé: *De Tibisando, & Vobisando.*

Vous voyez bien, Monsieur, par le long verbiage de cette réponse, que je

ne ſuis pas un oracle, mais un *Neſtor* bien bavard. Il eſt vrai que je puis avoir été emporté par la joie d'être encore connu de vous, après un ſi long-temps; mais il eſt vrai auſſi que dès qu'il s'agit de raiſonner ſur quelque matiere, j'aime à la diſſéquer un peu géométriquement, en y comprenant même celles qui l'avoiſinent; ſans quoi j'ai remarqué qu'on eſt fort ſujet à ſe tromper, ou à ne voir le vrai qu'imparfaitement. Il eſt bon de regarder un peu autour de ſoi de tous côtés.

M. *Serre* qui eſt de votre Ville, & qui revient de *Vienne*, où il a peint en miniature l'Empereur & toute la Famille Impériale, eſt ici, & a voulu me peindre auſſi, moi qui ne ſuis que le rien que vous ſavez. Il m'a peint, non pas pour moi, mais pour lui, ce qui a bien chatouillé ma vanité. Vous jugez bien que je n'ai pas manqué de me vanter à lui ſur ce que j'étois une de vos plus anciennes connoiſſances.

Je vous ſupplie, Monſieur, de me permettre d'aſſûrer ici de mes reſpects MM. *Abauſit* (*p*) & *Cramer* (*q*). Le der-

(*p*) Paſteur à *Genève*.
(*q*) Profeſſeur à *Genève*.

nier ne se souvient peut-être plus d'un plaisir qu'il m'a fait; mais moi je m'en souviens, & en profiterai dans l'occasion.

Je suis avec respect, &c.

LETTRE XXII.

AU MÉME.

Paris, 7 Novembre 1750.

VOUS flattez bien mon amour propre, Monsieur, de vouloir que je décide dans votre question du Tutoyement. Je n'étois guères capable que de rassembler, comme j'ai fait, les différentes idées nécessaires à la décision, & de vous les mettre sous les yeux, en supposant que votre choix est entierement libre; mais s'il ne l'est pas tout-à-fait, & si, en parlant à Dieu, vous voulez avoir égard à un usage déjà établi, & qui certainement a ses raisons, je suis d'avis qu'on le suive, & que le tutoyement soit absolument général. Il est anobli par notre Poësie Françoise; il a un air oriental, & la

bigarure auroit mauvaise grace ; de plus, je soupçonne qu'elle seroit souvent embarrassante dans la pratique, par son incertitude, & par la diversité des cas (*r*).

J'ai lu avec plaisir l'Oraison inaugurale de M. *Cramer*. Il se fait une grande réputation dans le monde, non-seulement par ses Ouvrages, mais, ce que j'estime bien autant, par ses qualités personnelles. Joignez à cela Messieurs *Abauzit*, *Jallabert*, & quelques autres *Genevois* extravasés, comme notre aimable M. *Saladin*, les deux excellens Peintres qui sont ici (*s*), & assurément d'autres encore que je ne connois pas ; & il se trouvera que le petit Etat de *Genève* figure très-agréablement dans l'*Europe*.

Je suis de ce petit Etat-là, & de vous en particulier, Monsieur, &c.

(*r*) Voyez le petit Livre intitulé : » Lettres » sur la coutume moderne d'employer le *Vous* au » lieu du *Tu* ; & sur la question : Doit-on bannir » le tutoyement de nos versions, particulierement de celles de la Bible ? (Par M. *Vernet*.) » A *la Haye*, chez *Daniel Aillaud*, 1752 «.

(*s*) M. *Serre*, qui vient d'être nommé, & M. *Liotart*. Celui-ci avoit peint aussi M. *de Fontenelle*.

LETTRE XXIII.

De M. DE MONTESQUIEU à M. VERNET, sur le même sujet du tutoyement (*t*).

26 Juin 1750.

SI je ne suis point trop présomptueux, Monsieur, pour répondre à une question qui n'est que très-incidemment de mon ressort, je vous dirai que je suis très-fortement de votre avis, & qu'il ne faut point dans une traduction de la Bible employer le terme de *Vous* au singulier. Vos raisons me paroissent extrêmement solides. Je pense qu'une version de l'Ecriture n'est point une affaire de mode, ni même une affaire d'urbanité.

2. Il me semble que l'Esprit de la Religion Protestante a toujours été de ramener les traductions de l'Ecriture à l'Original. Il ne faut donc point, en traduisant, faire attention aux délica-

(*t*) On la trouve parmi celles de M. *Vernet, sur la coutume moderne* d'employer le *Vous* au lieu du *Tu*, &c. pag. 157.

teſſes modernes. Ces délicateſſes mêmes ne ſont point tant des délicateſſes, puiſqu'elles nous viennent de la barbarie.

3. Le ſtyle de l'Ecriture eſt plus ordinairement poëtique, & nous avons très-ſouvent gardé le *Toi* pour la poëſie :

> Grand Roi, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire ;

Ce qui eſt bien autrement noble, que ſi *Deſpréaux* avoit dit :

> Grand Roi, ceſſez de vaincre.

4. Dans votre Religion Proteſtante, quoique vous ayez voulu lire votre Bible en Langue vulgaire, vous avez eu pourtant l'idée d'en conſerver le caractere original, & vous vous êtes éloignés des façons de parler vulgaires. Une preuve de cela, c'eſt que vous avez traduit la Poëſie par la Poëſie.

5. Notre *Vous* étant un défaut des Langues modernes, il ne faut point choquer la nature en général, & l'eſprit de l'ouvrage en particulier, pour ſuivre ce défaut. Je crois que ces remarques auroient lieu dans quelque Livre ſacré de quelque Religion quel-

conque, comme l'*Alcoran*, les Livres religieux des *Guébres*, &c. Comme la nature de ces Livres eſt de devoir être reſpectés, il ſera toujours bon de leur faire garder leur caractere original, & de ne leur donner jamais des tours d'expreſſions populaires. L'exemple de nos Traducteurs, qui ont affecté le beau langage, ne doit pas plus être ſuivi que celui du Prédicateur du Spectateur Anglois, qui diſoit que, s'il ne craignoit pas de manquer à la politeſſe & aux égards qu'il devoit avoir pour ſes Auditeurs, il prendroit la liberté de leur dire que leurs déportemens les meneroient tout droit en enfer. Ainſi je crois, Monſieur, que ſi l'on veut faire à *Genève* une traduction de l'Ecriture, qui ſoit mâle & forte, il faut s'éloigner, autant qu'on pourra, des nouvelles affectations. Elles déplurent même parmi nous dès le commencement ; & l'on ſait combien le Pere *Bouhours* ſe rendit là-deſſus ridicule, lorſqu'il voulut traduire le Nouveau Teſtament. Conſervez-y l'air & l'habit antique ; peignez comme *Michel-Ange* peignoit ; & quand vous deſcendrez aux choſes moins grandes, peignez comme *Raphaël* a

peint dans les *Loges* du *Vatican* les héros de l'ancien Teſtament, avec ſa ſimplicité & ſa pureté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

A L'ACADÉMIE DE ROUEN (*u*).

Paris, premier Novembre 1744.

MESSIEURS,

Je puis me vanter de vous appartenir par pluſieurs endroits. Je ſuis né dans votre ville ; j'y ai reçu toute l'éducation que j'ai jamais eue ; je tiens

(*u*) M. *de Fontenelle* étoit de la Société Académique de Rouen dès 1741 ; mais cette Compagnie n'ayant été établie, par Lettres patentes, qu'en 1744, elle ne commença qu'en cette année à faire imprimer le Catalogue de ſes Membres. M. *de Fontenelle* étoit à la tête de ſes Aſſociés, & elle lui envoya cette Liſte. Cette forme authentique occaſionna cette nouvelle Lettre de remercîment. Celle de 1741 a été égarée. *Cette note eſt de M.* le Cat, *qui nous a communiqué une copie de la Lettre de M.* de Fontenelle.

de fort près, par le bonheur de ma naiſſance, au nom le plus illuſtre (*x*) dont cette Ville & toute la Normandie, & même toute la France puiſſe ſe parer, quand il s'agira de la gloire de l'eſprit : voilà vos droits ſur moi. Je vous rends de très-humbles graces, Meſſieurs, de ce que vous avez bien voulu vous en ſervir ; car vous étiez aſſez riches pour les pouvoir négliger. De tous les titres de ce monde, je n'en ai jamais eu que d'une eſpéce, des titres d'Académicien, & ils n'ont été profanés par aucun mêlange d'autres plus mondains & plus faſtueux ; & je puis aſſurer qu'ils m'en ſont d'autant plus chers. Le dernier de tous, que je tiens de votre bonté, Meſſieurs, & après lequel je n'en prévois ni n'en déſire plus, ſemble me dire d'une maniere très-flatteuſe, que mes compatriotes eux-mêmes, ceux dont je dois être le mieux connu, ratifient ce que d'autres avoient fait en ma faveur. Je m'imagine auſſi qu'après des voyages en pays étrangers, je viens terminer dans le

(*x*) Le nom de *Corneille*. M. *de Fontenelle* étoit neveu de MM. *Corneille* par ſa mere leur ſœur.

ſein de ma patrie une longue carriere toute académique. Je ſuis avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſibles,

MESSIEURS,

Votre, &c.

LETTRE XXV.

De M. LE CAT, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, à M. DE FONTENELLE, en lui envoyant l'Eloge du Pere Marcaſtel, *Aſſocié de la même Académie.*

Rouen, 25 Août 1754.

MONSIEUR,

Vous êtes le Doyen, le Pere & le Modele de tous les Secrétaires d'Académies des Sciences. Vous tenez encore de plus près à celui de l'Académie de Rouen, & vous avez toujours eu bien des bontés pour moi. Voilà les titres, Monſieur, qui m'autoriſent à

prendre la liberté de vous adreſſer mon coup d'eſſai dans les fonctions de Secrétaire dont notre Académie m'a honoré depuis deux ans. Je me tiendrois heureux, ſi vous ne m'en jugiez pas tout-à-fait indigne, & ſi je pouvois eſpérer que vous daignerez m'accorder votre jugement & vos conſeils ſur cette piéce. Avec leur ſecours, peut-être que mon zèle & ma docilité pourroient ſuppléer aux talens refuſés par la nature.

J'ai l'honneur d'être avec autant de reſpect que d'admiration,

MONSIEUR,

Votre, &c.

LETTRE XXVI.

Réponſe de M. DE FONTENELLE.

Paris, 30 Août 1754.

VOUS m'avez fait beaucoup d'honneur, Monſieur, de m'envoyer l'Eloge que vous avez prononcé dans l'Académie de *Rouen*, parce que j'ai

long-temps exercé ici ce même métier-là. Autant que ma longue expérience peut m'en avoir appris, cet Eloge me paroît d'un bon ſtyle, plein de raiſon, ſans écarts inutiles, ſe ſoutenant toujours également.

Au reſte, vous brillez dans d'autres fonctions infiniment plus conſidérables, & vous y avez un mérite fort ſupérieur. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

A feu Madame la Margrave DE BAREITH, *Sœur du Roi de Pruſſe.*

Paris, premier Avril 1747.

MADAME,

Je ne me ſerois jamais attendu à être au nombre des Illuſtres dont Votre Alteſſe Royale raſſemble les figures dans ſes jardins; mes déſirs les plus ambitieux n'auroient jamais oſé aller juſques-là. Je ſuis cependant moins ſenſible à l'honneur de me trouver en ſi bonne compagnie, qu'à celui d'y être

introduit de votre main. Je ſais par la voix de l'Europe, quelle eſt la Princeſſe à qui je dois une ſi précieuſe faveur. Votre auguſte naiſſance, vos talens, votre goût, vos lumieres, dont vous ne tirez aucune vanité, tout cela tourne au profit de la mienne.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVIII.

Réponſe de Madame la Margrave DE BAREITH.

Bareith, 4 Mai 1747.

LEs perſonnes qui poſſedent autant de mérite que vous, Monſieur, ne doivent point être ſurpriſes, quand on déſire d'avoir leur portrait. C'eſt une eſpéce d'hommage qu'on rend à ces génies rares & univerſels, que la nature n'enfante qu'avec peine, & qui, comme vous, ont la faculté d'unir le bon goût & la vivacité d'eſprit au ſolide ſavoir. Quoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connoître perſonnellement, je ſuis depuis très-long-temps zélée admi-

ratrice de vos Ouvrages. Puiſſiez-vous, Monſieur, les continuer encore, & devenir auſſi fameux par le nombre de vos années, que vous l'êtes déja par vos talens ſupérieurs ; j'y prendrai en mon particulier une part infinie, ne ſouhaitant que de trouver les occaſions de vous convaincre de ma parfaite eſtime.

WILHELMINE.

LETTRE XXIX.

A M. FORMEY, en réponſe à celle par laquelle il avoit notifié à M. DE FONTENELLE ſon aſſociation à l'Académie de Pruſſe.

Paris, 11 Janvier 1750.

LA Lettre dont vous m'avez honoré, Monſieur, eſt pour moi une circonſtance bien glorieuſe & bien agréable de la grace que votre Académie m'a faite. Il y a long-temps que je connois votre nom illuſtre dans la Littérature, la grande étendue & la grande variété de vos connoiſſances,

& enfin, ce qui dit tout, le choix qu'un Roi, grand connoiſſeur en tout genre, & qui eſt en grande vénération à toute l'Europe, a fait de vous, pour être un Acteur principal dans une Académie dont il eſt le pere, & un pere très-tendre. Il eſt vrai que cette Lettre, qui me touche tant, eſt beaucoup trop obligeante & trop flatteuſe; ma vanité même ne peut s'empêcher d'en convenir. Il faut en rabattre, & j'en rabats en effet, bien perſuadé cependant que je n'en rabats pas aſſez. Il y a au contraire un article que je voudrois groſſir en ma faveur; c'eſt celui où vous me faites ſentir de l'eſtime pour les gens de Lettres qui auroient des mœurs. J'avoue que je ſerois très-flatté de n'être pas tout-à-fait indigne de la vôtre par cet endroit-là; mais comme vous auriez raiſon de la tenir à un haut prix, je ſerois peut-être trop téméraire d'y aſpirer. Du moins ſerai-je toujours avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

EXTRAIT des Mémoires de Madame DE STAAL, Tome I, page 246, *pour ſervir d'eclairciſſement aux deux Lettres ſuivantes.*

» Une aventure à laquelle je ne devois prendre aucun intérêt, me fit » ſortir inopinément de la profonde » obſcurité dans laquelle je vivois. » Une jeune fille, nommée Mademoiſelle *Tetar*, excita la curioſité du Public par un prétendu prodige qui ſe » paſſoit chez elle. Tout le monde y » alla. M. *de Fontenelle*, engagé par M. le » Duc d'*Orléans*, fut auſſi voir la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit » pas porté des yeux aſſez philoſophiques : on en murmura, & Madame la » Ducheſſe du *Maine*, qui ne s'aviſoit » guère de m'adreſſer la parole, me » dit : *Vous devriez bien mander à M.* de » Fontenelle *tout ce qu'on dit contre lui ſur* » *Mademoiſelle* Tetar. Je lui écrivis en » effet, ſans ſonger à autre choſe, qu'à » m'attirer une réponſe qui pût ſervir » à ſon apologie. Il ſe trouva le même

» jour

» jour chez le Marquis *de Laſſay*, où les
» gens qui y étoient lui firent pluſieurs
» plaiſanteries ſur ce ſujet. Ne les trou-
» vant pas bonnes, il leur dit : *En voici*
» *de meilleures ;* & il leur montra ma Let-
» tre. Elle réuſſit. C'étoit l'affaire du
» jour : on en prit des copies, & elle
» courut tout *Paris*. Je ne m'en doutois
» pas ; & je fus fort étonnée quelques
» jours après, qu'étant venu beaucoup
» de monde à *Sceaux* pour voir jouer
» une Comédie, chacun parla à Ma-
» dame la Ducheſſe *du Maine* de cette
» Lettre. Elle ne ſe ſouvenoit plus de
» ce qu'elle m'avoit dit, & ne ſavoit de
» quoi il étoit queſtion. Elle me de-
» manda ſi c'étoit moi qui l'avois écri-
» te ; je lui dis que oui. Auſſi-tôt qu'elle
» m'eut parlé, tout ce qui compoſoit
» la compagnie, vint à moi ; & pour
» lui faire ſa cour, m'accabla de louan-
» ges : puis retournant à elle, on la fé-
» licitoit d'avoir quelqu'un dont elle
» pouvoit faire un uſage ſi agréable.
» Juſques-là pourtant elle n'y avoit pas
» ſongé. Elle voulut voir la Lettre, &
» me la demanda. Je n'en avois pas de
» copie ; mais tous ceux qui étoient
» chez elle l'avoient dans leur poche.

» Elle la lut, l'approuva, & connut » qu'elle pouvoit me mettre en œuvre » plus qu'elle ne faiſoit. Je voulus, » comme les autres, avoir ma Lettre, » & par l'événement j'en fis cas. On y » voit que c'eſt moins l'importance des » choſes qui en fait le mérite, que l'*à* » *propos*. La voilà «.

LETTRE XXX.

De Mademoiſelle DE LAUNAY, *depuis Madame* DE STAAL, *à M.* DE FONTENELLE.

En 1713.

L'Aventure de Mademoiſelle *Tetar* fait moins de bruit, Monſieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diverſité des jugemens qu'on en porte, m'oblige à vous en parler. On s'étonne, & peut-être avec quelque raiſon, que le Deſtructeur des Oracles, que celui qui a renverſé le trépié des Sibilles, ſe ſoit mis à genoux devant le lit de Mademoiſelle *Tetar*. On a beau dire que les charmes, & non le charme de la Demoiſelle, l'y ont engagé; ni

l'un ni l'autre ne valent rien pour un Philoſophe. Auſſi chacun en cauſe. Quoi ! diſent les critiques, cet homme qui a mis dans un ſi beau jour des ſupercheries faites à mille lieues loin, & plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruſe tramée ſous ſes yeux ? Les Partiſans de l'antiquité, animés d'un vieux reſſentiment, viennent à la charge. Vous verrez, diſent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-deſſus des anciens. Enfin les plus rafinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout poſſible. D'un autre côté, les dévots paroiſſent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable. Ils eſperent que cela pourra aller plus loin. Les femmes auſſi vous ſavent bon gré du peu de défiance que vous avez montré contre les artifices du ſexe. Pour moi, Monſieur, je ſuſpens mon jugement juſqu'à ce que je ſois mieux éclaircie. Je remarque ſeulement que l'attention ſinguliere que l'on donne à vos moindres actions, eſt une preuve inconteſtable de l'eſtime que le Public a pour vous ; & je trouve même dans ſa cenſure

quelque chose d'assez flatteur, pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur d'être, &c.

» J'avoue, poursuit Madame *de Staal*, » que je sentis une satisfaction fort douce, de recueillir, d'une chose faite » sans dessein, & qui ne m'avoit rien » coûté, ce que par un véritable travail » je n'aurois peut-être jamais acquis; » car je n'eus pas seulement le premier » applaudissement; la curiosité qu'on » eut de me connoître, me procura » des sociétés & des amis de distinc- » tion, &c. »

LETTRE XXXI.

Réponſe de M. DE FONTENELLE à la Lettre de Madame DE STAAL.

J'AURAI l'honneur, Mademoiſelle, de vous répondre la même choſe que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de *Marly* le lendemain que j'eus été chez l'*Eſprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des *bruits* dont je ne connoiſſois pas la méchanique; mais que pour décider, il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage; mais parce que je n'ai point décidé abſolument que c'étoit un artifice, on m'a imputé de croire que c'étoit un lutin; & comme le Public ne s'arrête pas en ſi beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un diſcours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention ſur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai point cru que d'avoir décrié les vieilles Prophéteſſes de *Del-*

phes, ce fût un engagement pour détruire une jolie fille vivante, & dont on n'avoit jamais parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philoſophique. Il y a long-temps qu'on me reproche mon peu de ſévérité. Il faut que je ſois bien incorrigible, puiſque l'âge, l'expérience & les injuſtices du monde n'y font rien. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que je puis vous dire ſur l'*Eſprit* qui m'a attiré une Lettre que je le ſoupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puiſqu'enfin je ne ſuis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra auſſi un démon familier, je vous dirai avec plus de graces & d'un ton plus ingénieux, mais non pas avec plus de ſincérité, que je ſuis très parfaitement, Mademoiſelle, Votre, &c. (*y*)

(*y*) Madame *de Staal* n'a point mis cette réponſe de M. *de Fontenelle* dans ſes *Mémoires*, & même elle n'en parle point. Voyez ceux de M. l'Abbé *Trublet* ſur M. *de Fontenelle*; il y eſt ſouvent queſtion de Madame *de Staal*.

LETTRE XXXII.

DE MADAME DE STAAL.

Sceaux, 28 Juillet.

A mon arrivée ici, Monsieur, j'ai trouvé les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Dans l'une, est une remontrance fort douce pour quelqu'un qui fait des visites à heure indue ; l'autre me marque une inquiétude obligeante sur mon silence. J'ai vu dans toutes les deux de l'amitié qui me touche sensiblement de votre part ; trouvez bon que je vous en remercie. Je vous dirai en même temps des nouvelles de M. l'Abbé *de Bragelongne*, dont vous êtes en peine. J'ai trouvé aussi une Lettre de lui du 9 Juillet ; elle est de quatre pages ; mais il marque qu'il a été quatre jours à l'écrire, & me fait une description déplorable de son état ; ce qui est certifié par son écriture un peu changée & de travers en beaucoup d'endroits. Il ne parle point de son retour, & paroît

fort frappé de l'idée d'une mort prochaine (7).

Je n'ai rien dit à Madame la Ducheſſe *du Maine* de ce que vous me mandez pour elle, de peur de réveiller le chat qui dort ; s'il s'éveille, je ferai valoir votre compliment & vos excuſes. Elle eſt incommodée ; elle avoit même hier un peu de fièvre ; mais je crois que nous n'en partirons pas moins Jeudi prochain pour *Anet*. Ne m'oubliez pas, je vous prie, Monſieur, pendant cette longue abſence, & ſoyez sûr d'un très-tendre ſouvenir de ma part.

(7) M. l'Abbé *de Bragelongne*, né en 1688, mourut en 1744. On trouvera ſon Eloge, par M. *de Fouchy*, dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, même année, & ci-après une de ſes Lettres à M. *de Fontenelle*.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

De M. l'Abbé DE BRAGELONGNE, de l'Académie des Sciences.

Brioude, 25 Avril 1742.

CE ne ſont point les embarras, Monſieur & très-cher ami, qui m'ont empêché de vous écrire ; on quitte tout avec empreſſement & même avec plaiſir, pour s'entretenir avec une perſonne comme vous. Une ſanté, non pas foible ni languiſſante, mais tout-à-fait délabrée, a été la cauſe de mon ſilence, qui m'a fait ſouffrir beaucoup. J'ai cru même pendant pluſieurs jours, que j'allois être condamné à un ſilence perpétuel, ou au moins à parler comme ces gens qui ne ſont pas tout-à-fait muets, mais qui ne font que des ſons, ſans aucune articulation. J'ai eu une attaque le 7 Mars, à laquelle on donnera le nom qu'on voudra, mais qui avoit tout l'air d'une paralyſie imparfaite ſur la langue. Il me reſte encore beaucoup de difficulté à parler dans de certains momens, & l'on m'aſ-

ſure qu'il n'y aura que les eaux qui la feront évanouir. Dieu veuille que cela ſoit. Tout cela avoit été précédé de quantité de maux dont l'énumération ſeroit trop longue & trop ennuyeuſe; ainſi je la ſupprime, pour vous demander de vos nouvelles, pour leſquelles vous ſavez que je m'intéreſſe infiniment. Je vous prie de m'en donner le plus ſouvent que vous pourrez; ce ſera une œuvre de charité toute des plus méritoires. Vous ſatisferez un véritable & ſincere ami, & vous conſolerez un pauvre exilé, qui regrette & regrettera toute ſa vie ces heureux momens que nous avons paſſés enſemble, tantôt à *Auteuil*, tantôt dans le quartier *Saint Roch*, & tantôt dans la rue & le fauxbourg *Saint-Honoré*. Mes reſpects, je vous prie, à Madame *du Tort* (*a*), ſi

(*a*) Madame la Marquiſe *du Tort*, Sœur du Comte *de Nocé*. Ils avoient pour pere le Comte *de Fontenay*, Sous-Gouverneur de M. le Duc *de Chartres*, depuis Duc *d'Orléans* & Régent du Royaume.

Voyez les *Mémoires de l'Abbé* Trublet *ſur M.* de Fontenelle, pag. 181, & le Tome X des *Œuvres de M.* de Fontenelle, pag. 404, où ſont ſes vers pour le portrait de Madame *du Tort* :

C'eſt ici Madame du Tort, &c.

elle eſt à *Paris* ; mille amitiés à M. *d'Aube*, & bien des complimens à tous nos autres amis, dont vous ſavez aſſez, ſans que je m'explique, que M. *de Mairan* eſt à la tête.

LETTRE XXXIV.

De M. DE PONTCHARTRAIN.

Verſailles, 2 Décembre 1705.

J'Ai rendu compte au Roi du Mémoire qui a été donné au ſujet des Recueils & des Ouvrages du Pere *Plumier*, Minime ; & Sa Majeſté jugeant que perſonne ne peut mieux que vous les mettre dans leur perfection, m'a ordonné de vous écrire d'y travailler, voulant bien vous donner, pendant le temps que vous y travaillerez, la gratification annuelle de ſix cens livres qu'elle accordoit à ce Religieux (*b*). Je ſuis, Monſieur, tout à vous,

PONTCHARTRAIN.

(*b*) M. *de Fontenelle*, trop occupé par le Secrétariat de l'Académie des Sciences, ne put ſe charger de ce nouveau travail.

LETTRE XXXV.

DE M. L'ABBÉ BIGNON.

Meulan, 10 Octobre 1715.

RIEN au monde, mon cher Monsieur, n'eſt plus gracieux que votre Lettre. Vous voulez me faire l'honneur d'une choſe qui ſeroit infiniment mieux entre vos mains (*c*). Le point le plus important, c'eſt que M. le Duc d'*Orléans* ait déclaré qu'il ſe réſervoit à lui ſeul nos ſciences. Nous ne nous brouillerons pas vous & moi ſur le compte qu'il en demandera. Mais, quelque glorieuſe que puiſſe être cette diſtinction pour notre Académie, & quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour vous & pour moi, j'ai toujours peur qu'elle n'expoſe nos pauvres Savans à l'envie, & aux mauvais offices qui s'enſuivent. J'ai peur encore que dans la multiplicité d'affaires beaucoup plus importantes dont Son Alteſſe Royale eſt accablée, ſur-tout dans ces commence-

(*c*) De rendre compte à M. le Duc d'*Orléans*, Régent du Royaume, de ce qui concernoit l'Académie des Sciences.

mens, il ne lui soit pas possible d'entrer dans tous nos détails, dont le nombre vous effraye vous-même, & qui certainement augmenteront désormais. Il faudra voir si nous ne trouverions point quelque tempérament pour mieux arranger tout cela. L'exemple de notre chere Académie Françoise m'allarme. Du jour que le Roi daigna prendre le titre de son Protecteur, & qu'elle eut par conséquent l'honneur de ne répondre immédiatement qu'à Sa Majesté, vous savez combien l'esprit de république s'en est emparé, & combien il a entraîné de maux, ou du moins d'inutilités. L'Académie des Sciences seroit bientôt anéantie, si elle tomboit dans quelque chose d'approchant (*d*). Pen-

(*d*) Je n'ai point cru devoir supprimer cet endroit ; ç'auroit été manquer à la fidélité d'un Editeur. Mais j'avertis que M. l'Abbé *Bignon* doit être suspect sur le compte de l'Académie Françoise. Il vouloit la mettre sur le pied de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres, & lui donner à peu près les mêmes réglemens, sur-tout y mettre une classe d'Honoraires. Mais il éprouva une opposition constante de la part des principaux Membres de cette Compagnie, entr'autres de MM. *de Dangeau* ; & son projet n'eut point d'exécution.

ſez-y, je vous ſupplie ; nous ſommes heureuſement en vacance pour encore plus d'un mois. J'y penſerai de mon côté ; & après que nous en aurons conféré enſemble à mon retour, nous réſoudrons mieux quel parti nous ſera plus convenable. C'eſt dans cette vue que j'ai évité de voir Son Alteſſe Royale, à qui nous ne devons, ce me ſemble, rien propoſer, qui ne ſoit tout-à-fait digéré.

Au reſte, je vous renouvellerai encore les témoignages de ma reconnoiſſance, pour les marques d'amitié que vous me donnez en cette occaſion, & les aſſurances de l'inviolable attachement avec lequel je ſerai toujours,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
l'Abbé BIGNON.

LETTRE XXXVI.

DU MÉME.

Paris, premier Janvier 1716.

JE ſuis bien aiſe, mon cher Monſieur, d'avoir une occaſion de me renouveller dans votre ſouvenir au commencement de cette année. C'eſt donc avec plaiſir que je vous renvoie ce papier que M. *de Reaumur* m'a remis de votre part. M. le Duc d'*Orléans* a inſéré les différens articles dans un même Réglement qu'il arrêta hier, & que nous lirons à l'Aſſemblée d'aujourd'hui en huit, où je me flatte que vous ne ſerez pas fâché de me voir Préſident. C'eſt proprement votre ouvrage, & je n'ai garde d'oublier toutes les vertus & toute l'amitié pour moi, que vous avez fait paroître en dernier lieu. Auſſi devez-vous être perſuadé que, s'il étoit poſſible, ce ſeroit de quoi redoubler l'eſtime & l'attachement avec lequel je ſerai toute ma vie, mon cher Monſieur, Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVII.

De M. le Comte de Maurepas.

Verſailles, 9 Janvier 1730.

JE conviens, Monſieur, qu'il faut que le ſavant Moulin (*e*) aille toujours, & qu'il aille bien ; mais pour cela même il faut que celui qui l'a ſi bien conduit depuis long-temps, ne s'en dégoûte point, & continue d'y donner ſes ſoins, au moins juſqu'à ce qu'il ait mis un ſucceſſeur en état de faire moins regretter ſa perte : elle ſera toujours aſſez ſenſible. C'eſt la réponſe que je ferai toujours à votre propoſition, & c'eſt celle auſſi que vous feront ſûrement, comme moi, tous ceux qui s'intéreſſeront véritablement à la gloire de l'Académie. Je ne puis vous empêcher de communiquer votre projet à M. le Cardinal *de Fleury* & à mon pere (*f*) ; mais j'ai

(*e*) L'Académie des Sciences. M. *de Fontenelle* demanda alors à quitter le Secrétariat de cette Compagnie ; mais il ne l'obtint qu'en 1740.

(*f*) M. le Comte *de Pontchartrain*, fils du Chancelier.

plusieurs raisons de vous en demander toujours le secret pour tout autre, outre que je ne désespere point de vous convertir. Vous jugerez aisément que la connoissance qu'on en auroit, donneroit lieu à des mouvemens qui n'auroient peut-être pas pour objet le bien public. Vous connoissez, Monsieur, tous les sentimens que j'ai pour vous; il ne me reste qu'à vous prier d'y faire honneur, & d'être persuadé qu'on ne peut vous être absolument plus dévoué que je le suis. MAUREPAS.

LETTRE XXXVIII.

DU MÉME.

Versailles, 11 Juillet 1737.

JE me souviens fort bien, Monsieur, de ce qui se passa il y a sept ans; & c'est parce que les mêmes raisons subsistent, & qu'il s'en faut bien qu'il en soit survenu de nouvelles, que je voudrois fort qu'il ne fût pas question aujourd'hui de la même affaire. Je vous demande donc le secret jusqu'à ce que

les couches de la Reine me permettent d'aller à Paris ; vous en ſerez averti, & vous ſerez le maître de venir à l'heure & au jour qu'il vous plaira. Je déſirerois avoir aſſez d'éloquence pour vous faire changer d'avis ; mais je me flatte au moins que vous voudrez bien me donner vos conſeils, & que vous êtes perſuadé des ſentimens diſtingués avec leſquels je vous honore, Monſieur, plus que perſonne du monde.

MAUREPAS.

LETTRE XXXIX.

DU MÊME.

Verſailles, 18 Avril 1740.

JE ne réponds qu'avec peine, Monſieur, à une Lettre qui me renouvelle les idées de votre retraite ; & ce ſera toujours avec répugnance que je prendrai des arrangemens, dont la gloire de l'Académie ne peut manquer de ſouffrir. Je compte pouvoir me trouver à ſon aſſemblée dans la ſemaine prochaine, & c'eſt à ce moment que je

remets la réponſe que vous me preſſez de vous faire, ou plutôt de nouvelles inſtances auxquelles je déſirerois fort que vous vouluſſiez vous rendre.

Je ſuis plus ſincerement que perſonne, Monſieur, très-parfaitement à vous. MAUREPAS.

LETTRE XL.

DU MÊME.

Verſailles, 3 Mai 1740.

CROYEZ-VOUS, Monſieur, qu'il ſoit facile à dire qu'on vous permet de quitter un emploi dont vous vous acquittez avec autant de ſuccès, & où vous vous êtes rendu vous-même ſi difficile à remplacer? Cependant, puiſqu'il eſt impoſſible de vous y arrêter, il faut donc céder à regret. Voyez à cet effet, je vous prie, M. *d'Argenſon*, & prenez avec lui tous les arrangemens les plus convenables au bien de l'Académie & à votre tranquillité. Je ſuis plus ſincerement que perſonne, Monſieur, très-parfaitement à vous. MAUREPAS.

LETTRE XLI.

DE M. JACQUES SERCES (g).

Londres, $\frac{13}{2}$ Juin 1727.

MONSIEUR,

Les marques de bonté dont vous m'avez honoré pendant mon dernier ſéjour à Paris, ont fait ſur moi une impreſſion ſi vive, que je ſouhaiterois avec ardeur trouver des occaſions de vous en témoigner ma juſte reconnoiſſance. Je profiterai avec empreſſement de toutes celles qui ſe pourront préſenter ; mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour en découvrir par moi-même, faites-moi la grace, Monſieur, de m'en procurer, perſuadé que je les embraſſerai avec toute la joie imaginable.

J'eſpere que M. *Vernet* aura eu la bonté de vous informer du réſultat de la commiſſion que vous m'aviez don-

(g) Proteſtant réfugié, Auteur de divers Ouvrages eſtimés.

née auprès de M. *Conduitt* (*h*). Il n'a pas tenu à moi que je ne vous paruſſe plus diligent, car je fus pluſieurs fois chez lui avant de le pouvoir rencontrer ; à peine même en aurois-je pu venir à bout, ſi un de mes amis, le Docteur *Woodward*, ne m'avoit fait le plaiſir de lui apprendre, par lettre, le ſujet de mes viſites. Enfin, Monſieur, j'eus le bonheur de le trouver, & d'en obtenir une promeſſe poſitive, qu'il vous enverroit inceſſamment des mémoires ſur les principales circonſtances de la vie de l'illuſtre *Newton*. J'ai quelque lieu de croire qu'il l'aura déja accomplie. Si cela n'eſt pas, je vous prie de me le mander ; je renouvellerai mes inſtances, & je ne doute pas que vous n'en obteniez dans peu ce que vous déſirez.

Oſerois-je, Monſieur, vous demander à mon tour une faveur ? Ce qui m'en fait prendre la liberté, c'eſt uniquement ce fonds de bonté qui vous eſt naturel, votre zèle à favoriſer les

(*h*) Maître de la Monnoie en Angleterre, après la mort de M. *Newton*. Il avoit épouſé une de ſes niéces. *Voyez* l'Eloge de M. *Newton* par M. *de Fontenelle*.

Belles-Lettres, & ceux qui s'y appliquent, l'eſtime parfaite que j'ai pour votre mérite, & en quelque partie la diſpoſition ſincere où je me ſens de vous obliger dans tout ce qui pourra dépendre de moi. Elle regarde ce même Docteur *Woodward* qui me rendit généreuſement ſes bons offices auprès de M. *Conduitt*. Je ſais qu'il y a quelques années qu'un des principaux Membres de l'Académie Royale des Sciences lui fit concevoir l'eſpérance d'une des premieres places vacantes dans votre illuſtre Corps, & qu'on pourroit lui donner, en ſuivant les loix qu'on a accoutumé d'y obſerver. Si vous vouliez le favoriſer de votre crédit, & lui procurer la protection de vos amis, je vous en aurois une obligation infinie. Je ne doute pas que le ſuffrage d'une perſonne comme vous ne lui en attirât beaucoup d'autres, & ne contribuât à lui faire obtenir un tel honneur. Non-ſeulement vous remplaceriez par-là un Anglois par un autre Anglois, mais vous feriez ſuccéder le mérite au mérite. Le Docteur *Woodward* eſt Profeſſeur en Médecine dans le Collége de *Gresham*, & s'eſt acquis une très-grande réputation,

ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique. Il a publié depuis quelque temps une Hiſtoire naturelle de la Terre, qui a été fort eſtimée. On peut dire qu'il a pouſſé ſes recherches extrêmement loin. Pour ſe les rendre plus aiſées, il n'a épargné aucunes dépenſes, ayant fait juſqu'ici une collection de Livres, qui lui coûte près de onze mille piſtoles de votre monnoie; & on a tout lieu de ſe perſuader que, s'il pouvoit parvenir à avoir une place parmi vous, cette marque de diſtinction donneroit à ſon zèle pour l'étude une nouvelle force, & que la reconnoiſſance l'obligeroit à faire ce qui dépendroit de lui pour ſe rendre tous les jours plus digne de l'honneur qu'il auroit reçu. A toutes ces qualités, il joint une eſtime très-particuliere pour votre perſonne, & pour tous les excellens Ouvrages qui ſortent de votre plume. Comme il les a lus avec ſoin, il en connoît tout le prix, & il m'en a parlé pluſieurs fois en des termes très-propres à marquer qu'il en faiſoit un cas extraordinaire. Dès-lors, Monſieur, j'oſe eſpérer que faiſant attention à ſon mérite, vous daignerez m'accorder la grace que je

prends la liberté de vous demander (*i*).

Si vous avez quelque commiſſion à me donner, ſoit auprès de M. *Conduitt*, ou de quelque autre perſonne, ou ſi je puis vous être utile, à quelque égard que ce ſoit, je vous prie de me le faire connoître. En toute occaſion, je me ferai un mérite & une gloire de vous donner des preuves de la parfaite conſidération & du profond reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*i*) Le Docteur *Woodward* n'a point été de l'Académie des Sciences.

LETTRE XLII.

DE M. HAUSEN.

Léipſic, 19 Octobre 1729.

MONSIEUR,

Je profite de l'occaſion du voyage de M. *Aſtruc* (*k*), pour vous rendre mes très-humbles reſpects, & pour vous remercier des bontés de votre derniere

(*k*) Ce célébre Médecin avoit été appelé par le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Lettre

Lettre du 30 Avril. Le peu de ſervice que je vous ai rendu par l'extrait de votre Livre (*l*), ne méritoit pas tout ce que vous me dites d'obligeant là-deſſus, & je voudrois avoir l'occaſion de vous témoigner mon attachement par quelque choſe de plus important.

La réponſe que vous faites, Monſieur, à l'objection concernant l'ordre des ſommes des finis indéterminables en nombre fini indéterminable auſſi, m'a pleinement ſatisfait ; & j'avoue que la difficulté diſparoît, en donnant au nombre fini indéterminable le ſens que vous lui donnez, de nombre indéterminé. Je vois en effet qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre votre théorie ſur les imaginaires, & ce que j'en avois dit. J'avoue encore que vos expreſſions de la courbure ſont plus ſimples que les miennes, en ce qu'elles ne ſuppoſent pas l'idée d'un cercle formé ſur le plan de la courbe. D'un autre côté, il ſemble qu'en prenant pour meſure des angles de contingence, leurs ſinus, on ſuppoſe des cercles infiniment petits ſur tous les points de

(*l*) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

la courbe ; ces ſinus ne pouvant meſurer les angles, qu'à cauſe qu'ils ſe confondent avec les arcs qui en ſont les meſures naturelles. Quoi qu'il en ſoit, je n'eſtime pas ma théorie aſſez importante pour la donner au public, & vous lui faites trop d'honneur, Monſieur, quand vous l'en jugez digne. Il eſt ſûr qu'il doit y avoir quelque choſe parmi les dépendances de ces théories. Par exemple, il eſt évident que la lenteur au changement des courbures, allonge d'une maniere déterminée & les longueurs & les aires des courbes, & que la grande inégalité des angles de contingence raccourcit les unes & les autres. L'expreſſion de la courbure étant donnée, il faut que l'expreſſion de la longueur & de l'aire s'en puiſſe trouver, & réciproquement.

J'ai fait venir le Diſcours de M. *Bernoulli ;* je l'ai lu. Mais j'avoue que je ne ſuis pas peu ſurpris de voir qu'il prétend que la force acquiſe à un corps par l'action continuée de la peſanteur, eſt la ſomme de tout ce qui ſe trouve de forces dans la ligne dans laquelle la chute ſe fait ; accordant d'ailleurs que les incrémens ou accroiſſemens de vîteſſe ſont

en raiſon compoſée des forces & des inſtans, c'eſt-à-dire, que $dv = fdt$; d'où il ſuit de néceſſité que le corps acquiert d'autant moins de l'actuoſité des forces, que ſon mouvement ſe trouve déja plus accéléré, ou qu'il eſt plus proche de ſon terme. Les démonſtrations qu'on tire de la compoſition des mouvemens, ſont ſingulieres; il ne ſe dit rien là ſur les forces, qui ne convienne parfaitement aux vîteſſes fig. 8. Il ſuit donc que les vîteſſes ſont comme des carrés des vîteſſes. Il eſt d'ailleurs fort remarquable que, pour faire plier les quatre reſſorts par deux dégrés de vîteſſe, il lui faille changer abſolument ces deux dégrés en quatre. La phyſique des ballons me paroît fort peu développée auſſi; & il y auroit des remarques à faire ſur ce qu'on fait venir le principe de la réaction du reſſort (comme s'il n'y avoit pas de la réaction dans les réſiſtances paſſives), & ſur pluſieurs autres chefs. J'ai de l'impatience de voir ce que M. *de Mairan* aura dit dans le tome qui s'imprime de vos Mémoires.

Je me ſuis acquitté de la commiſſion à l'égard de M. *Gottſched*. Il eſt fort

glorieux de savoir que ses traductions n'ont pas déplu à des personnes intelligentes à qui vous les avez données à lire, quoiqu'il tombe d'accord qu'il est bien difficile de donner à ces sortes de traductions autant de perfection qu'il leur faudroit, pour ne pas tomber trop au-dessous des originaux ; car, pour les égaler, il n'y faut pas penser. Cela dépend d'un secret qu'on trouvera avec la quadrature du cercle. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIII.

De M. l'Abbé de la Pilloniere (*m*).

Londres, 30 Juin 1730.

MONSIEUR,

Voici la premiere occasion qui s'est présentée de vous témoigner la reconnoissance que je conserve pour les bon-

(*m*) Cette Lettre est d'un homme si connu par ses écarts, que j'ai cru pouvoir la publier sans aucun danger pour les Lecteurs.

tés dont je vous ai déja remercié. Le porteur eſt un Libraire de cette ville, qui va (comme il vous le dira lui-même) publier inceſſamment une explication très-abrégée, & pourtant très-complette, des *principes de M. Newton*, compoſée par un de mes amis que je conſidere beaucoup. Il ne fut jamais néceſſaire, Monſieur, de vous recommander les bons Ouvrages. Cependant j'oſe vous prier d'appuyer celui-ci, dont le Secrétaire de notre Académie des Sciences donne un jugement très-avantageux, & qui certainement eſt très-capable de répandre de la lumiere ſur une philoſophie auſſi peu développée, que digne d'être entendue; j'ai penſé dire auſſi parfaitement inacceſſible, ſans un ſecours de ce genre.

Je ne vous envoie pas encore, Monſieur, la traduction que vous avez vue, quoique je l'aye depuis long-temps toute imprimée chez moi, parce que je ne la rends pas encore publique (*n*).

Puiſque nous en parlons, je vous dirai (ce qui pourra vous ſurprendre)

(*n*) C'eſt une traduction de la *République de Platon*. Voyez la Préface de la traduction du même Ouvrage par le P. *Grou*, Jéſuite. 1762.

que les *Malebranche*, les *Platon*, les *Newton*, ſont reculés d'un rang dans mon eſprit. Comment eſt-il poſſible, me direz-vous? Les *Paracelſe*, les *Van-Helmont*, les *Baſile-Valentin*, les *Raymond-Lulle*, mille autres grands Prêtres de la nature, vrais thaumaturges en plus d'un genre, les ont auſſi fait paſſer derriere eux. Initié par ces derniers maîtres aux plus hauts myſteres de la Médecine, je n'ai pu voir, ſans une vive compaſſion pour mes ſemblables, l'impunité avec laquelle les Héros du *Malade imaginaire* coupent les bourſes, & tuent ceux qui ſe confient en eux. J'ai donc, par un Livre, très-ſérieuſement averti chacun de prendre garde à ſoi.

Le ſort des hommes n'eſt-il pas déplorable, Monſieur? Les deux tiers, par leur belle faute, ſont faciles à tromper; & l'habileté du reſte conſiſte preſque uniquement à ſavoir profiter, pour leurs fins, de l'ignorance & de la crédulité publique. Ce que je dis de la Médecine s'applique parfaitement à la Religion. L'une & l'autre ſont-elles reſponſables de l'abus qu'on en fait? A Dieu ne plaiſe! puiſque l'homme, ſans elles, eſt ſans contredit de toutes les

créatures la plus misérable. Mais, à parler en général, il est certain qu'elle n'ont point de plus grands ennemis, de plus mauvais serviteurs, dans tous les pays, que les Médecins & les gens d'Eglise.

Ce double paradoxe fait le sujet du Livre nouveau dont je vous parle. Il est en Anglois ; sans quoi je me ferois un devoir de vous l'envoyer.

Je vous supplie de m'honorer toujours de votre bienveillance, & de me croire avec une parfaite estime, &c.

P. S. Si vous avez la bonté de donner un mot de Lettre à ce Libraire, ou de dire un mot en sa faveur à M. l'Abbé *Bignon*, vous m'obligerez extrêmement.

LETTRE XLIV.

De M. CHAUVELIN, Garde des Sceaux, &c.

17 Avril 1732.

JE voudrois, Monſieur, avoir des occaſions plus eſſentielles que celles dont vous me remerciez, pour vous montrer que je ſais toute la juſtice & tous les égards que vous méritez. Je me ferai toujours une gloire & un devoir de m'intéreſſer pour ce qui regarde la République des Lettres, & les perſonnes à qui elle eſt ſi redevable. J'ai à me plaindre de vous de ne vous pas connoître davantage, & je déſire fort que vous mettiez ce reproche à profit pour moi. Ne doutez pas, Monſieur, que je n'aye pour vous tous les ſentimens que vous méritez.

CHAUVELIN.

LETTRE XLV.

De M. DE FONTENELLE à M. DE MONTESQUIEU.

DEPUIS que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hasard si de tous les complimens que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un seul, & il seroit fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié. Mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir ; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, & qui plaira certainement aux vôtres. C'est pour vous recommander Mademoiselle *Sallé*, bannie de notre Opéra par *ostracisme*. N'allez pas lui dire ce mot-là ; elle croiroit que je l'accuse de quelque chose d'effroyable, & se désespéreroit. Mais il est vrai que c'est *ostracisme* tout pur. La danse charmante, & sur-tout les mœurs très-nettes de la petite *Aristide*, ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre, & même aux maîtres, ce qui seroit insensé, s'ils n'avoient pas eu des maîtresses parmi ses compagnes.

Elle se réfugie en *Angleterre*, & vous allez jouir de notre perte ; mais je vous avertis que vous n'aurez que sa danse ; & en vérité ce sera bien assez. Il me vient une pensée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la Reine, & je l'eusse presque deviné ; car il y a long-temps que je sais combien elle a de goût pour les gens d'esprit, & combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre, témoin M. *Newton ;* & j'en ai même dit mon sentiment en parlant de lui (*o*). Si la Reine vouloit faire apprendre à danser aux Princesses ses filles par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur naissance, & digne en même temps de cet honneur par sa conduite, elle seroit trop heu-

(*o*) » Il fut plus connu que jamais à la Cour » sous le Roi *Georges*. La Princesse de *Galles*, » aujourd'hui Reine d'*Angleterre*, avoit assez de » lumieres & de connoissances pour interroger » un homme tel que lui, & pour ne pouvoir » être satisfaite que par lui. Elle a souvent dit » publiquement qu'elle se tenoit heureuse de » vivre de son temps, & de le connoître. Dans » combien d'autres siècles & dans combien d'au- » tres nations auroit-il pu être placé, sans y » trouver une Princesse de *Galles* «? Eloge de M. *Newton*, mort le 20 Mars 1728.

reuſe que la fortune lui eût envoyé Mademoiſelle *Sallé*. Enfin je vous demande votre protection pour elle en toute occaſion, ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu, après quoi le reſte ira tout ſeul.

Ne repaſſerez-vous point par ici en allant à *Conſtantinople*, ou à *Iſpaham*, ou à *Pekin?* Vous donneriez beaucoup de joie à tous vos amis, quelque courte qu'elle dût être ; & je puis vous aſſurer que j'y ſerois des plus ſenſible.

LETTRE XLVI.

De M. LE CAT à M. DE FONTENELLE.

Rouen, 1740.

MONSIEUR,

La ville de Rouen commence à avoir honte de ne ſe diſtinguer que par le commerce de ſes Marchands. Les Savans en tout genre, qu'elle a fournis aux plus illuſtres Académies, lui perſuadent qu'elle eſt encore capable d'un commerce plus noble, & non

moins utile. Quelques Amateurs des Sciences ont formé le deſſein de réveiller les autres de leur aſſoupiſſement. Ils ont commencé à former un jardin de Botanique, dans lequel ils avoient des conférences ſur cette matiere. Le nombre des Aſſociés groſſiſſant, on a bâti une belle ſerre qui a attiré des Curieux, Phyſiciens, Mathématiciens, Anatomiſtes, dont la Société s'eſt enrichie. Bientôt la Botanique eſt devenue un champ trop reſſerré pour cette Compagnie. Elle a étendu ſes vues à proportion des talens des nouveaux Aggrégés, & peut-être même, car j'ai un peu le droit de le dire, au-delà de ces talens. Enfin elle a conçu le vaſte projet de s'ériger en Académie. Elle s'eſt aſſemblée à ce deſſein; elle s'eſt aſſocié de nouveaux Membres; elle a fait des ſtatuts ſur le plan de ceux des Académies de Paris. Elle les a communiqués aux premieres Puiſſances de la Province, qui leur ont accordé leur approbation & leur protection. Nous voici, Monſieur, à l'époque la plus flatteuſe pour notre Académie naiſſante. Elle a le bonheur de vous avoir pour compatriote, & elle vous compteroit,

ſans doute, au nombre de ſes premiers Membres, ſi votre mérite ne vous eût ouvert une carriere plus digne de vos talens, & plus propre à remplir vos hautes deſtinées. Cette eſpéce d'apothéoſe la conſole. Il lui ſemble qu'elle en partage l'honneur : elle ſe fait gloire de vous invoquer comme ſon Patron. M. *Morand* a bien voulu être le dépoſitaire de ſes ſentimens ; il vous en a fait la confidence, & il nous a aſſuré, Monſieur, que vous receviez favorablement notre priere. Cette nouvelle a répandu la joie parmi nous ; elle y a augmenté l'émulation ; & l'Académie, à ſa rentrée, a commencé par me charger de vous en témoigner ſa très-vive reconnoiſſance. Cette rentrée, Monſieur, n'a pas encore été publique. Nous avons différé celle-ci au Jeudi d'après les Rois par deux raiſons. La premiere eſt, qu'après les Rois, il y a plus de monde dans les villes, & que nous pourrons débuter dans une aſſemblée plus nombreuſe, plus choiſie, plus capable de nous établir. La ſeconde & l'eſſentielle eſt, que nous voudrions, avant de débuter, y être autoriſés par le Roi. Notre Compagnie,

Monsieur, a recours là-dessus à vos avis & à votre protection ; & elle en attend les effets avec la confiance que lui donnent ses droits sur vous, & votre dévouement pour toutes les Compagnies Littéraires.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus respectueux,

MONSIEUR,

Votre, &c. *LE CAT.*

LETTRE XLVII.

DU MÊME AU MÊME.

Rouen, 15 Août 1743.

MONSIEUR,

Notre Société va enfin recueillir le fruit des sollicitations que vous avez bien voulu faire pour elle. M. *Nepveu*, Monsieur, m'a annoncé cette nouvelle de votre part, & j'ai communiqué sa Lettre Mercredi dernier à notre future Académie. Ce succès lui a causé une joie d'autant plus grande, qu'elle vous

le doit tout entier ; & elle ſent combien cette circonſtance honore l'époque de ſa fondation. Elle m'a chargé, en l'abſence de M. *de Ciddeville* & de M. *de Bettencourt*, de vous aſſurer, Monſieur, de ſa très-vive reconnoiſſance, & de vous ſupplier de vouloir bien achever votre ouvrage. On nous demande un projet de Patentes ; perſonne au monde n'eſt plus capable que vous, Monſieur, de donner un ſemblable projet : nous nous flattons que vous voudrez bien le faire, & nous nous en rapportons entierement à vous ſur la forme de cet établiſſement. Quant aux dépenſes qui ſeront néceſſaires pour l'expédition des Patentes, nous vous prions, Monſieur, d'avoir la bonté de nous indiquer quelqu'un à qui nous puiſſions faire tenir des fonds.

L'honneur que j'ai, Monſieur, de vous adreſſer les remercîmens de notre Société pour ſon établiſſement, me rappelle que j'ai eu auſſi celui d'entamer avec vous cette glorieuſe affaire. Je compte ces anecdotes entre les plus flatteuſes de ma vie, ſur-tout parce qu'elles m'ont valu le privilége de vous aſſurer des ſentimens pleins de reſpect

& de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c. *LE CAT.*

LETTRE XLVIII.

De M. DE BETTENCOURT à M. DE FONTENELLE (p).

Rouen, 23 Août 1743.

MONSIEUR,

L'intérêt de la Patrie m'oblige de recourir à vous. La Société Académique m'a chargé de vous consulter sur ses Réglemens : c'est une composition que j'ai faite avec elle ; car elle vouloit vous prier de les rédiger. Pour vous épargner une partie de l'ouvrage, j'en ai fait une esquisse, dans laquelle j'ai suivi le Réglement que vous avez fait

(p) M. *de Bettencourt*, mort depuis, étoit Avocat au Parlement de *Rouen*.

pour l'Académie des Sciences, dans ce qui m'a paru convenir à notre établiſſement. Nous vous ſupplions, Monſieur, d'y donner la derniere forme, & pour cela d'ajouter & de retrancher comme vous le jugerez à propos, après avoir peſé les difficultés que je vais vous expoſer.

Le premier article met l'Académie ſous la protection du Gouverneur de la Province. Nous ſuivons en cela l'exemple des autres Académies de Province; mais je ne ſais s'il en eſt de même de la direction que nous donnons à l'Archevêque, aux deux Premiers Préſidens & à l'Intendant. Nous avons déguiſé ſous ce nom l'admiſſion que nous ferons de ces Meſſieurs aux Aſſemblées académiques, dont nous ne ſaurions en bonne regle leur conteſter l'entrée; & pour ne pas bleſſer les autres Préſidens, qui n'entendent pas le céder aux Intendans, nous n'accordons qu'aux places la diſtinction qui, à le vrai dire, devroit être fondée ſur le mérite des perſonnes. Nous avons penſé encore que cette diſtinction étant faite par le Réglement qui émanera du Roi, on ne peut rien nous im-

puter ; car il eſt périlleux de régler les rangs. Au reſte, cette direction n'a rien de réel pour l'exercice, comme vous le verrez par la ſuite des Réglemens, où MM. les Directeurs n'interviennent pour rien : ce qui peut être un défaut, ne devant point y avoir d'office ſans miniſtere ; mais l'autre parti a ſes inconvéniens.

Les Honoraires dont il eſt parlé au ſecond article, ſont d'une ſinguliere eſpéce. Ce ſont des Préſidens & Conſeillers qui s'aggrégent à l'Académie, & qui viennent aux aſſemblées, comme les volontaires vont au combat, avec cette différence qu'ils jugent des coups & qu'ils n'en portent point. Ces gens ſont faits pour préſider à ce qui ſe fait, comme de pures intelligences, & ne font rien. Cependant une Académie de Province ne pourroit s'en défendre, ſans faire des mécontens. La précaution doit ſeulement en faire limiter le nombre à dix ou douze.

Les Membres ſont au nombre de trente. J'en ai rabattu dix dans mon cabinet. Mes Confreres ont des préſages là-deſſus fort étendus ; moi je crois que ce nombre ſera difficile à bien remplir.

Nous sommes actuellement seize, & peut-être serions-nous mieux un peu moins ; mais je ne dis pas cela tout haut.

Les Adjoints sont des Membres d'expectative & des espéces d'Eleves.

Je supprime tout commentaire sur le reste. *Intelligenti, pauca.* C'est à vous qu'il appartient de donner des loix à des établissemens pareils au nôtre ; vous avez toujours rempli avec éclat les engagemens que nous sommes sur le point de contracter. Soyez, s'il vous plaît, notre guide, & ayez pour nos Académiciens les bontés d'un pere pour ses enfans ; vous nous avez promis tous les secours qui ne demandent point de mouvement. Vous nous accorderez ceux-ci de votre fauteuil. Je désirerois bien, Monsieur, être encore à portée de vous y rendre des devoirs, & de profiter de votre entretien ; mais je suis ici accablé d'affaires, & dans un autre monde dont je n'ai guères d'espérance de sortir. Je dirois volontiers du Corps d'Avocat, ce que les dévots disent du corps de péché ; *Qui m'en délivrera ?* Vous êtes informé de la circonstance où nous nous trou-

vons, & vous ſavez mieux que perſonne combien il faut profiter promptement des bonnes diſpoſitions des Miniſtres.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre, &c. *DE BETTENCOURT.*

P. S. Sur le dernier article qui renferme le mandement de coertion au Réglement, ne ſeroit-il point à propos que le Roi remît la punition des contrevenans aux quatre Directeurs nommés au premier article ?

LETTRE XLIX.

DU MÉME.

De la Forêt de Lyons, 4 Sept. 1743.

MONSIEUR,

J'ai communiqué à mes Confreres les réflexions que vous avez bien voulu m'envoyer ſur notre projet de Régle-

ment ; ils vous en remercient très-humblement ; & quoique je partisse pour la campagne, ils m'ont chargé de la suite de cet ouvrage.

Pour prévenir toute difficulté à l'égard des quatre Messieurs que nous avions d'abord nommés Directeurs, nous avons fait écrire aux Académies de Dijon, de Grenoble & de Bordeaux, pour savoir précisément comment elles en ont usé en pareil cas ; & nous pensons qu'en nous conformant à ce qu'elles ont fait, nous nous mettrons à couvert de tout reproche. Ainsi cet article ne sera réglé définitivement qu'après la réponse que mes Confreres vous feront passer, ou qu'ils m'enverront ici à moi-même.

Nous demeurons d'accord de ne point continuer le même Président au-delà de son année.

Nous nous arrêterons aussi à la distinction des Académiciens d'honneur & des Académiciens de fonction, qui se fait mieux sentir que le mot vague d'honoraires.

Nous réduisons les Académiciens d'honneur à douze ; les Académiciens de fonction à vingt-quatre ; savoir,

trois Phyſiciens, trois Botaniſtes, deux Anatomiſtes, deux Chymiſtes, deux Aſtronomes, deux Géomètres, huit pour les différentes parties des Belles-Lettres, & deux Métaphyſiciens.

Nous nous remettons à vous de la diſtinction à faire des Aſſociés régnicoles aux Aſſociés étrangers. Nos Académiciens d'honneur ſeront en quelque ſorte nos Aſſociés régnicoles ; & c'eſt par cette raiſon que nous avions omis la diſtinction dont vous parlez.

La réduction de nos Aſſemblées publiques à une par chaque année, eſt bien plus proportionnée à nos forces ; & nous nous en tiendrons à la faire après Pâques, auquel temps nous fixerons le commencement de l'année académique, ſuivant votre ſentiment.

J'avois bien penſé, comme vous, Monſieur, qu'il étoit de la décence que l'Académie établît quelque choſe à la gloire de M. *le Gendre* (*q*) ; mais la difficulté eſt de ſe fixer ſur ce point. Il y

(*q*) Chanoine & Sous-Chantre de l'Egliſe de *Paris*, né à *Rouen*. Il avoit fait à cette Ville un legs de douze cens livres de rente pour le progrès des Arts & des Belles-Lettres. Ce legs fut appliqué à l'Académie.

a de très-grands inconvéniens à en faire la matiere d'un éloge perpétuel, & je me propoſois de lui payer ce tribut dans le diſcours de notre premiere Aſſemblée publique, dont j'étois chargé, à mon grand regret. Au reſte, cela ne ſuffit pas ; & il faut quelque choſe qui, en perpétuant la mémoire d'un auſſi utile ami des Muſes, invite à l'imiter. Nous ſerions donc d'avis de fonder une diſtribution de prix en ſon nom, qui ſe feroit tous les trois ans. Ce prix ſeroit une médaille de trois cens livres ou environ, convenable au ſujet, qui ſe donneroit ſucceſſivement à quelque piéce ſur un ſujet tiré des Sciences ou de la Littérature. On feroit annoncer la matiere un an auparavant. La médiocrité de nos fonds académiques, ſur leſquels il y aura à prélever les frais d'un procès aſſez long, ainſi que le droit d'amortiſſement ; l'entretien du jardin des plantes, pour lequel nous avons fait plus de deux mille livres d'avances, indépendamment du loyer actuel du terrain ; la néceſſité même de nous pourvoir des machines & des inſtrumens propres aux expériences, ne nous permettront guères d'en faire

plus ; & dans le fond, je crois qu'il ne faut nous rien impoſer là-deſſus, que nous ne ſachions préciſément ce qui nous reviendra de net & de liquide du legs de M. *le Gendre*.

On pourroit cependant faire dire un Service tous les ans en mémoire de M. *le Gendre* & des Académiciens morts ; mais ceci doit-il faire un article du Réglement, vû qu'il n'eſt point employé dans celui des autres Académies ? C'eſt une difficulté qu'on m'a faite ; mais je penſe en mon particulier que tout établiſſement public doit avoir quelques marques de Religion.

Dans le premier projet de Réglement, nous devions faire l'éloge de nos morts ; mais ce mot d'éloge nous a paru trop fort, & nous l'avons réduit à charger le Secrétaire de la claſſe de faire mention des morts ſur le Regiſtre à la fin de chaque année. Ceci eſt d'autant plus prudent, que nous avons des Membres d'inégales forces, mais qui ayant le mérite d'avoir jetté les fondemens de cet établiſſement, ne peuvent être exclus, qu'ils ne laiſſent en mourant leurs places à d'autres plus dignes peut-être d'être loués.

Sur

Sur le tout, Monsieur, notre Académie se rapporte à vos connoissances & à vos bontés. Elle ne peut que s'en trouver bien. S'il falloit quelques autres éclaircissemens sur notre état, je vous supplie de vouloir bien m'en instruire ici, où je compte rester près de deux mois, en mettant sur l'adresse, *à la Forêt de Lyons, par Ecouis.* J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.

LETTRE L.

Du Pape BENOIST XIV (*LAMBERTINI*) *à M.* DE FONTENELLE.

Roma, 17 Gennaio 1744.

CON nostra gran consolazione abbiamo ricevuta la Lettera del Signore Fontanella dei 30 di Dicembre d'ell' anno passato, avendo nella medesima veduti i più distinti contrasegni della sua bontà verso di noi, e di quella ancór' perseverante vivacità d'ingegno, per cui si è meritamente reso ammi-

rabile in tutto il mondo. Noi intanto gli rendiamo distinte grazie delle sue cortesi espressioni verso la nostra persona; ei protestiamo penetrati da una vera stima verso la sua; e preghiamo il grande Iddio che la conservi, e la riempi di tutte le vere felicità e nell'anno corrente, ed in molti altri in avvenire. Il ordine poi ai due scrupoli, dai quali ei avvisa d'esser agitato; uno di temuta vanità per esser considerato da noi; e l'altro di non esser restato totalmente contento della nostra elaltazione alla Cattedra di S. Pietro per il danno che ne averebbero ressentito le Lettere, e la società; rispondiamo, che sara assai facile assolverla e dispensarla, quand'ella sia preparata ad una doverosa penitenza, che sara o fra i suoi mondi di ritrovacene uno, in cui si viva con quella quiete, della quale pur troppo siamo affatto privi; o di pregare Iddio per Noi, il che sara più facile e più sicuro, accio in quel mondo, in cui per sua misericordia ci tiene, si degni di dar calma ai nostri travagli, e di darci quella pace, della quale per altro riconosciamo di non esser meritevoli; e qui abbracciandolo con pienezza di

cuore, diamo a lui, ed a tutta la sua nobile Compagnia l'Apostolica Benedizione.

LETTRE LI.

De M. DE FONTENELLE *au Roi de* Pologne, *Duc de* Lorraine *& de* Bar, *pour le remercier de la place qu'il lui avoit accordée dans la Société des Sciences & Belles-Lettres de* Nancy.

1751.

SIRE,

Jugez de ma reconnoissance de la grace que VOTRE MAJESTÉ m'a faite, en m'accordant une place dans son Académie de *Nancy*, par l'idée que j'en ai. Je me crois dans le même cas que si l'Empereur *Marc-Aurele* m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris soin d'établir & de former lui-même. Je suis avec le plus profond respect, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, &c.

RÉPONSE

Du Roi de Pologne.

MONSIEUR, il n'eſt aucune Académie qui ne s'eſtimât honorée de vous poſſéder. La mienne ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ſes Membres. Ses déſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit *Horace : Dignum laude virum Muſa vetat mori.* Je ſuis très-véritablement, Monſieur, votre bien affectionné, STANISLAS, Roi.

LETTRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE
AU P. CASTEL, JÉSUITE;
ET
DU P. CASTEL
A M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.

De M. de Fontenelle au P. Castel.

Paris, 7 Août (1).

JE commence par vous demander pardon, mon Révérend Pere, du long temps qu'il y a que je dois réponse à votre Lettre du 12 Juillet. Je ne puis juf-

(1) La date de l'année manquoit dans la Lettre originale, & dans quelques-unes des Lettres suivantes.

tifier le tort que j'ai à votre égard, qu'en vous disant que je l'ai à l'égard de tout le monde. Je suis très-paresseux pour écrire une Lettre ; c'est une espéce d'aversion naturelle & insensée que j'ai apportée du ventre de ma mere. Cependant j'avois beaucoup de raisons pour vous répondre plus promptement. J'étois fort flatté de ce que vous m'aviez choisi pour me communiquer votre Ouvrage *, & je l'avois lu avec beaucoup de plaisir. J'en ai dit mon sentiment plus en détail au Pere *Gaubil ;* mais songez bien que ce n'est que mon sentiment, c'est-à dire celui d'un très-médiocre Philosophe. Tout l'avantage que je puis avoir, & qui ne laisse pourtant pas que d'être assez rare, c'est que je ne suis prévenu pour aucun système, & que je ne rejetterai aucune opinion pour être contraire à la mienne. J'ai trouvé beaucoup de vues ingénieuses dans votre projet, peut-être trop : car il me semble que vous avancez beaucoup de choses qui demanderoient à être prouvées plus à la rigueur. Vous traitez des matieres auxquelles tous les Physico-Mathémati-

* Traité de la pesanteur.

ciens s'intéreſſent, & il faut pour ces gens-là des preuves géométriques, autant qu'il eſt poſſible. La derniere idée que vous m'expoſez en quatre mots dans votre Lettre, que tous les corps naturels ſont des montres bien réglées, peut être vraie, mais dans un ſens plus ou moins précis ; & ce plus ou moins de préciſion changera beaucoup la propoſition en général. Par exemple, elle eſt vraie à la rigueur pour les plantes & pour les animaux ; mais elle ne l'eſt pas pour les pierres, ſi elles ne viennent pas de ſemence, comme il n'eſt nullement vraiſemblable. Je ne ſuis guère de votre avis ſur la conſtance de la nature, c'eſt-à-dire, ſur la perpétuité de la forme ou conſtitution préſente de l'Univers. Le mouvement eſt un principe néceſſaire de changement, & l'avenir eſt bien long. Mais je ne m'arrête point à tout cela ; je ſuppoſe ou que vous le prouverez davantage, ou que vous laiſſerez pour incertain ce que vous n'aurez pu prouver aſſez ſolidement. En général, je ſuis perſuadé que ce plan, auſſi bien exécuté que je vous ſens capable de le faire, vous fera honneur, & même à votre Compagnie.

Comme c'eſt une Compagnie ſavante, il faut bien qu'elle ſuive le cours & le progrès des Sciences, & qu'il en ſorte des Ouvrages qui ſoient dans le goût de la moderne & ſaine Philoſophie. Vous lui rendrez un P. *Pardies*, qui me ſemble avoir été aſſez de votre caractere, & pour le fond des penſées, & même pour l'agrément du ſtyle. Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE II.

AU MÊME.

10 Janvier 1729.

J'ALLAI chez vous, mon R. Pere, à la fin de l'année derniere, pour vous remercier du préſent dont vous m'avez honoré; mais vous étiez en retraite. Je m'étois arrangé pour y retourner aujourd'hui; car, pour les voyages éloignés, il faut des arrangemens pris d'un peu loin; mais les rues ſont ſi mauvaiſes, que mes porteurs ſe croiroient en droit de me caſſer le cou, pour me punir de les mener ſi loin. Je vous ſouhaite donc la bonne année par écrit

écrit ſimplement, mon Révérend Pere, en attendant que la liberté du commerce ſe rétabliſſe. J'ai lu votre Livre entier avec grand plaiſir, & j'ai été bien flatté d'y trouver mon nom ſi honorablement placé. Cet Ouvrage eſt plein d'eſprit, & je puis vous aſſurer qu'un de nos plus grands Géomètres de l'Académie penſe de même. J'ai bien de l'impatience que nous en raiſonnions enſemble plus à fond; il le mérite, & je ſerai ravi de pouvoir vous marquer la reconnoiſſance que je vous dois, ſans déguiſer en aucune maniere le jugement que j'en porte. Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE III.

AU MÊME.

Du 12 Avril.

J'IROIS vous rendre graces, mon Révérend Pere, de votre ſecond Extrait (*s*) que je viens de lire, ſi ce

(*s*) *Des Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

n'étoit que vous me refuſez toujours l'audience, quand je vous l'envoie demander, & que d'ailleurs ces jours-ci n'y ſont guère propres. Je vous ſuis très-obligé de la maniere dont vous m'avez traité : elle contente toute ma vanité d'Auteur ; car elle n'eſt point aſſez délicate ni aſſez chatouilleuſe pour être bleſſée le moins du monde de quelques critiques que vous inſinuez légerement, & finement. Je n'ai pas préſentement le temps de les examiner comme elles le mériteroient ; il y en a quelques-unes dont il m'a ſemblé que la ſolution ſe préſentoit à moi ; mais à mettre tout au pis, & à ſuivre une préſomption très-raiſonnable, qui eſt de croire que vous avez raiſon, je me flatte qu'il n'y auroit pas encore grand mal. La fin de ma Préface eſt très-ſincere. Dans votre Journal précédent, le P. D. L. *Maugeraye* (*t*) vous prouve, par un tour ſubtil & ingénieux, que la ſomme de la ſuite $\frac{1}{1}, \frac{1}{2}, \frac{1}{3}$, &c. n'eſt que finie. Vous ne dites rien ſur cela. Je voudrois bien ſavoir s'il vous a convaincu ; je vous ſupplie de me le man-

(*t*) Jéſuite, & Profeſſeur de Mathématiques au Collége de Louis le Grand.

der, du moins le *oui* ou le *non*, à moins que quelque raiſon particuliere ne vous en empêche.

J'attends avec impatience votre troiſiéme Extrait, car j'en deviens friand, & je voudrois qu'il y en eût davantage. Je ſuis avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Du 7 Mai.

J'Ai vu M. *Aniſſon*, mon Révérend Pere, qui n'a pas donné dans l'expédient que je lui propoſois pour faire annoncer plutôt mon Livre (*u*). Je vous dirai ſes raiſons en détail, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Il me paroît, & il me l'avoue, que ſon peu d'impatience vient de ce qu'il eſt aſſez content du débit. Par parenthèſe, je viens d'en apprendre d'aſſez bonnes

(*u*) *La Géométrie de l'Infini.* Il avoit été imprimé à l'Imprimerie Royale, dont M. *Aniſſon* étoit Directeur.

nouvelles d'*Angleterre*. Il faut donc ſe réſoudre à la lenteur de votre Journal ; j'en ſerai bien récompenſé par la maniere exceſſivement honnête & avantageuſe dont j'y ſerai traité.

Voici encore deux mots ſur notre queſtion, qui la mettent encore, je crois, dans un plus grand jour (*x*). Je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.

(*x*) C'étoit un petit écrit joint à cette Lettre ſur le même Ouvrage. Nous le ſupprimons, comme étant à la portée de trop peu de Lecteurs.

LETTRE V.

AU MÉME.

3 Août 1728.

QUAND on aura vu, mon Révérend Pere, dans le mois de Juillet dernier du Journal de *Trévoux*, l'Extrait que vous avez fait d'une partie des *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, le ſoin extrême que vous avez pris de mettre dans un beau jour, & d'orner

de tous les agrémens de votre ſtyle les choſes du monde les plus ſéches & les plus triſtes, la maniere beaucoup plus qu'honnête dont vous me traitez partout, on trouvera fort étrange que je vous écrive ici pour quelqu'autre choſe, que pour vous remercier très-vivement, & que je releve une petite critique que vous n'avez fait qu'inſinuer, & que vous aſſaiſonnez même d'une louange ſi forte, que je ne la pourrois pas répéter avec bienſéance. Voilà bien les Auteurs, dira-t-on ; on ne les ſauroit contenter que par des éloges ſans bornes, qu'aucun Auteur ne peut mériter. Il eſt vrai cependant que ce n'eſt point cette exceſſive & miſérable délicateſſe qui me tient ; je voudrois être bien ſûr de n'être tombé que dans la faute dont vous me ſoupçonnez ; j'en accorderois même quelques autres pareilles, ſi l'on vouloit, & je m'en tiendrois quitte à bon marché dans des matieres auſſi neuves & auſſi épineuſes que celles que j'ai eu la témérité d'entreprendre. C'eſt vous, mon Révérend Pere, qui avez voulu, par zèle pour la ſcience, que ce point-là fût éclairci. Vous êtes parfaitement dans la diſpo-

ſition de vous rendre, ſi j'ai raiſon; & moi, en ſaiſiſſant cette occaſion de faire voir au Public quel eſt votre caractere, j'agis ſelon les mouvemens de la reconnoiſſance que je vous dois. Je ſais auſſi à quoi votre exemple m'engage, & que ſi j'ai tort, il faudra en convenir bien nettement.

J'ai poſé dans mon Livre, &c.

Nous ſupprimons le reſte de cette Lettre, qui ne contient que de la Géométrie. M. de Fontenelle *finit de la maniere ſuivante.*

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que j'y ſais, & tout cela me paroît évident. Mais l'évidence qui fait toute la ſûreté de nos jugemens, eſt-on toujours ſûr de l'avoir ? Si vous ne l'avez pas comme moi, je ne ſais plus où j'en ſuis. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.

LETTRE VI.

AU MÊME.

16 Novembre.

JE ne puis trop vous remercier, mon Révérend Pere, de l'extrême politeſſe que vous avez de me communiquer toujours vos excellens Extraits. Je m'y trouve ſi bien traité en général, que j'en adopterois volontiers toutes les modifications & les reſtrictions, d'autant plus qu'elles ſont toujours tournées d'une maniere fort honnête. Je ne ſerai ni ſurpris ni mortifié que, dans un Ouvrage auſſi gros, auſſi neuf & auſſi épineux, le pied m'ait gliſſé pluſieurs fois. Cependant je vais uſer du droit que vous me donnez de vous faire quelques remontrances.

Il me ſemble que vous n'êtes pas aſſez content de la théorie de la courbure par les ſinus, &c.

On ſupprime encore le détail géométrique dans lequel M. de Fontenelle entroit ici.

Dans la pénultiéme ligne de tout l'Extrait, il y a un *peut-être auſſi de vérité géométrique*, qui peut avoir un bon ſens, dont je n'aurois pas à me plaindre ; mais on pourra croire auſſi qu'il en a un malin, que je ne crois point du tout qui ſoit le vôtre. Je ne donne pas les vues dont il s'agit pour abſolument démontrées, mais pour très-analogiques, & qui par-là peuvent mériter d'être ſuivies & examinées.

Je ſens bien que vos nouvelles idées ſur la Logarithmique partent d'un eſprit plein & fécond ; mais ni elles ne ſont aſſez développées pour que je les puiſſe bien ſaiſir, ni je n'aurois le temps de les examiner, preſſé comme je le ſuis de vous répondre. J'ai été ſur ce ſujet dans les idées ordinaires, mais je les quitterois avec plaiſir pour embraſſer les vôtres.

Vous critiquez pluſieurs petits articles ſur leſquels, à vue de pays, je me crois preſque ſûr de pouvoir me bien défendre ; mais je n'entre point dans ce détail. On n'a pas droit de prétendre que les Journaux ne donnent que des louanges ; & il peut arriver que vos critiques mêmes accréditent davantage

le témoignage avantageux que vous avez la bonté de rendre au Livre en gros.

C'eſt cet *en gros* qui m'intéreſſe le plus ; & je vous prierois, ſi j'oſois, de vouloir bien finir votre troiſiéme Extrait par un jugement général, ainſi qu'il ſeroit fort naturel de le faire. C'eſt là toute l'impreſſion, ou du moins la plus forte, qui reſte à la plupart des Lecteurs. Je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.

LETTRE VII.

AU MÉME.

Le Lundi *6.*

JE ne puis pas empêcher, mon Révérend Pere, & nulle Puiſſance au monde ne l'empêcheroit, que des Géomètres ne ſe jettent à la traverſe dans notre diſpute, c'eſt-à-dire, ne diſent leur ſentiment ſur une queſtion de Géométrie, qui a fait bruit ; & ſi quelqu'un avoit droit de s'en plaindre, ce ſeroit bien moi, & non pas vous,

car ils ſont tous pour vous contre moi; & je vous déclare que je me rends, après quoi tout eſt fini. Ils ne m'ont point dit, & il ne m'eſt point revenu, qu'ils vouluſſent faire des mémoires; ils ne jugent pas la queſtion aſſez importante; c'eſt une choſe qu'aucun d'eux ne ſe ſouvient d'avoir rencontrée en ſon chemin, & qui ne vient point dans le calcul; & par-là je me conſole un peu de ma faute, qui ne tire à conſéquence pour aucun mot de mon Livre; mais c'eſt auſſi un nouveau tort pour moi de m'être détourné ſans beſoin, pour aller chercher cette ſotte expreſſion.

Quant à deux autres faits dont vous me parlez, l'un eſt abſolument faux; on ne m'a jamais dit que MM. *Saurin* & *Terraſſon* fuſſent ni duſſent être de mon avis; & pour l'autre, que je ne crois pas non plus, je rendrai témoignage, quand vous voudrez, & en telle forme que vous voudrez, que vous avez été le premier, & très-long-temps le ſeul, qui m'ayez fait des difficultés, & qu'on ne m'a fait enſuite que les vôtres. Mais, mon Révérend Pere, je crois qu'il vaut mieux laiſſer là tous ces menus faits, que ceux qui les rap-

portent, rapportent presque toujours très-infidellement. On ne cesseroit de se plaindre, d'accuser, de soupçonner; & la tranquillité de l'esprit est préférable à toutes les *puissances* & à toutes les *racines* possibles de tous les nombres. D'ailleurs, il ne faut pas permettre à toutes ces minuties de nous distraire dans des études sérieuses.

Pour moi, qui suis le seul dont je puisse absolument répondre, je ne cesse de dire que je vous suis extrêmement obligé de la maniere dont vous m'avez traité dans votre premier Extrait de mon Livre, & que dans tout le cours de notre dispute, vos procédés ont été d'une honnêteté, d'une politesse & d'une franchise à n'y pouvoir rien désirer. Mes discours sont toujours sur cela si invariablement les mêmes, que, malgré l'infidélité des rapports, je ne crois pas possible qu'il vous revienne rien qui soit seulement tant soit peu différent. Je suis avec toute la reconnoissance & le respect possibles, Votre, &c.

LETTRES
DU P. CASTEL
A M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.

Paris, 20 Mars 1728.

JE ſuis tout honteux, Monſieur, de n'avoir pu encore vous préſenter l'Extrait de votre excellent Ouvrage (*y*); mais plus cet Ouvrage eſt excellent, plus l'Extrait en doit être fait à loiſir; & d'ailleurs la hauteur des matieres, mille tracaſſeries d'une impreſſion courante, & d'autres occupations indiſpenſables, ralentiſſent malgré moi le zèle que j'ai pour faire éclater la haute idée que j'ai conçue de cet Ouvrage. Je le dis ſans flatterie; c'eſt le

(*y*) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

premier où l'on ait traité la ſcience géométrique de l'infini. Tous les autres, ſans en excepter M. *de l'Hopital*, n'en ont traité que l'art, le tâtonnement, & la routine du calcul. De ſorte que ſi vous aviez voulu remonter à la Métaphyſique, comme je l'avois toujours eſpéré, je ne vois pas ce qui pourroit manquer à une ſi belle ſcience. Dans l'Ouvrage que je vais donner, & qui devoit paroître depuis quatre mois, j'ai tenté l'aventure, & prétendu déterminer la nature préciſe de cet infini que tous calculent, mais que vous connoiſſez bien mieux qu'eux. Je n'ai entrepris la choſe, qu'à condition que je me flatterois au moins de concilier tous les ſyſtêmes. Il y auroit bien du malheur, ſi, aidé de vos lumieres & de votre politeſſe, je ne pouvois concilier mes principes avec les vôtres. J'entrevois d'ici la conciliation ; j'en ai peut-être trop dit, lorſque j'ai avancé & établi dans mon Ouvrage, qu'il n'y avoit point de nombre infini, & que l'étendue ſeule étoit ſuſceptible de ce nom. J'aurois peut-être dit la même choſe, ſi je me fuſſe borné à prétendre que le nombre élevé à l'infini n'étoit

plus un nombre, ou même, ſans excluſion formelle, que le nombre élevé à l'infini étoit une étendue ; que l'étendue étoit l'intégral du nombre, & le nombre la différence de l'étendue ; que le zéro ou point arithmétique étoit la différence de l'unité, l'unité celle du nombre ou de la ligne, la ligne le nombre ou de la ſurface ou du *nombre nombré*, &c. Je ſuis très-impatient de vous mettre mon Ouvrage entre les mains, nommément le morceau de cette métaphyſique. Auſſi n'attendrai-je pas la fin de cette impreſſion, que mille contre-temps retardent d'un jour à l'autre ; & inceſſamment j'aurai l'honneur de vous en envoyer un exemplaire avec l'Extrait, d'autant mieux que je ſais que cet Ouvrage ne vous eſt pas tout-à-fait inconnu. Seulement je vous demanderai un peu de grace, afin qu'un ſuffrage comme le vôtre n'étouffe point un Ouvrage encore dans le berceau. Or, preuve que je travaille ſur votre Ouvrage, & que je m'y enfonce même plus que bien d'autres peut-être qui le liſent plus à tête repoſée ; preuve auſſi de la ſincérité avec laquelle je viſe à concilier mes principes avec les vôtres,

c'eſt l'idée que je vais avoir l'honneur de vous propoſer. Je la roulois depuis long temps dans mon eſprit, &c.

Suit un petit morceau de Géométrie intitulé : Idée d'un calcul différentiel & intégral réduit au calcul purement arithmétique. *Nous le ſupprimons, comme étant à la portée de trop peu de perſonnes.*

Après ce morceau, le Pere Caſtel dit :

Voilà, Monſieur, une partie de mon idée. Vous ſeul pouvez en ſentir l'étendue & l'uſage, & voir ſi elle a ou peut avoir lieu dans le vaſte pays de l'infini, dont je m'imagine que vous connoiſſez tous les recoins, ſans en excepter cette idée que vous y avez ſans doute trouvée ſur vos pas, mais que vous aurez laiſſée là, ou parce que vous ne l'aurez trouvée bonne à rien, ou parce que vous étiez déja ſurchargé de butin, & que vous nous laiſſiez charitablement quelque choſe à glaner, pour nous exciter à entrer dans votre nouvelle conquête. Il ne tiendra pas à moi que je n'y entre, & que je n'excite tout le monde à y entrer, pour admirer les beaux établiſſemens que vous y avez

faits. J'applaudis, Dieu merci, fort volontiers à toute nouveauté heureuſe, & je ſerois fâché qu'on me prévînt ou qu'on me ſurpaſſât à cet égard. Il ſemble que parmi vous on devroit avoir le même zèle pour encourager les Sciences, les Arts, &c. Je ſuis avec la plus parfaite eſtime, &c.

LETTRE II.

AU MÊME.

Sans date, mais vraiſemblablement de 1728.

J'Ai l'honneur, Monſieur, de vous envoyer mon Livre de Mathématique (z). Je ſouhaiterois qu'il pût mériter de votre part une petite partie de l'eſtime que j'ai accordée avec plaiſir à votre bel Ouvrage. Mais j'en ſens toute la différence. Votre ſujet eſt auſſi nouveau que le mien eſt ſuranné. Vous avez viſé aux grandes découvertes. Pour moi, je ne me ſuis propoſé tout

(z) *Mathématique univerſelle.*

au

au plus d'innover que la façon. Vous n'avez écrit que pour les maîtres, & moi pour les plus petits écoliers. De sorte que c'est plus pour m'acquitter d'un devoir, que pour satisfaire ou piquer en aucune sorte votre curiosité, que je vous fais un présent si peu digne de vous. Il n'y a ici tout au plus d'un peu nouveau en genre de découvertes, que le plan général des Sciences rapportées aux Mathématiques, une certaine exposition naïve des choses, & deux ou trois petits morceaux, comme celui de la Méthode, où je ne jure pas aux paroles de *Descartes*, celui de l'Infini, où je m'éloigne un peu de vos principes, & celui des Quadratures, où je m'en rapproche un peu pour les pousser plus loin. L'article de la Méthode est, selon moi, le plus considérable. Vos Messieurs me menacent fort depuis deux ans; c'est sur cet article que je les invite à exercer leur critique. Ils sont sûrs d'avoir la galerie pour eux dès l'entrée de la carriere; il n'y a que l'issue que je tâcherai de me réserver. Madame *de Tencin*, par la bonté qu'elle a pour moi, m'exhortoit l'autre jour à regagner ces Messieurs, & me disoit

même que vous étiez de cet avis. Je ſens toute la ſageſſe de ce conſeil, & je vous en ai une obligation infinie. Mais je ſuis une étrange ſorte d'homme; au beſoin, je le donnerois & l'ai même donné il n'y a pas trois mois à d'autres; mais je doute que je le ſuive moi-même. Après tout, de quoi s'agit-il? Pour moi, je ne leur veux aucun mal, & il n'y en a aucun à qui je ne fiſſe plaiſir, s'il daignoit m'y employer. Je ne ſuis, Dieu merci, ni rancunier, ni mal-faiſant; je loue plus volontiers que je ne blâme; & quand je blâme même, c'eſt un badinage plutôt qu'une pourſuite ſérieuſe. Car une certaine vivacité de ſtyle & d'expreſſion feroit croire que je ſuis fort piqué contre ces Meſſieurs; il n'en eſt rien, & je me fais un vrai amuſement de tout ce qu'ils peuvent dire ou faire. Il a été même un temps où je pouvois y être plus ſenſible. Mais déſormais il n'y a tout au plus que leur intention dont je pourrois être fâché, & du reſte je leur ai de très-grandes obligations. Ils ont bien annoncé mon Livre; de ſorte que, ſans avoir eu beſoin de publier de ſouſcriptions, j'ai trouvé aſſez de Souſ-

cripteurs pour en faire tous les frais. Ils m'ont procuré bien des amis, la plupart m'ayant dit positivement qu'ils n'avoient voulu me connoître, que parce que ces Messieurs leur avoient dit bien du mal de moi. Ils m'ont averti de me tenir sur mes gardes. S'ils trouvent même des fautes dans mon Livre, chose très-possible, ils m'aideront à en faire l'*errata*. En un mot, j'ai gagné, & je gagnerai toujours à les avoir pour critiques; & je serois bien fâché qu'ils m'honorassent assez de leur mépris pour me laisser là, comme ils en laissent tant d'autres à qui ils donnent même des certificats. Il n'y a qu'une de leurs prétentions à quoi je ne souscris pas, qui est qu'ils seront les seuls Juges de mon Ouvrage, & que le Public s'en rapportera à eux, comme si l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France même, & même Paris, n'avoient point de Géomètres qui les valussent bien. Ces Messieurs sont des particuliers, qui sont membres du Public; c'est le Public seul que j'ai pris pour Juge de mon Ouvrage, & des Duumvirs j'ai appelé au Peuple. J'entends, Dieu merci, assez cette petite

guerre. Je me ſuis bien gardé de me mettre à la merci de mes Parties pour en être jugé. Cela ſeroit bon, ſi j'avois fait mon Livre dans leur ſtyle ; mais je l'ai fait dans le ſtyle commun, tout le monde peut le lire. Si en le liſant on l'entend, je ſuis jugé & abſous ; ſi on ne l'entend pas, j'ai manqué mon but. Voilà tout. C'eſt M. le Comte *de Choiſeuil*, c'eſt M. le Marquis *de Langhac*, le Duc *de Montfort*, & une foule de jeunes Seigneurs qui ont entendu ce Livre en le liſant, qui ſont Juges, ou pour le moins de bons témoins de mon travail. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

AU MÊME (*a*).

EN attendant, Monſieur, que le commerce ſe rétabliſſe, comme vous le dites ſi ingénieuſement, & que mes porteurs, c'eſt-à-dire mes jambes, ne ſoient plus en droit de me caſſer

(*a*) C'eſt la réponſe à la Lettre de M. *de Fontenelle* du 10 Janvier 1729.

le cou, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous souhaiter aussi par écrit une bonne année, & de vous remercier de l'honneur que vous avez fait à mon Livre de le lire tout entier. Mais permettez-moi aussi de rabattre un peu de l'éloge que vous lui donnez d'être tout rempli d'esprit. Je ne suis ni assez présomptueux, ni peut-être même assez modeste pour m'en laisser éblouir; & je me flatte qu'à une seconde lecture, s'il m'étoit permis de l'espérer, vous y trouveriez encore plus de géométrie, d'ordre & de méthode, que d'esprit. C'est au moins à quoi j'ai le plus visé; & j'écris trop rapidement, pour croire que l'esprit vienne se nicher dans toutes mes expressions. C'est sans doute un effet de votre politesse & de votre bonté pour moi, de m'avoir prodigué un éloge brillant, n'en ayant pas de plus solide à me donner. Je vous demande pardon, si je suis si difficile sur un article où communément on n'y regarde pas de si près. Vos Messieurs m'ont rendu cet éloge un peu suspect. Ils me louent volontiers de ce côté-là; mais ils croiroient tout perdre, s'ils lâchoient un mot qui me fût favorable

ſur le compte de la Géométrie. Je vous l'ai toujours dit, que j'étois une étrange ſorte d'homme. Car, de me dire qu'il faut mépriſer tout cela, je mépriſe tout & ne néglige rien.

Du reſte, ce n'eſt pas ma faute, ſi vous & vos Meſſieurs vous êtes donné la peine de lire mon Ouvrage pour n'y trouver que de l'eſprit. J'avois eu la précaution de vous avertir que cet Ouvrage ne méritoit pas votre attention, & qu'il n'étoit fait que pour le peuple. Les Géomètres y trouvent tout au plus de l'eſprit; encore faut-il qu'ils le liſent avec autant de bonne volonté pour moi, que je comprends que vous en avez eu. Le Peuple y trouve de la géométrie. Cela doit être, & mon Ouvrage fait foi que je l'ai prévu & même prétendu. Un de vos grands Géomètres, qui ſe dit même de mes amis, diſoit l'autre jour, après avoir parcouru ce Livre : *Brevis eſſe laboro, obſcurus fio.* Cela doit être encore. Chacun ſait lire dans ſon Bréviaire. Un Savant daigne-t-il, peut-il, ſait-il, doit-il entendre des choſes ſavantes dites d'un ton populaire? Il trouve mon Livre obſcur, & une douzaine de jeu-

nes enfans y apprennent la Géométrie assez à fond en très-peu de mois. Je puis, de fraîche date, en citer un qui n'est qu'écolier de Seconde, dans laquelle même il excelle, & qui malgré cela n'a mis que trois mois pour en venir tout de suite à faire toutes les opérations du calcul le plus infinitésimal. Je parle toujours par faits; il s'appelle *Montigny* (*b*), & je le donne à l'épreuve. Je vous demande pardon, si je vous entretiens de tout ceci; mais c'est par les entretiens particuliers que je voudrois me dispenser d'en venir à des entretiens publics, où bien sûrement je viendrai, si enfin on ne me laisse en repos, bien résolu de ne m'y tenir qu'autant qu'on m'y laissera, mais tout de bon & sans la moindre équivoque. Vous savez assez ce qui se passe, pour voir que tout ce que je dis, cadre à merveille avec mille je ne sais quoi que je supprime, parce que je suppose que vous les savez.

Avez-vous lu un Livre Anglois (de M. *Cheyne*, je crois), appelé, *Principes philosophiques de la Religion naturelle; &*

(*b*) Depuis de l'Académie des Sciences.

ſavez-vous les bruits qui courent là-deſſus en Angleterre ? Les Anglois trouvent que, dans l'Eloge de M. *Newton*, vous avez trop exalté *Deſcartes* au préjudice de leur Héros. Ces Meſſieurs ne ſont point pour le paſſage unitaire, ni pour les ſuites ; mais ils trouvent beaucoup d'eſprit dans votre ſyſtême.

J'ai reçu des Lettres de Londres, de Zuric, de Bâle, &c. Tous ſont pour $\sqrt[5]{a} = a^{\frac{1}{5}}$. M. *Scheuczer* me charge de vous aſſurer de ſon eſtime. Il m'envoie une Table fort curieuſe des hauteurs du baromètre ſur le mont *Saint-Gothard* pendant pluſieurs mois. Je la mets dans nos Mémoires. Si vous voulez la voir, M. *Scheuczer* me prie de vous la communiquer. M. *Bernoulli* témoigne auſſi beaucoup d'eſtime pour vous. Je doute qu'il ſoit pour les finis ou infinis indéterminables, & les radicaux. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

AU MÊME (c).

JE vous demande pardon, Monsieur, si je ne vous ai pas répondu sur le champ par votre porteur. Mais je n'ai pas voulu le faire attendre, & j'avois une personne toute prête à aller dans vos quartiers. Votre Lettre est trop obligeante ; il faudra donc que ce soit le troisiéme Extrait, puisque vous le voulez, qui me fasse mériter une partie de toutes vos politesses. Je vous demande pardon, je suis si lent à faire ces Extraits. Mais je n'ai d'autre excuse à faire là-dessus, si ce n'est que j'en use pour moi comme pour vous. Car depuis six mois que mon Livre paroît, & depuis plus d'un an que j'aurois pu en avoir fait l'Extrait, à peine paroîtra-t-il le mois prochain, tant je suis paresseux à cet égard, ou occupé ailleurs. Ne soyez pas scandalisé en passant, que je donne moi-même l'Extrait

(c) C'est la réponse à la Lettre de M. *de Fontenelle* du 10 Novembre.

de mon Livre. J'y ai été forcé par la rareté des Géometres ; & du reſte je l'ai fait de bonne foi, & en mettant mon nom à la tête, comme vous l'allez voir, dès qu'il paroîtra.

J'avois compté de vous trouver il y a huit jours chez Madame *de Tencin*, qui m'avoit promis de vous prier pour entendre la lecture d'une Comédie du Pere *Brumoy*, votre compatriote. Cette Piéce eſt jolie, malgré toutes les critiques qu'on en peut faire ; & pour les vers & le ſtyle ingénieux, je doute que nous en ayons aujourd'hui beaucoup qui puiſſent lui diſputer la préſéance. Je ſouhaiterois fort que vous en jugeaſſiez par vous-même, & d'avoir cette occaſion de vous voir un peu à loiſir.

Vous trouvez donc ſubtil & ingénieux le tour que le Pere *de la Mauge-raye* prend pour prouver une fauſſeté, comme celle de dire que $1+\frac{1}{2}+\frac{1}{3}$, &c. eſt finie ? Permettez-moi de vous dire que je n'y trouve que du faux. Si je n'ai rien dit ſur cela, c'eſt que je n'ai pas eu le temps. Car, pour une réponſe, je vous aſſure qu'il en aura deux, une dans notre Journal avec le

temps, & l'autre tout-à-l'heure dans le *Mercure ;* car je ne veux point le faire languir. Au reſte, ce qu'il attaque là, ne m'appartient pas plus qu'à vous. M. *Bernoulli* en eſt le premier Auteur ; bien d'autres l'ont adopté, & vous-même dans votre Livre. D'ailleurs, ce Révérend Pere attaque votre principe des infinis radicaux, & celui où vous prétendez qu'un infini peut n'avoir qu'un infini du même ordre pour ſon carré. Vous voyez donc bien qu'il eſt fort éloigné de me convaincre ; & je ſuis ſurpris que vous ayez été un moment en ſuſpens, ſur l'effet que ſa démonſtration prétendue pourroit faire ſur moi. Je ſuis plus ferme que cela dans mes principes ; & quand je les ai une fois empoignés, j'ai, Dieu merci, la ſerre bonne. Il faudra bien que ce ſoit lui qui change ſur ce point, comme il a fait ſur le fond du paradoxe. Je ſuis ſurpris même que vous n'ayez pas vu l'erreur groſſiere de calcul où il donne dès l'entrée de ſon affaire... C'eſt pitié que ſur des affaires de haute géométrie, on ait affaire à gens qui n'y ſont pas initiés. Mais je l'ai dit ; ils viennent tous l'un après l'au-

tre, M. *Gerbier*, M. *de Louville*, le Pere *de la Maugeraye*, &c. pour ſe brûler à la chandelle. Pourquoi faut-il que ce ſoit leur propre expérience qui les détrompe à mon égard ? Ils ont tous cru (ſur-tout vos Meſſieurs) que jallois trop vîte; & les voilà peut-être convaincus, ſinon perſuadés, que ce ſont eux qui vont trop vîte. Je ſuis avec reſpect, &c.

Je viens de lire une Lettre de M. *Petit* le Médecin (*d*), qui répond à M. *Woolhouſe* (*e*), en diſant qu'il ne veut pas y répondre, & qui le traite indignement, & avec une hauteur dont il n'y a nul exemple envers un homme de ce mérite & de cet âge, en diſant auſſi que les injures ſont indignes des honnêtes gens.... M. *de Woolhouſe* eſt trop de mes amis, pour que je ne vous diſe pas là-deſſus ma penſée, & que je n'en diſe pas même un mot dans l'Extrait que je fais du Livre de M. *Hecquet*.

(*d*) De l'Académie des Sciences.
(*e*) Oculiſte.

LETTRES
DE M. DE FONTENELLE
A MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURY,
AVEC LES RÉPONSES.

Du Cardinal DE FLEURY *à M.* DE FONTENELLE.

Fontainebleau, 2 Oct. 1726.

VOTRE compliment, Monsieur, ne m'a point échappé, & il est inutile que j'employe un long discours pour vous persuader du plaisir qu'il m'a fait. Je crois qu'il suffit de vous assurer, Monsieur, que rien n'est capable d'altérer la sincere amitié que vous m'avez toujours connue pour vous.

Très-touché de votre laconiſme, que tout le monde devroit ſuivre, hors vous (f).

(f) Ces deux lignes étoient de la main du Cardinal.

De M. DE FONTENELLE au Cardinal DE FLEURY.

4 Novembre 1726.

MONSEIGNEUR,

Mon laconiſme va être plus grand que jamais. Je n'ai pas ſeulement beſoin de vous dire ſur quel ſujet je vous fais mon très-ſincere compliment. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

RÉPONSE (g).

JE me ferai toujours honneur de vous deviner, quand vous ne vous expliquerez pas clairement; & vos ſentimens me ſont auſſi trop connus pour en douter.

(g) Cette réponſe & les ſuivantes ſont toujours ſur la Lettre même de M. *de Fontenelle*, que M. le Cardinal lui renvoyoit, & de la main de Son Eminence.

De M. DE FONTENELLE au même.

5 Juin 1727.

MONSEIGNEUR,

Il y avoit excessivement long-temps qu'il ne s'étoit vu une conduite ou une action de Ministre, dont tout le monde sans exception fût content. Je suis, &c.

RÉPONSE.

VOUS donnez le modele des complimens, comme en beaucoup d'autres meilleures choses; & je vous en remercie. Si vous pouvez en établir l'usage, je vous ferai accorder le privilége exclusif.

AU MÊME.

31 Décembre 1727.

MONSEIGNEUR,

Parmi toutes vos dignités, il vous en manque une dont je suis revêtu,

moi ; & comme je ſuis bon François ; je vous la ſouhaite de tout mon cœur : bien entendu pourtant que j'en jouirai long-temps encore, auſſi-bien que quelques ſucceſſeurs que jaurai. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE ne connois point cette nouvelle dignité dont vous êtes revêtu, à moins que ce ne ſoit celle d'être Auteur des infiniment petits, qui eſt ſi fort au-deſſus de moi, que je ne peux même l'envier, en la reſpectant pourtant beaucoup ; toujours *infiniment* flatté ; non dans le genre des *petits*, des marques de votre ſouvenir.

AU MÊME.

13 Janvier 1728.

MONSEIGNEUR,

Le mot de l'énigme étoit que je ſuis *Doyen de l'Académie Françoiſe.* C'eſt la dignité que je vous ſouhaitois, & que je vous ſouhaite encore, ſous les

conditions plus amplement expliquées dans ma Lettre. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

DEVENIR Doyen, j'y conſens ; mais non de l'être.

AU MÉME.

31 Décembre 1729.

MONSEIGNEUR,

Les vœux que je fais pour Votre Eminence à ce renouvellement d'année, ſont ceux de toute la France ; & je veux bien qu'elle ſache qu'en pareille occaſion je me mêle de parler pour elle & en ſon nom. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE reçois toujours avec le même plaiſir les aſſurances de votre amitié ; & je voudrois pouvoir croire que vous parlez comme chargé de procuration de la France.

De M. le Cardinal DE FLEURY.

Fontainebleau, 3 Juin 1730.

JE vois, Monſieur, par votre Lettre d'hier, les raiſons qui vous engagent à ſonger à vous repoſer (*h*). Je conférerai avec M. *de Maurepas* ſur les moyens de contribuer à votre ſatisfaction ; & je vous prie de croire que je ſerai toujours ravi, lorſque je pourrai vous marquer l'eſtime & la parfaite conſidération, Monſieur, que j'ai pour vous.

De ſa main.

Ce ne ſera qu'avec douleur.

(*h*) M. *de Fontenelle* demanda alors à quitter le Secrétariat de l'Académie des Sciences. Il ne le quitta néanmoins qu'en 1740. *Voyez* les Lettres de M. *de Maurepas*.

De M. DE FONTENELLE au Cardinal DE FLEURY.

31 Décembre 1731.

MONSEIGNEUR,

Ne vous ennuyez pas de mon hommage annuel, si vous ne vous ennuyez de nous rendre heureux. Je suis, &c.

RÉPONSE.

JE voudrois être aussi sûr du dernier que du premier, sur lequel je compte comme venant du cœur, & par conséquent très-agréable ; au lieu que l'autre n'est pas si sûr, ou du moins est bien onéreux & bien pénible pour moi.

AU MÊME.

10 Novembre 1735.

MONSEIGNEUR,

Vous savez ce qu'il y a à vous dire sur la nouvelle du jour ; je m'en rap-

porte à votre conſcience, quelqu'endurcie qu'elle puiſſe être à ne pas ſentir le bien que vous faites. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

POëte, Devin ou Prophète, ſont des ſynonymes, & je ſouhaite que cela ſe vérifie en vous. *Eris mihi magnus Apollo.*

AU MÉME.

10 Juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

Il y a juſtement ſept ans que j'obtins de Votre Eminence ſon agrément pour abdiquer la ſeule dignité que j'aye en ce monde, celle de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Je me rendis cependant aux inſtances que pluſieurs de ces Meſſieurs me firent pour demeurer, quoiqu'il y entrât peut-être du compliment. Sept années de plus fortifient beaucoup les raiſons que j'avois en ce temps-là ; il s'en faut bien que tout le monde n'ait une tête à ne ſe démentir jamais. Quelque différence qu'il y ait

entre la France & l'Académie, je vous renouvelle ma très-humble priere, & ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE m'en remets à ce que M. le Comte *de Maurepas* vous a dit de ma part; vous ne pouvez refuſer à la terre votre mere le beſoin qu'elle a de vous pour ſe faire connoître à nous, telle qu'elle eſt véritablement (*i*).

(*i*) Alluſion au voyage de pluſieurs Académiciens à l'équateur & au pôle.

AU MÊME.

Premier Janvier 1738.

MONSEIGNEUR,

Le bruit court que Votre Eminence ſera l'arbitre de l'Empereur & du Turc. Que ce bruit-là ſoit faux, il marque tout au moins quelle idée on a de votre Gouvernement, & combien les François, pour le moins, vous ſouhaitent de bon cœur la bonne année, & bien au-delà. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOUS m'envoyez sur les bords de l'*Hellespont*, où je n'ai aucune envie d'aller. C'est le Roi seul que *la Porte* demande pour Médiateur, & il n'y a rien qui me regarde personnellement. Il n'en est pas de même, Monsieur, de mes sentimens pour vous, que je partage avec toute l'*Europe*.

AU MÊME.

23 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

Il y a un mois que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Eminence sur le retour de sa santé, que je croyois parfait, parce que tout le monde qui le souhaitoit ardemment, s'étoit trop pressé de le croire. Grace au Ciel, il n'y a plus d'incertitude. Je vous supplie de me reconnoître un seul instant dans une foule immense, & de jetter un coup d'œil sur la joie dont je suis comblé,

& sur le profond respect avec lequel je suis, &c.

RÉPONSE.

MA plume est encore un peu languissante ; je vous répondrai donc avec mon laconisme ordinaire, que vous n'êtes pas homme à être jamais confondu dans la foule, & que mes sentimens pour vous seront toujours aussi distingués que vous méritez de l'être en tout genre.

AU MÊME.

12 Octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

Les Potentats de l'*Europe* vous font, sur le retour de votre santé, des complimens que l'on dit qui n'en sont point, mais qui partent du cœur. Je suis persuadé que l'*Europe* en Corps en feroit à Votre Eminence, si elle avoit un corps ; & apparemment, car je ne veux rien exagérer, ses trois sœurs cadettes se mettroient de la partie. Ose-

rai-je seulement me montrer, moi qui ne suis que, MONSEIGNEUR, de Votre Eminence, le très-humble, &c.

RÉPONSE.

VOUS êtes assez initié dans tous les mysteres des quatre parties du monde, & assez instruit de tout ce qui les regarde, pour parler en leur nom ; mais je m'en tiens à vos sentimens particuliers, comme plus sinceres, & dont je suis plus flatté que de ceux du reste de l'univers. Recevez-en donc, s'il vous plaît, mes remercîmens, dans le style laconique dont je me sers avec vous ; mais vous pouvez y donner toute l'étendue que vous voudrez, sans crainte d'être désavoué.

AU MÊME.

Premier Janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

Je souhaite aujourd'hui à la France une année plus exempte d'inquiétudes,

que

que celle qu'elle vient d'eſſuyer. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

ET moi, je ſouhaite à la France & à l'Europe Littéraire la conſervation de celui qui en fait le principal ornement, afin qu'on puiſſe dire de nous deux, que *diviſum habemus imperium.*

AU MÊME.

Premier Janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

Je vous avertis, ſi vous ne le ſavez déja, que l'Europe commence à avoir quelques mouvemens de fièvre; & je vous fais d'avance mon compliment ſur le plaiſir que vous aurez à la traiter dans cette nouvelle année, & à la guérir, ſelon votre méthode ordinaire. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

UNE forte doſe d'ellébore d'*Antycire*, & de quinquina, pour ſuſpendre

la fièvre, & l'empêcher de devenir continue.

Soit communiqué à M. l'Abbé de *Saint-Pierre*, pour appliquer ſon remede univerſel. Joignez-y auſſi votre régime, comme un excellent préſervatif contre tout ce qui peut mettre les humeurs en mouvement. C'eſt tout ce que le *Médecin malgré lui* imagine pour le préſent. Il vous demande la continuation de votre amitié ; celle de votre ſanté ne lui eſt pas moins chere.

AU MÉME.

5 Mai 1740.

MONSEIGNEUR,

Il y a dix ans que j'obtins de Votre Eminence la permiſſion par écrit d'abdiquer mon unique dignité de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Les raiſons que j'avois alors ſe ſont bien fortifiées, & je vous demande très-humblement & très-ſincerement la confirmation de la même grace. M. le Comte *de Maurepas* eſt informé de tout

le détail de l'affaire, dont je ne crois pas devoir parler ici à Votre Eminence. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOUS n'êtes qu'un pareſſeux & un libertin ; mais il faut de l'indulgence pour ces ſortes de caracteres. Nous verrons.

AU MÉME.

2 Juin 1741.

MONSEIGNEUR,

Je fais mon compliment à Votre Eminence, ſur le contentement de tout le Public. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOUS êtes aſſez accrédité dans le Public, pour lui donner le ton que vous voulez, & je m'en tiens à ce que vous penſez.

De M. le Cardinal DE FLEURY (*k*).

Iſſy, 22 Août 1741.

JE ne ſens que les *publica incommoda*, qui ſont pour moi des mouches & même des guêpes qui bourdonnent autour de moi ſans me laiſſer aucun repos. J'irois de tout mon cœur à votre *convivium poeticum*, *grammaticum*, &c. ſi je pouvois diſpoſer de moi; mais je ne ſais jamais, d'une ſemaine à l'autre, ce que je ferai, & vous avez choiſi deux jours qui ſont juſtement ceux où je ſuis le moins libre. Le Mardi eſt deſtiné aux Ambaſſadeurs, & le Mercredi au Conſeil d'Etat. Je me divertirois certainement à votre magnifique repas, ſur-tout ſi j'étois à table auprès de vous. Mais comment pourrois-je me juſtifier d'ailleurs auprès des Miniſtres Etrangers, aux fêtes & aux feſtins deſquels je me

(*k*) C'eſt une réponſe à la Lettre que M. *de Fontenelle* lui écrivit, pour l'inviter à un des deux dîners qu'il donna à l'Académie Françoiſe, la cinquantiéme année de ſa réception dans cette Compagnie.

ſuis diſpenſé d'aller ? Recevez donc, Monſieur, mes excuſes très-légitimes, & que je ne fais qu'à regret ; car je vous aſſure que je ſerois ravi d'être témoin de votre triomphe & du bon appétit de tous nos Confreres Académiciens. Y aura-t-il des jettons ? Il ne manqueroit plus que cela à votre magnificence. Je vous prie d'y boire à ma ſanté avec quelque voiſin de bonne compagnie, & d'être perſuadé que je mérite, par mes ſentimens pour vous, l'honneur de votre amitié.

De M. DE FONTENELLE à M. le Cardinal DE FLEURY, en lui envoyant le Discours qu'il prononça dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise le jour de Saint Louis 1741.

4 Septembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Le personnage de *Nestor*, que j'ai fait dans cet Ouvrage, m'auroit encore mieux convenu, si ma réception à l'Académie Françoise étoit aussi ancienne, que l'honneur que j'ai d'être connu de vous, & le profond respect avec lequel je suis, &c.

RÉPONSE.

SI j'avois pu assister, comme je l'aurois désiré, à votre réception, j'aurois opiné qu'on vous eût donné une dispense d'âge pour un brevet d'immortalité ; je ne dis pas l'académique, car vous en jouissez de votre vivant. *Famâ tui frueris.*

AU MÉME.

31 Décembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Les heureuſes nouvelles qui viennent de tous côtés en ces temps-ci, ſont les ſeules étrennes dignes de Votre Eminence. Ce ne ſont point des ſouhaits, mais de bons faits bien conditionnés, dont vous aurez le plaiſir de nous voir jouir. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE n'y ai aucun mérite; & je puis dire tout au plus que je n'y ai pas nui, en ne faiſant ni bien ni mal; *ſed nondum ſtatim finis*, dont moult me fâche pour nous & pour toute l'Europe. *Vive Felix* dans l'apathie & l'oiſiveté, mais occupée, dont vous jouiſſez.

AU MÊME.

9 Juillet.

MONSEIGNEUR,

N'eſt-il pas vrai en conſcience, qu'il eſt impoſſible de refuſer la ligne aux nouvelles que j'apprends? Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOUS réduiſez vos complimens au cinquantiéme de ce qu'ils ſont d'ordinaire; & cela n'eſt guère moins utile dans la ſociété, que la ſuppreſſion d'un autre cinquantiéme.

LETTRES

DE M. DE FONTENELLE

A MADEMOISELLE

DE RAYMOND DE FARCEAUX,

DEPUIS

MADAME DE FORGEVILLE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

ON ſait l'intime & conſtante liaiſon de feu Madame de *Forgeville* (*l*) avec M. *de Fontenelle*, & cela ſuffiroit pour ſon éloge; mais pluſieurs gens de Lettres l'ont connue perſonnellement, & l'ont fait connoître. J'ai ſouvent parlé d'elle dans mes *Mémoires pour ſervir à*

(*l*) Elle mourut à *Paris* le 6 Octobre 1763, âgée de ſoixante-quatorze ans, de la petite vérole qu'elle n'avoit jamais eue.

l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de M. de Fontenell ; on peut les conſulter. Je n'en citerai que ce mot. C'eſt, diſois-je, après l'avoir nommée pour la premiere fois, page 44, c'eſt *cette femme reſpectable à qui M. de Fontenelle a dû la douceur de ſes dernieres années, & l'avantage d'être encore heureux à cent ans.* Lui-même diſoit alors ſouvent, qu'*il lui devoit ſon exiſtence.* Lorſque ſa vue ſe fut affoiblie en 1751, & qu'il ne put plus lire, elle voulut bien être ſon Lecteur, quoiqu'il fût très-ſourd. Elle ſe rendoit chez lui tous les matins.

Madame *de Forgeville* avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à *Paris*, & le reſte à *Rouen* ou à *Vernon* Elle étoit née auprès de cette derniere ville, & dans une famille diſtinguée par une ancienne nobleſſe. M. *de Fontenelle* lui écrivoit ſouvent, lorſqu'elle étoit en Province. Elle avoit gardé quelques-unes de ſes Lettres, & elle voulut bien me les donner, à la mort de ſon illuſtre ami. Elles m'ont paru mériter d'être conſervées. On y verra (& c'eſt le principal motif qui m'engage à les publier, car je ne les donne point comme des piéces d'eſprit); on y

verra, dis-je, combien M. *de Fontenelle* étoit capable d'une amitié, ſinon tendre & affectueuſe, du moins ſolide & effective.

Madame *de Forgeville* méritoit bien une pareille amitié. Elle étoit bonne, obligeante, déſintéreſſée, généreuſe; on ne lui a reproché que d'être un peu trop flatteuſe, & il eſt vrai qu'elle cherchoit à plaire. Parlant un jour à M. *de Fontenelle* de ce prétendu défaut, il lui dit qu'on le lui avoit reproché auſſi, mais qu'il s'étoit bien gardé de s'en trop corriger.

Madame *de Forgeville* étoit encore très-ferme, très-courageuſe, très-gaie; & elle avoit eu beſoin de l'être. Sa mere, reſtée veuve de bonne heure, & naturellement proceſſive, avoit fort dérangé les affaires de ſes enfans. Après ſa mort, Madame *de Forgeville* fut d'un grand ſecours à ſes deux freres, dont elle étoit aînée (*m*). Mais, malgré

(*m*) Le cadet, M. le Chevalier *de Farceaux*, mourut il y a pluſieurs années. L'un & l'autre avoient été Mouſquetaires. L'aîné, qui demeuroit avec ſa ſœur, ne lui a ſurvécu que onze jours, étant mort le 17 du même mois d'Octobre, & de la même maladie, de la petite vérole.

toute ſon activité, toute ſon intelligence, & même l'abandonnement d'une partie de ſes droits, elle ne put leur ſauver que quelques débris d'une fortune qui, avant les procès perdus, ne laiſſoit pas d'être conſidérable. Elle reſta donc preſque ſans bien pendant un aſſez grand nombre d'années, & juſqu'à ſon mariage avec M. *de Forgeville*, ancien Officier des Mouſquetaires gris (*n*), homme très-eſtimable à tous égards, très-aimable même, malgré ſa vieilleſſe, & les infirmités auxquelles il devint ſujet ſur la fin de ſa vie. Auſſi l'aima-t-elle bien ſincerement, & eut-elle pour lui, tandis qu'il vécut, toutes les attentions & tous les ſoins d'une épouſe tendre & vertueuſe.

Aux qualités du cœur & du caractere, Madame *de Forgeville* joignoit un eſprit juſte, naturel, & pourtant aſſez délicat & aſſez fin, tel en un mot qu'il le falloit pour être goûté de M. *de Fontenelle*. On en a la preuve dans le portrait qu'elle avoit fait de ſon ami, & dont il ſe répandit dans le temps plu-

(*n*) Il étoit premier Maréchal des Logis, lorſqu'il ſe retira avec quatre mille livres de penſion, & quinze cens pour ſa veuve.

ſieurs copies. Mais comme je doute qu'il ait été imprimé, ſi ce n'eſt en partie, dans l'éloge de M. *de Fontenelle* par M. *de Fouchy*, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, je le placerai à la ſuite des Lettres, d'autant plus qu'il en eſt parlé dans la onziéme. On peut voir ce que j'en ai dit dans mes *Memoires*, &c. pag. 68, note premiere.

M. *de Fontenelle* étant de l'Académie des Belles-Lettres, M. *le Beau*, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, a fait auſſi ſon éloge; & il n'y a pas oublié Madame *de Forgeville*, *cette amie généreuſe*, dit-il, *qui avoit contribué à ſoutenir ſa vieilleſſe par des ſoins tendres & aſſidus.*

Elle étoit auſſi mon amie depuis 1735, & ſa mémoire me ſera toujours infiniment précieuſe. Qu'on pardonne à ce ſentiment les détails peut-être trop étendus, dans leſquels je ſuis entré ſur ſon compte.

On ſait qu'elle fut, pour un quart, une des quatre Légataires univerſelles que M. *de Fontenelle* avoit nommées par ſon teſtament.

LETTRE PREMIERE.

De M. DE FONTENELLE à Mademoiselle de RAYMOND DE FARCEAUX, depuis Madame DE FORGEVILLE.

Premier Décembre 1730.

L'IRONIE eſt un peu trop forte, Mademoiſelle, de me propoſer de vous faire écrire par un Secrétaire que je n'ai point, premierement; mais quand j'en aurois une douzaine, je ne ſerois pas trop bon pour faire moi-même cette fonction-là. Je ne ſavois point votre adreſſe, & n'avois garde d'écrire; mais en récompenſe nous parlions ſouvent de vous, Madame *de Marſilly* (*o*) & moi, & vous jugez bien ſur quel ton. Nous ſommes ravis que vous ſoyez ſi contente du ſéjour où vous êtes; & j'en ferois mon compliment à vos hôtes, ſi j'avois l'honneur d'être connu d'eux, car je les crois du moins

(*o*) Fille de *Thomas Corneille*, & ainſi couſine germaine de M. *de Fontenelle*, dont la mere étoit ſœur de Meſſieurs *Corneille*.

aussi contens que vous ; & c'est un grand bonheur que d'avoir dans une campagne assez solitaire, sur-tout en hiver, tous les agrémens de votre société. Nous n'espérons pas de vous revoir si-tôt, & nous n'osons nous en plaindre, tant nous sommes sages & discrets.

Madame *de Marsilly* l'est au point de ne pas vouloir condamner tout-à-fait son ami sur son procédé ; elle présume que ce qu'il a fait, ne vous regardoit point. Mais vous n'étiez pas seule, & il pouvoit avoir des mesures à garder. Elle se tient sûre de son cœur à votre égard. Les procédés si différens de celui-là, qu'on a ailleurs pour vous, sont pour vous, & il n'y a pas grande merveille.

Ma vie est toujours la même, fort simple, fort uniforme, fort exempte d'événemens, à moins que l'on ne compte mon déménagement pour un (*p*). Il a

(*p*) M. *de Fontenelle*, qui avoit long-temps logé au *Palais Royal*, l'avoit quitté pour venir demeurer avec M. *Richer d'Aube*, son neveu à la mode de *Bretagne*. M. *d'Aube*, Maître des Requêtes Honoraire, avoit été Intendant de *Soissons* & de *Caen*.

effectivement penſé me faire tourner la tête, quoique j'aye été bien ſecouru ; & vous jugerez par-là que ladite tête n'eſt pas forte.

Je me flatte que vous ſavez tout ce que j'aurois de plus à vous dire ; & je ne vous demande, Mademoiſelle, que de n'en pas perdre le ſouvenir.

LETTRE II.

A LA MÉME.

27 Octobre 1738.

JE ſuis bien fâché, mais non pas ſurpris, Madame, de la léſine qu'on vous a faite ; ſur-tout je ſuis très-édifié de la maniere dont vous le prenez. Il n'y a rien de plus à y faire ; & ſi j'avois pu imaginer quelque autre choſe, je vous l'aurois écrit ſur l'heure ; car je ne me permets pas d'être pareſleux, lorſqu'il s'agit de quelque affaire, & ſur-tout de ce qui vous regarderoit. Mettez-moi à l'épreuve ſur cela, & vous verrez.

Je n'ai rien à répondre à une plainte que vous me faites, ſinon que je vous

en remercie de tout mon cœur, quoique je la croye injuſte. Elle m'a empêché d'oſer montrer votre Lettre à Madame *de Marſilly*, qui me l'a demandée ; elle n'auroit pas manqué de gloſer.

Adieu, Madame ; je ſuis ravi de vous voir auſſi contente que vous l'êtes. Vous le méritez bien par votre façon de penſer très-ſaine, & en vérité rare. Je puis vous aſſurer que votre bonheur fait une partie du mien.

LETTRE III.

A LA MÉME.

29 Mars 1739.

JE ſuis étonné, Madame, que vous ne me parliez point du tout d'une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire vers le commencement de cette année. Elle étoit remarquable, n'eût-elle eu que ſa longueur, accident auquel je ne ſuis pas ſujet. Je ne puis pas avoir de ſcrupule ſur l'adreſſe qui étoit comme ſera celle-ci, car je n'en ſais pas

d'autre. Pourquoi donc ne m'en avez-vous pas dit un mot ?

Des nouvelles, s'il vous plaît, de vos affaires avec Meſſieurs vos freres. Vous êtes à lieu de trouver de bons conſeils ; mais je ſuis fort de votre avis. Ne plaidez point pour ce qui ne ſera préciſément que juſte. Il faut un certain excès de juſtice pour s'engager dans les horreurs d'un procès.

J'ai eu occaſion de voir des gens de Bureau, à qui j'ai conſulté très-à-fond le cas où vous ſerez dans quelque temps. Il faut ſe préſenter très-hardiment, ſans aucune explication. Il faut que ce ſoit quelque bon Militaire de vos amis, qui ſe préſente, accoutumé au manége & au détail des Bureaux, à qui l'on ſoit accoutumé auſſi, & qui vous expédie le tout vivement & promptement : après cela, la ſuite ira toute ſeule.

Ce n'eſt pas la peine de vous parler de mon hiver. J'ai toujours été enrhumé, quelquefois aſſez joliment ; mais j'ai toujours ſorti, & mené ma vie ordinaire, à quelques petites mignonneries près qu'on m'a fait obſerver, en quoi je ne ſai ſi j'ai bien ou mal fait.

Madame *de Marſilly* s'eſt bien ſoutenue, hormis un peu de rhume fort court. Il n'en a pas été de même de ſa voiſine, qui ne ſort point, & eſt encore ſur le grabat, quoique ſeulement par précaution, mais précaution néceſſaire. Je ſens très-vivement l'obligation que je vous ai de vouloir bien vous intéreſſer à cela à cauſe de moi.

J'en ai beaucoup à M. *de Brevedent*, de ſe ſouvenir de moi, & de me donner quelque part à vos entretiens. Vous trouverez bon que je l'en remercie ici. Je vous exhorte tous deux à vouloir bien continuer, quand vous n'aurez rien de mieux à dire (*q*).

Voilà une Lettre encore auſſi longue que la précédente; ceci ne laiſſe pas d'avoir ſa ſingularité. Adieu, Madame; car je retranche tout le cérémonial pour vous aſſurer plus ſincere-

(*q*) M. *de Brevedent*, vivant encore, étoit un des meilleurs amis de M. *de Fontenelle*. Il demeure ordinairement à *Rouen*, où Madame *de Forgeville* étoit allée faire un petit voyage. M. *de Brevedent* étoit auſſi fort lié avec M. *de la Motte*. On trouvera ci-après une Lettre de lui à Madame *de Forgeville*, écrite après la mort de M. *de Fontenelle*.

ment que je ſuis tout à vous & de tout mon cœur.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

23 Janvier 1740.

JE vous réponds dans le moment, Madame, pour vous détromper le plutôt qu'il m'eſt poſſible des penſées injuſtes que vous avez. Je ne parlai point de vous à mon frere (*r*) dans ma ſeconde Lettre, parce que je voulois répondre à celle que j'avois reçue de vous, & vous ſurprendre en vous déſobéiſſant; car j'étois véritablement charmé & de la Lettre & de la défenſe, enfin de tout. Il me ſurvint quelques menus tracas d'Académie, qui m'occuperent, & m'occupent même encore, & puis le froid qui me rendit pareſſeux; & je différai de jour en jour l'exécution de mon deſſein que j'avois tou-

(*r*) Chanoine de *Rouen*. Il étoit cadet de M. *de Fontenelle*.

jours en tête. C'eſt dans ce délai trop long que conſiſte tout mon tort, & je vous en demande pardon de tout mon cœur. Je ne me ſuis point vanté de votre premiere Lettre à Madame *de Marſilly*, parce que je ſus que vous ne lui aviez point écrit, & qu'il auroit fallu la lui montrer. En cela je crois avoir très-bien fait ; par conſéquent je ne me vanterai pas non plus de la Lettre d'hier. Ainſi je vous avertis de traiter avec elle ſur ce pied-là.

Apprenez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de vos affaires avec Meſſieurs vos freres, comment tout cela va ; & ſi vous voulez, j'en inſtruirai Madame *de Marſilly*, & lui montrerai alors vos Lettres.

Je vous ſuis très-obligé de vous ſouvenir de moi avec M. *de Brevedent*. C'eſt un des hommes du monde qui naturellement me plaît le plus ; & comme j'ai cru ſentir qu'il penſoit obligeamment ſur mon compte, je ſuis bien aiſe d'être entre vos mains à tous deux. Vous voyez bien, Madame, que je n'aurois pas la hardieſſe de compter ſi ſûrement ſur vos bontés, ſi je ne croyois les mériter un peu par mes ſentimens : ils ſont

trop bien fondés sur la connoissance que j'ai de vous, pour pouvoir jamais se démentir.

Voilà, sans reproche, une des plus longues Lettres que j'aye écrites depuis long-temps.

LETTRE V.

A LA MÊME.

29 Mai 1740.

JE songeois à vous écrire incessamment, Madame, & j'avois une véritable envie de savoir de vos nouvelles, & en particulier sur vos affaires, lorsque M. *de Mariotte* (*s*) vint chez moi de votre part, & me fit très-grand plaisir, premierement parce qu'il venoit de votre part; c'est une attention très-flatteuse que vous aviez pour moi, & que je sens jusqu'au fond du cœur; en second lieu, parce qu'il m'apprit que votre accommodement généreux avec Messieurs vos freres étoit fait, & que vous

(*s*) De l'Académie des Jeux floraux.

en étiez fort contente. Cet article-là me touche encore beaucoup. Je vous en fais le plus ſincere compliment du monde, & à peine pourrez-vous en avoir plus de joie que moi. Il y a encore plus, du moins pour moi; vous revenez, à ce que m'a dit M. *de Mariotte*; & en effet cela eſt néceſſaire pour l'affaire qui vous reſte ici. Si elle ſe paſſe comme je crois qu'elle ſe paſſera & qu'elle le doit, je vous déclare que je ſerai parfaitement content ſur tout ce qui vous regarde. Venez donc, & finiſſons cela; j'en ai une vraie impatience.

Ce M. *de Mariotte*, qui me dit tant de bonnes nouvelles, je vous dirai que je le goûte fort. Je ne ſais ſi c'eſt à cauſe de cela; je ne le crois pourtant pas tout-à-fait. Je lui ſens d'ailleurs bien de l'eſprit, & un fond d'eſprit de réflexion qui me plaît naturellement.

Madame *de Marſilly* ſe porte toujours bien. *Javotte* (*t*) eſt toujours bien grande; il me ſemble que l'eſprit lui vient, quoique ce ne ſoit pas encore comme il vient aux filles. Mais ne voilà-t-il pas que je vais dire des ſottiſes, ſi je ne

(*t*) Mademoiſelle *de Marſilly*, arriere-petite-fille de *T. Corneille*.

coupe court. Adieu donc, Madame; vous ſavez avec quels ſentimens je ſuis à vous, ou bien vous auriez un tort inexcuſable.

LETTRE VI.

A LA MÊME.

23 Janvier 1741.

JE vous demande pardon, Madame, de n'avoir pas eu l'honneur de répondre plutôt à la plus obligeante & à la plus aimable Lettre du monde. Elle n'étoit pas arrivée ici, que vous avez dû ſavoir à *Vernon* combien notre déluge, quoique fort étendu, avoit été innocent, du moins à l'égard des perſonnes. On en parloit beaucoup; il fourniſſoit à la converſation, mais on étoit en ſûreté. Je me trouvai dans ma maiſon de *plaiſance* (*u*) le ſoir du jour de Noël. Les eaux croiſſoient à chaque moment. Je ne pouvois rentrer chez moi, qu'en paſſant ſur des planches

(*u*) Chez Madame *de Tencin.*

aſſez

assez désagréables pendant la nuit. On envoya d'autorité chercher ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, & je couchai là.

Je n'en sortis point jusqu'au premier jour de l'an, que les eaux me rendirent ma liberté, dont je me passois fort bien. Madame *de Marsilly*, que je ne voyois point pendant ce temps-là, se tira assez bien d'affaire avec la Dame du premier, mais non sans quelques inquiétudes pour moi, qui pouvoient n'être pas absolument nécessaires. Voilà toute mon histoire. Excusez-en la longueur; mais le plaisir de vous entretenir m'a emporté.

Parlez-moi, s'il vous plaît, de vôtre retour d'aussi loin que vous pourrez le prévoir; cela me fera toujours une perspective agréable.

Adieu, Madame. Je me flatte que vous n'ignorez pas combien je vous suis sincerement & tendrement attaché.

LETTRE VII.

A LA MÊME.

31 Novembre 1741.

MADAME *de Tencin*, Madame, eſt fort en liaiſon avec M. le Cardinal *de Rohan*, & je n'ai rien de mieux auprès de lui. Je me ſuis adreſſé à elle, votre Lettre à la main, que je me doutois bien qui ſeroit un bon paſſeport. Elle l'a en effet trouvée fort jolie, & il ne tiendra pas à cela que notre affaire ne réuſſiſſe. Mais Madame *de Tencin* la ſavoit déja par cœur; elle en avoit entendu parler au Cardinal, qui n'eſt pas lui-même bien perſuadé de la bonté de ſon droit, & ne veut point, lui qui eſt Evêque, attaquer le droit des Evêques, ſans beaucoup de raiſon. On croit qu'il ne ſe trouve point de Bulles de Papes pour l'exemption que vous prétendez. Cependant on envoie à *Saverne* votre Lettre au Cardinal, bien appuyée. C'eſt ſon affaire auſſi-bien que la vôtre; & s'il ne ſuit pas ſon propre

intérêt, on ne peut guère se plaindre de lui. Je vous ferai savoir sa réponse, dès que je l'aurai.

Vous savez peut-être déja, Madame, la mort de mon frere, arrivée il y a préciſément huit jours. Elle fut très-imprévue & très-douce, vraie mort de prédeſtiné. Je ne doute point que vous ne preniez part à mon affliction, car je me flatte de votre amitié; & c'eſt un bien que je tâcherai toujours de mériter & de conſerver.

Mes reſpects, s'il vous plaît, Madame, à Meſſieurs vos freres. Je ne vous dis rien de Madame *de Marſilly*, parce que je ne l'ai pas vue depuis que j'ai reçu votre Lettre; mais elle ſe porte bien, & *Javotte* encore mieux; elle engraiſſe à vue d'œil, & il me ſemble qu'elle recevroit un bon mari avec aſſez de réſignation. Vous devriez bien lui en trouver un dans vos cantons, où ſeront ſes domaines.

LETTRE VIII.

A LA MÊME.

3 Décembre 1741.

J'Ai vu M. l'Abbé *Barbier* (*x*), Madame, l'ai entretenu à fond de votre affaire, & lui ai laiſſé votre grand Mémoire. Il eſt parfaitement inſtruit de tout, & mieux que vous, ſans vous offenſer; il y eſt même intéreſſé par une ſœur qu'il a dans votre Abbaye ou Hôpital, & il honore extrêmement Madame l'Abbeſſe, dont il m'a dit mille biens. L'affaire eſt en négociation entre les deux Prélats, qui tous deux ſont honnêtes gens, Dieu merci, & entendront raiſon. Il n'y a rien à faire pour vous à tout cela. Tous les titres paroîtront en perſonne, au lieu que vous ne faites que les alléguer, comme il plaît à Dieu, dans des Mémoires qui n'ont nulle autorité. Tout ſera examiné & diſcuté. Repoſons-nous en attendant;

(*x*) Secrétaire de M. le Cardinal *de Rohan*.

mais ne laissez pas de cultiver toujours M. l'Abbé *Barbier*, ou par vous-même, ou par Madame sa sœur. Je ne verrai point sur cela M. le Cardinal *de Rohan*, ni ne lui ferai parler ; cela seroit parfaitement inutile & mal-à-propos.

Passerez-vous votre hiver, Madame, hors de ce pays-ci ? Il me semble que vous en prenez le train. Vous attendez peut-être à voir quel tour prendront les affaires générales, d'où dépendent assez celles des particuliers. Je ne condamnerois pas trop cette conduite ; mais je serois bien fâché d'être si longtemps sans revoir le coin de votre feu. Adieu, Madame. Je me flatte de n'avoir pas besoin de finir avec vous, ni par le cérémonial ordinaire, ni par des tours agréables & recherchés.

LETTRE IX.

A LA MÊME.

22 Juillet 1743.

J'Étois déja, Madame, extrêmement touché du soin que vous preniez d'envoyer savoir de mes nouvelles de

temps en temps, & de ne vous en pas laſſer, par recevoir toujours la même réponſe, que je me porte à merveille. Il étoit impoſſible que je n'euſſe toute la reconnoiſſance imaginable d'une attention ſi flatteuſe; & pour y mettre le comble, je reçois de vous au commencement de ce mois la plus obligeante Lettre du monde, à laquelle vous me diſpenſez même de répondre, pour en uſer plus poliment avec ma maudite pareſſe. Mais, Madame, il s'en faut bien qu'elle n'aille juſques-là; & ſi elle étoit capable d'une ſi noire ingratitude, je ne ſais ce que je ne ferois pas pour la punir. Je crois, Dieu me pardonne, que j'écrirois autant qu'un brave Commandant d'un arriere-ban de Province, qui écrivoit tous les premiers jours de l'an à tous ceux dont il ſavoit ſeulement le nom, du nombre deſquels j'étois, pour mes péchés.

J'ai été fort frappé d'un trait de votre Lettre, *que la raiſon éclaire, mais qu'elle ne conduit pas.* Je ne le donnerois pas pour un des plus fins de *la Rochefoucauld;* & ſi je travaillois encore pour le Public, & que vous euſſiez la généroſité de me le donner en pur don, je ſe-

rois ravi de pouvoir m'en parer en quelque occaſion qui en fût digne.

Avez-vous donné de vos nouvelles tout auprès de moi (*y*)? J'ai peur que non, & je n'oſe trop le demander. Je ſerois fâché de *non*, par pluſieurs raiſons. Un petit mot d'éclairciſſement, s'il vous plaît, autant que cela ſe pourra; je me flatte que vous connoiſſez ma diſcrétion. Je me flatte auſſi, Madame, que vous ſavez combien je vous ſuis ſincerement attaché, & que je ne manquerai jamais les occaſions de vous en donner de nouvelles preuves.

(*y*) A Madame *de Marſilly*.

LETTRE X.

A LA MÊME.

17 Juillet 1745.

IL y a déja quelque temps, Madame, que vous avez reçu une réponſe ſur l'affaire à laquelle vous aviez la bonté de vous intéreſſer. Il n'eſt donc plus queſtion d'en parler; & il ne me reſte

qu'à vous remercier en mon particulier de toutes vos bontés pour moi, mais auſſi vivement qu'elles le méritent. Je puis bien vous aſſurer que j'en ſens tout le prix, & le ſentirai toujours; mais je ne l'écrirai peut-être pas auſſi ſouvent que je devrois, & vous avez même la bonté de me promettre de l'indulgence ſur cet article. C'eſt tout ce qu'on peut faire de plus touchant pour un déteſtable pareſſeux, endurci dans ſon vice par une très-longue ſuite d'années. J'éprouve encore par d'autres endroits ces inconvéniens de ladite *ſuite*, & les tolere le mieux que je puis; mais à la fin je ne ſerai pas le plus fort; ce ſot diſcours-là même que je vous tiens, en eſt un effet, & je vous en demande pardon: du moins eſt-il bien ſûr que les ſentimens que je vous dois, ne s'en affoibliſſent pas, & que perſonne ne vous eſt plus acquis que moi.

LETTRE

LETTRE XI.

A LA MÉME.

29 Juillet 1745.

VOus voyez, Madame, qu'il ne faut pas avoir trop de bonté pour moi, & que je sais bien en abuser. En vérité, il est honteux que je vous aye obéi si exactement sur la défense que vous me faisiez de vous écrire. Il est vrai que cela avoit l'air de vous obéir, & par conséquent très-bon air de ce côté-là ; mais ne voyois-je pas bien que c'étoit une ironie piquante sur ma maudite paresse, & ne devois-je pas m'en ressentir, & repousser l'ironie en vous écrivant bien vîte ? C'étoit bien là aussi mon premier dessein : l'exécution en auroit dû être prompte ; mais de jour en jour il s'y est toujours présenté quelque obstacle, qui n'en auroit pas été un pour un honnête homme, mais qui suffisoit pour un infâme paresseux. Ce qui me justifie un peu, c'est que s'il étoit ques-

tion de la moindre affaire qui vous regardât, oh ! non-seulement j'écrirois, mais j'agirois, j'irois, je viendrois ; on n'a pas un vice dans toute sa perfection, non plus qu'une vertu.

Je vous suis très-sérieusement & très-tendrement obligé, Madame, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle est toujours à peu près la même, & je ne baisse jusqu'à présent que par dégrés assez peu sensibles. Je serois un ingrat, si je me plaignois de la nature à cet égard. On me prêche de tous côtés la sobriété, que je pratique peu ; mais la gourmandise est encore pour moi un vice incurable aussi-bien que la paresse. Ces deux-là, mises ensemble font un joli caractere ; c'est dommage que vous les ayez oubliées dans ce portrait qui a tant fait d'honneur à Mademoiselle *le Couvreur* (*z*).

Il m'est arrivé une *Javotte* seconde (*a*), qui en vérité est jolie aussi ; elle sent un peu *Saint-Cyr*, mais cela

(*z*) Célébre Actrice de la Comédie Françoise. On le lui avoit attribué.

(*a*) Mademoiselle *de Martinville*, sœur de Mademoiselle *de Marsilly*. Elle sortoit de *Saint-Cyr*.

ne se pouvoit pas autrement ; & je suis bien trompé, si ces apparences-là ne cachent quelque chose de fort aimable. Je ne serai point content qu'il ne coure par-tout Paris l'histoire scandaleuse & incroyable de deux sœurs, jeunes & jolies, qui se seront décoiffées pour moi.

On m'a dit qu'il falloit toujours vous écrire chez Messieurs vos freres, quand même vous n'y seriez pas. Si cette Lettre-ci vous y trouve, je vous prie de me permettre de les assurer ici de mes respects. Pour vous, Madame, je me flatte que vous êtes bien sûre de mon tendre & inviolable attachement.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

2 Janvier 1746.

QUELQUE infâme paresseux que je sois en fait de Lettres, je ne puis résister, Madame, à celle que je reçois de vous, & j'y réponds dans le moment. Malgré mon endurcissement

dans le péché, je me reprochois déja depuis assez long-temps l'abus que je faisois de votre excès de bonté. Il est vrai que je savois de vos nouvelles, & que je ne manquois jamais de m'en informer à ceux qui pouvoient m'en apprendre ; mais cela suffisoit-il ? Oh que non : & quel tort n'avois-je pas encore ? Je vous demande donc pardon, Madame, & à deux genoux ; ce seront là vos étrennes, quoique peu dignes de vous. Je suis un malheureux, indigne de vivre, mais qui ne puis pas me passer de votre amitié, que j'espere pouvoir mériter d'ailleurs. Vous m'en avez flatté, & c'est un bien qui me sera toujours très-précieux.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

25 Septembre 1746.

J'AI assez fait, Madame, mon personnage de paresseux. J'ai voulu par politique le faire même à votre égard, afin que personne ne se crût plus en

droit de ſe plaindre. Mais enfin il eſt temps que cela finiſſe, & que je réponde à la plus obligeante Lettre du monde que j'ai reçue de vous. Je vous prie de ne pas douter un moment que je ne la ſente comme je dois ; & en tout cas je vous en convaincrois tôt ou tard.

Je n'ai point de nouvelles à vous donner ſur ma ſanté ; c'eſt toujours la même choſe, & je ſuis ſeulement étonné que ce ſoit ſi long-temps la même choſe ; car il faut pourtant, &c. mais je ne veux pas inſiſter là-deſſus.

Mes filles (*b*) ſont, comme vous ſavez, hors de chez elles, ſur une branche qui s'eſt trouvée là par haſard pour les recevoir, mais parfaitement libres, & peut-être trop ; peut-être ſentent-elles déja les inconvéniens de ce qu'elles ont tant ſouhaité. Pour vous, Madame, je vous conſeille, mais très-ſérieuſement, d'achever joyeuſement votre automne, comme vous l'avez commencée ; & quand vous jugerez à propos de revenir ici, comptez que vous y ſerez reçue dans la grande perfection.

(*b*) Meſdemoiſelles *de Marſilly*. Leur aïeule, Madame *de Marſilly*, venoit de mourir.

PORTRAIT

DE M. DE FONTENELLE,

Par feu Madame DE FORGEVILLE, *en* 1726.

LEs perſonnes ignorées ſont trop peu d'honneur à celles dont elles parlent, pour que j'oſe mettre au grand jour ce que je penſe de M. *de Fontenelle ;* mais je ne puis me refuſer en ſecret le plaiſir de le peindre ici tel qu'il me paroît.

Sa phyſionomie annonce d'abord ſon eſprit ; un air du monde répandu dans toute ſa perſonne, le rend aimable dans toutes ſes actions.

Les agrémens de l'eſprit en excluent ſouvent les parties eſſentielles. M. *de Fontenelle* raſſemble tout ce qui fait aimer & reſpecter. La probité, la droiture, l'équité compoſent ſon caractere ; une imagination vive, brillante, des tours fins, délicats, des expreſſions nouvelles, & toujours heureuſes, en ſont l'ornement. Son cœur eſt pur, ſes

procédés ſont nets, ſa conduite uniforme, & par-tout des principes.

Exigeant peu, juſtifiant ou excuſant tout; ſaiſiſſant toujours le bon, & abandonnant ſi fort le mauvais, que l'on pourroit douter s'il l'a apperçu; difficile à acquérir, mais plus difficile à perdre; exact en amitié, ſcrupuleux en amour, l'honnête homme n'eſt négligé nulle part; propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des Savans; modeſte dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions. La ſupériorité de ſon mérite ſe montre, mais il ne la fait jamais ſentir.

De pareilles diſpoſitions perſuadent aiſément le calme de ſon ame; auſſi la poſſede-t-il ſi fort en paix, que toute la malignité de l'envie n'a point eu encore le pouvoir de l'altérer. Enfin l'on pourroit dire de lui ce qui a déja été dit d'un autre grand homme (c), qu'il honore l'humanité.

(c) M. *de Turenne.*

LETTRE

De M. DE BREVEDENT à Madame DE FORGEVILLE, qui lui avoit demandé de la part de M. l'Abbé Trublet, *s'il n'avoit point quelques Lettres de M.* de Fontenelle (*d*).

11 Mars 1758.

JE ne vous ai point crue en l'autre monde, Madame ; j'ai ſu au contraire par tout ce qui a parlé de vous, combien vous faiſiez d'honneur à celui-ci. J'ai ſeulement penſé qu'auſſi touchée que vous l'avez été de la plus grande des pertes, il vous reſtoit peu de ſenſibilité pour tout ce qui étoit incapable de la réparer. Vous jugez bien par ce ſentiment, que l'apparence de

(*d*) J'ai cru pouvoir placer cette Lettre à la ſuite de celles de M. *de Fontenelle* à Madame *de Forgeville*, parce qu'elle m'a paru propre à juſtifier ce qu'on y a lu ſur M. *de Brevedent*. Quoique je le faſſe ſans lui en avoir demandé la permiſſion, je me flatte qu'il ne le trouvera point mauvais.

votre oubli m'a bien plus engagé à vous plaindre, que porté à me plaindre de vous. Je ſuis bien plus flatté qu'il ne me ſeroit poſſible de l'exprimer, du ſouvenir que la vue de M. *de Brou* (*e*) vous a rappelé. Je vois que je n'ai rien perdu de cette bonté dont vous m'honoriez, & qui, en vérité, eſt & ſera toute ma vie un des principaux biens qui m'en puiſſent rendre la durée agréable. J'y compte ſi fort, ſur la parole que vous daignez m'en renouveller, que j'oſe vous prier, malgré votre averſion pour l'écriture, de me donner quelquefois de vos nouvelles. Vous ne ſauriez faire cette grace à qui que ce pût être qui s'intéreſſât plus ſincerement que moi à tous les détails de ce qui regarde & votre ſanté & vos plaiſirs ; car il en faut chercher, & il ne ſeroit point du tout ſage de s'abandonner à tout le dégoût que peut inſpirer la privation d'une ſociété trop délicieuſe, puiſqu'elle ne devoit pas toujours durer.

Je ne puis rien fournir à M. l'Abbé *Trublet*, n'ayant jamais été ni pu pré-

(*e*) Alors Intendant de *Rouen*, mort depuis de la petite vérole.

tendre à être en commerce de Lettres avec M. *de Fontenelle*. Eh, bon Dieu! je n'aurois eu garde d'en abuſer à ce point, quand même j'aurois pu penſer qu'il auroit eu aſſez de complaiſance pour ma vanité, pour s'y prêter juſqu'à ce degré. J'ai aſſurément toujours trop reſpecté ſes occupations, & même ſon loiſir. Ah! perſonne, je crois, perſonne, hors vous & moi, n'a été rempli pour cet admirable homme, de toute la vénération qui lui étoit dûe.

Aſſurez, je vous ſupplie, M. l'Abbé *Trublet* de, &c. Si je ne puis contribuer en rien à ce qu'il fera pour ſon illuſtre ami, je puis bien l'aſſurer que nul autre que moi ne jouira avec plus de ſenſibilité de tout ce que promet au Public l'idée qu'on a de lui, & de l'amitié qui le guide.

Je vous fais mon ſincere compliment d'avoir, après votre malheur, trouvé une amie comme Madame *Geoffrin*; c'eſt aſſurément le ſecours le plus digne de votre douloureuſe ſituation & de votre cœur.

Madame * * a été d'une ſenſibilité à l'honneur de votre ſouvenir, dont tout autre que moi pourroit être ſur-

pris ; mais elle m'a vainement chargé de vous l'exprimer. Ferois-je mieux pour les autres que pour moi ? Suppléez donc toujours à tout, puiſque vous réduiſez les gens à des ſentimens au-deſſus de l'expreſſion.

LETTRE

De M. de Fontenelle ſur Eléonore d'Yvrée, *où* les Malheurs de l'Amour, *petit Roman de Mademoiſelle* Bernard, *imprimé pour la premiere fois en* 1687. *La Lettre de M.* de Fontenelle *parut dans le Mercure de Septembre de la même année* (*f*).

QUE donneriez-vous, Madame, à un homme qui vous apprendroit que, ſelon toutes les apparences, le

(*f*) On ſait les liaiſons de M. *de Fontenelle* avec Mademoiſelle *Bernard*, née comme lui à *Rouen*. Il l'aida dans pluſieurs de ſes Ouvrages. On peut voir ſon article dans le *Moreri*, & ce que M. l'Abbé *Trublet* a dit d'elle dans ſes *Mémoires ſur M. de Fontenelle*, pag. 24 & 301. Après *Eléonore d'Yvrée*, Mademoiſelle *Bernard* publia deux autres Romans, *le Comte d'Amboiſe*

goût des Romans va se rétablir ? Je suis assuré que vous recevriez avec plaisir une pareille nouvelle, & c'est moi qui serai assez heureux pour vous la porter. Nous nous imaginions que le siècle avoit perdu ce goût-là ; nous croyions l'avoir perdu nous-mêmes ; mais il est aisé de voir d'où cela venoit. On ne faisoit plus de Romans, & le goût périssoit, faute de sujets sur quoi il pût s'exercer. Je viens de faire une lecture qui m'a rendu l'ancienne vivacité que j'ai eue pour ces sortes d'Ouvrages, & que j'espere qui réveillera aussi la vôtre. Je vous parle d'*Eléonore d'Yvrée* que je vous envoie. C'est un petit sujet peu chargé d'intrigues, mais où les sentimens sont traités avec toute la finesse possible. Or, sans prétendre ravaler le mérite qu'il y a à bien nouer une intrigue, & à disposer les

& *Inès de Cordoue.* Ils eurent encore beaucoup de succès, le premier sur-tout ; & ils ont été souvent réimprimés depuis, soit séparément, soit en différens Recueils d'Ouvrages du même genre. La finesse dans les pensées & la délicatesse dans les sentimens, en font le principal caractere. Comme c'est aussi celui de M. *de Fontenelle*, on a toujours cru qu'il y avoit eu quelque part ; & il n'en disconvenoit pas avec ses amis particuliers.

événemens de ſorte qu'il en réſulte de certains effets ſurprenans, je vous avoue que je ſuis beaucoup plus touché de voir régner dans un Roman une certaine ſcience du cœur, telle qu'elle eſt, par exemple, dans *la Princeſſe de Cleves*. Le merveilleux des incidens me frappe une fois ou deux, & puis me rebute; au lieu que les peintures fidelles de la nature, & ſur-tout celles de certains mouvemens du cœur preſque imperceptibles, à cauſe de leur délicateſſe, ont un droit de plaire qu'elles ne perdent jamais. On ne ſent, dans les aventures, que l'effort de l'imagination de l'Auteur; & dans les choſes de paſſion, ce n'eſt que la nature ſeule qui ſe fait ſentir, quoiqu'il en ait coûté à l'Auteur un effort d'eſprit que je crois plus grand. Vous trouverez dans *Eléonore d'Yvrée* beaucoup de beautés de cette derniere eſpéce, & des beautés fort touchantes. *Eléonore*, le Duc de *Miſnie* & *Matilde* y ſont dans une ſituation douloureuſe, qui vous remplit le cœur d'une compaſſion fort tendre, & preſqu'égale pour ces trois perſonnes, parce qu'aucune des trois n'a tort, & n'a fait que ce qu'elle a dû faire. Le

ſtyle du Livre eſt fort précis ; les paroles y ſont épargnées, & le ſens ne l'eſt pas. Un ſeul trait vous porte dans l'eſprit une idée vive, qui, entre les mains d'un Auteur médiocre, auroit fourni à beaucoup de phraſes, ſi cependant un Auteur médiocre étoit capable d'attraper une pareille idée. Les converſations ſont bien éloignées d'avoir de la langueur ; elles ne conſiſtent que dans ces ſortes de traits qui vous mettent d'abord, pour ainſi dire, dans le vif de la choſe, & raſſemblent en fort peu d'eſpace tout ce qui étoit fait pour aller au cœur. Enfin, on voit bien que la perſonne qui a fait ce Roman-là, a plus ſongé à faire un bon Ouvrage, qu'un Livre ; car, comme on ſe propoſe d'ordinaire, pour un Livre, une certaine étendue, & même un certain volume, on n'a pas accoutumé d'être plus avare de paroles, que de penſées. Je ne vous en dirai pas davantage, Madame ; auſſi-bien vous ne croirez de tout ceci que ce que votre cœur en ſentira ; mais pour cette fois j'eſpere bien être d'accord avec lui.

AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Il fut lu par M. de Fontenelle *dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences d'après Pâques* 1735, *& ne se trouve pourtant point dans l'Histoire de cette Compagnie : c'est ce qui a engagé à le placer ici.*

L'ACADÉMIE croit que le Public sera bien aise d'apprendre qu'après qu'elle a fait la description actuelle de la méridienne de *Paris* dans toute l'étendue du Royaume, depuis son extrémité septentrionale jusqu'à sa méridionale, & ensuite la description de la perpendiculaire à cette méridienne pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'orient à l'occident, deux travaux pénibles & importans, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre, sans comparaison plus pénible, & si important, qu'on ne peut s'en passer, si l'on veut rendre les deux autres aussi par-

faitement utiles qu'ils le peuvent être : c'eſt la deſcription actuelle de quelques degrés terreſtres pris ſous l'équateur, ou, ſi les difficultés ſont invincibles, celle d'une portion de méridienne qui parte de l'équateur, ou de quelque lieu fort proche. Par-là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des degrés terreſtres, ſi elle eſt croiſſante ou décroiſſante de l'équateur vers les Pôles. La célébre queſtion de la figure de la terre, célébre du moins parmi les Savans, ſera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la ſociété des hommes, les cartes géographiques deviendront plus exactes, & la navigation plus ſûre.

Il y a quelques jours que Meſſieurs *Godin*, *Bouguer* & *de la Condamine*, accompagnés de toute la ſuite qui leur eſt néceſſaire, ſont partis pour aller exécuter ce grand deſſein dans le *Pérou*, dans de vaſtes pays preſque inhabités, où ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même aſſez d'objets qui donnent priſe à leurs opérations géométriques : ils les feront dans des terres qui n'y ſont, pour ainſi dire, nullement préparées,

& qui, à cet égard, autant qu'à aucun autre, ſont encore ſauvages.

M. *de Juſſieu*, frere de deux de nos Académiciens, habile Botaniſte, & ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, s'eſt joint aux Géomètres ou Aſtronomes; auſſi rien ne ſera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoiſſances de ſurcroît. Toute la Troupe eſt honorée des ordres & des bienfaits du Roi, & de ceux du Roi d'*Eſpagne;* mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inſéparables d'une telle entrepriſe? Combien de périls imprévus, & quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes?

Dans le remercîment à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, prononcé par M. Linant *le 25 Août 1744, au ſujet de trois Prix de Poëſie qu'il avoit remportés, on trouve les Vers ſuivans ſur M.* de Fontenelle.

SUR tous les Arts, par Minerve inſpiré,
Un Sage que les Jeux entourent,
Y montre le ſavoir de mille fleurs paré.
Les Graces, les Plaiſirs à ſes leçons accourent,
Ravis que Fontenelle, à leurs charmes livré,
Soit encor le flambeau de ce ſiècle éclairé.

Après que M. Linant *eut achevé ſon remercîment, M.* de Fontenelle, *Directeur de l'Académie, lui dit :*

Tout le monde ſait combien le droit des trois Enfans étoit honorable & précieux chez les anciens Romains ; vous avez ici pareillement, Monſieur, le droit des trois Enfans, tous couronnés. Je vous en dirois davantage, ſi les louanges exceſſives dont il vous a plu de m'honorer, ne me rendoient aſſez légitimement ſuſpect.

HUIT LETTRES
DU CHEVALIER D'HER
(PAR M. DE FONTENELLE)

Supprimées dans les dernieres Editions (g).

LETTRE PREMIERE.

A Mademoiſelle de J..... en lui envoyant des Pâtés d'un Sanglier qui l'avoit penſé bleſſer à la chaſſe.

C'eſt la onziéme de la premiere partie dans la premiere Edition.

J'Ai couru un grand péril, Mademoiſelle ; mais enfin mon ennemi eſt défait, & je vous l'envoie en pâte. Je l'ai fait bien ſaler & épicer, pour conſerver la mémoire de mon triomphe, en mon-

(g) *Voyez* l'avertiſſement de la ſeconde Edition. On l'a réimprimé dans le Tome X des

trant ce cadavre. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse embaumé, & j'eusse fait de mon Sanglier une Momie; cela eût duré une infinité de siècles. Mais, par malheur, nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre secret que la pâtisserie. Figurez-vous, Mademoiselle, que, comme j'étois à la chasse avec M. le Baron de..... l'animal que vous voyez, ne trouva pas bon que je le tuasse. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moi avec fureur. Là-dessus je m'arrêtai pour délibérer. Je ne savois s'il n'étoit point envoyé de votre part contre moi; car, tout ce qui me paroît bien redoutable, je crois aussi-tôt qu'il me vient de vous. Je savois bien qu'en ce cas-là mon devoir de parfait Amant étoit de me laisser manger. Mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air si aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautés. Il restoit encore une grande difficulté; savoir, si je ne devois pas mourir, pour finir les

Œuvres de M. *de Fontenelle*, premiere partie, page 80. La premiere Edition des *Lettres du Chevalier d'Her* ** est de 1683. Elles parurent immédiatement après les *Dialogues des Morts*.

triſtes deſtinées que vous me faites ; mais ce ſentiment me parut trop intéreſſé pour le ſuivre ; & je crus qu'il y alloit de votre honneur, qu'un Amant qui vous eſt auſſi fidelle que moi, vécût, quoiqu'il n'y trouvât pas ſon compte. Le zèle que j'ai pour votre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir affaire à un homme animé par un motif ſi puiſſant. Je le perçai d'un coup de mouſqueton, & je ne crois pas qu'une autre fois des Sangliers oſent ſe jouer à ceux qui conſervent leur vie pour vous. Je ſerai trop heureux, Mademoiſelle, ſi vous mangez de celui-ci avec quelque ſentiment de vengeance, ſur ce qu'il m'a oſé mettre en péril, & ſi cela vous en releve le goût.

LETTRE II.

A M. C.... ſur le tremblement de terre qui arriva à Paris *en* 1682.

Treiziéme de la premiere partie.

IL faut avoir recours aux Philoſophes dans les occaſions. On ſe moque d'eux, quand on eſt en ſûreté; mais quand la terre tremble, on les reſpecte. Nous croirons, Madame de B..... & moi, qu'il n'y a point de teints, & que les bêtes ſont des machines, & tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous nous diſiez quel remede on peut trouver à un tremblement de terre. Nous penſions que le plancher de *Paris* fût fort bon, mais il n'eſt pas ſi ferme que nous l'avions cru. On nous dit qu'il y a des petards & des façons de mines qui le ſoulevent; franchement cela n'eſt point agréable. Nous ne voudrions pour rien loger ſur des mines. Ces tremblemens de terre ſont des renverſemens terribles; ils mettent des rivieres où il n'y en a ja-

mais eu ; ils en engloutiſſent quelquefois ; ils font paroître de nouvelles montagnes, & diſparoître les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choſes fort bien comme elles ſont, & nous ſerions fâchés qu'il y eût rien de changé. Nous regretterions la plus petite riviere & la plus petite montagne des environs de *Paris*. Ce qui me raſſure un peu, c'eſt que je ne crois pas que la terre oſât entreprendre d'avaler une ſi grande ville ; mais ſi j'étois dans la petite bicoque où vous êtes, j'aurois grand peur ; la terre ne ſauroit ſi peu bâiller, qu'elle ne l'engloutiſſe. Elle ne vient d'avoir qu'un petit friſſon qui lui a couru entre cuir & chair ; mais Dieu la préſerve d'une fièvre violente. Apprenez-nous un peu ce que dit la Philoſophie de tout cela, & ſi elle demeure les bras croiſés, ſans y mettre ordre. Pour moi, depuis que j'ai ſenti mon lit aller & venir, ſe hauſſer & ſe baiſſer, je ne crois plus qu'il y ait rien de ſûr dans le monde.

LETTRE III.

A Mademoiſelle de V..... ſur un cheveu blanc qu'elle avoit.

La cinquante-quatriéme de la ſeconde partie.

JE vis hier, Mademoiſelle, un homme qui avoit aſſiſté à un des plus agréables ſpectacles du monde. Vous étiez à votre toilette, & il dit que dès que vous eutes ôté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un coup le plancher couvert d'une forêt de cheveux noirs. Il ne ſavoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir, il voulut remonter juſqu'à leur origine; & après qu'il eut fait des yeux un aſſez long chemin, il remarqua qu'ils venoient tous de votre tête. Il n'eût pas cru que de votre tête il eût pu rien partir qui fût arrivé juſqu'au plancher. Mais ce qui le ſurprit encore davantage, c'eſt que parmi tous ces cheveux, il en apperçut un d'une blancheur très-éclatante. Peut-être dans cette effroyable quantité que vous en avez,

avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons : que fait-on si, en cherchant bien, on n'en découvriroit pas de rouges & de verds ? Dans un si grand nombre, rien n'est impossible. Cependant je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cause particuliere, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques soucis qu'on vous auroit donnés. Et quels soucis ? Je vous demande pardon, mais franchement je n'en connois que d'une espece qui puisse faire blanchir les cheveux d'une si belle brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. Ah ! trois & quatre fois heureux l'Auteur de ce cheveu blanc ! Je mourrois satisfait, si j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puisse réussir, quand même vous prendriez en moi tout l'intérêt possible. Je serois si soumis, si assidu, si fidelle, que mon procédé ne vous pourroit jamais donner assez d'inquiétude pour blanchir un seul de vos cheveux ; & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moi à l'âge de quatre-vingts ans aussi bruns

que vous les avez. Aimez-moi, Mademoiſelle, ſi vous m'en croyez, pour la conſervation de leur belle couleur; ou, ſi ce parti ne vous plaît pas, du moins aimez avec un peu plus de modération celui que vous aimez. Ne ſauriez-vous avoir un peu de paſſion, ſans blanchir auſſi-tôt? Tâchez de vous y prendre un peu moins violemment. L'amour eſt fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos jours d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges ſur votre tête. Son devoir eſt de vous embellir; ce ſeroit grand'pitié qu'il vous vieillît, lui qui rajeunit tout le monde. Arrachez de votre tête ce cheveu blanc, & en même temps arrachez-en la racine qui eſt dans votre cœur, & prenez des affections plus gaies.

LETTRE IV.

A LA MESME, SUR LE MESME SUJET.

La cinquante-cinquiéme.

NE vous plaignez point, Mademoiſelle, que ce cheveu blanc, qui devoit naturellement, dites-vous, paſſer pour une marque de ſageſſe, n'ait paſſé chez moi que pour une marque d'amour, c'eſt-à-dire, de folie, ſelon votre interprétation. Telle eſt la condition des jeunes & jolies perſonnes; elles peuvent par quelque grand haſard être ſages, mais on n'eſt pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toujours des incrédules. Vous vous êtes peut-être blanchi ce cheveu à méditer profondément ſur la vanité des choſes de ce monde, ſur la brieveté de la vie, ſur l'inutilité de tout ce qui nous occupe; mais ne penſez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos penſées ſi haut. Vos cheveux en fuſſent-ils devenus plus blancs que

ceux de Madame..... qui n'a pourtant jamais eu de ces sortes de pensées, cela ne serviroit de rien à votre réputation. Renoncez à la morale, Mademoiselle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez ; ce sont deux choses incompatibles ; on ne vous les permettra point toutes deux ensemble ; & quand il s'agira de deviner la cause de votre cheveu blanc, on l'attribuera plutôt à une infidélité qu'on vous aura faite, qu'à la sagesse de vos réflexions. Ce seroit pourtant une chose incroyable qu'on vous fît une infidélité, mais il le seroit encore davantage que vous fissiez des réflexions.

LETTRE V.

A Mademoiselle de V..... sur ce qu'elle alloit apprendre à chanter.

La cinquante-sixiéme.

JE rentre au logis, Mademoiselle ; après avoir couru toute la matinée pour trouver..... Il a eu de la peine à me promettre trois visites par semaine

pour vous; & je ne sais, quoique je les aye obtenues, si je l'ai pressé avec toute la chaleur possible de me les accorder. Je ne contribue pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes; vous n'en avez déja que trop, & s'il ne tenoit qu'à moi, je retrancherois plutôt que d'ajouter. Je tremble, quand je songe que vous saurez chanter, & qu'assurément vous chanterez bien, car vous le voudrez. Votre bouche, qui n'est encore que je ne sais quoi d'incarnat & de façonné, fait déja me troubler quand je la regarde; & que sera-ce, quand il sortira de-là des sons tendres & doux? Je vous avouerai pourtant que ce seroit toute autre chose, si ces sons tendres & doux n'étoient point notés, si vous les preniez dans votre cœur & non sur un papier, & si c'étoit un maître à aimer, plutôt qu'un maître à chanter, qui vous les eût appris.

LETTRE VI.

A M. DE B....

Récit d'une querelle qu'il avoit, pour avoir préféré les perſonnes maigres à celles qui étoient graſſes.

La cinquante-ſeptiéme.

CROIRIEZ-VOUS bien que j'ai une querelle ſur les bras, moi qui n'en ai point encore eu depuis que je ſuis dans le Service? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon auberge, & au ſortir de table je me promenois dans la cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les nouvelles avoient été épuiſées pendant le dîner; de quoi s'entretenir après les nouvelles? Il ne reſtoit plus que les Dames. Une converſation d'auberge ne pouvoit pas rouler ſur des matieres de galanterie auſſi fines & auſſi délicates que les converſations de *Clélie*. On ne parla point des différences de l'amour & de l'amitié, ni de l'art de démêler le procédé

de l'esprit d'avec celui du cœur ; il fut seulement question de savoir lesquelles sont les plus belles, des grosses personnes ou des maigres. Puisqu'il falloit choisir une extrémité, je me déclarai pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine réformé, qui commença à soutenir le contraire avec chaleur. Il fallut que j'élevasse mon ton naturel pour répondre au sien. Je tournai en ridicule la majesté qu'il attribuoit aux grosses personnes, & je le fis si heureusement, que les rieurs se mirent de mon côté. Quand il voulut se moquer des maigres, on ne rît point ; voilà mon homme au désespoir. J'avoue que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en venger par quelques paroles qui s'adressèrent personnellement à moi ; mais ces autres Messieurs crurent qu'il étoit de leur devoir de faire finir la conversation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérêts de l'embonpoint, est une très-grosse personne qu'il adore ; mais ils eussent dû me faire quelque signe, pour m'en avertir ; & comme je ne suis amoureux d'aucune personne qui soit maigre,

j'eusse cédé aussi-tôt. Il y a peut-être quinze jours que cela s'est passé. J'ai fait des avances à M. le Capitaine, pour lui faire oublier notre dispute; mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je crois qu'il veut avoir ce mérite-là auprès de sa maîtresse, & que dans les tendres protestations qu'il lui fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux ennemis de l'embonpoint. Hier, je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme; le temps me pressoit; on n'avoit pas trouvé mes porteurs; j'y allois à pied, & fort vîte. Je poussai un peu quelqu'un en passant dans une rue; justement c'étoit le Capitaine, qui me dit fierement : *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je lui répondis d'un air chagrin, & sans regarder : *Je n'ai pas le loisir de me battre contre vous, j'ai autre chose à faire;* & je passai outre. Il eût été ravi d'avoir une occasion de férailler; mais franchement je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là, pour lui tenir tête. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci; il

ſeroit plaiſant que la queſtion de la groſſeur ou de la maigreur des Dames, nous envoyât devant Meſſieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon ennemi va par les maiſons, animant & ſoulevant toutes les groſſes perſonnes contre moi; & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de mauvais œil. Que ferai-je, mon pauvre ami, dans un péril ſi preſſant? Je crois n'avoir pas d'autre reſſource, que d'armer toutes les maigres pour ma défenſe.

LETTRE VII.

A Mademoiſelle de J..... ſur le chagrin qu' a de la quitter, pour aller ſervir en Flandres.

La cinquante-huitiéme.

JE demande pardon au Roi & à ma Patrie, du regret que j'ai de partir pour les Pays-Bas, & d'aller trouver mon Régiment; mais en vérité, Mademoiſelle, vous êtes bien aimable, & je vous laiſſe avec un Rival. Dès que

vous ne me verrez plus, vous oublierez combien je vous ai aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime assez ; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toujours comparer au sien. Hélas ! il va représenter sur votre cœur tout ce que nous allons faire dans les Pays-Bas, assauts, embuscades, surprises, &c. Que sera-ce, s'il réussit, comme nous réussirons sans doute ? Quand nous aurons bien pris des villes, j'y suis peut-être pour la vingt milliéme partie de la gloire ; mais quand à mon retour je trouverai votre cœur pris, j'y suis pour tout. Je tâcherai à mériter que la Gazette parle de moi, pour vous faire souvenir de mon nom ; mais le malheur est que je ne pourrai pas faire mettre mes soupirs dans la Gazette, & mon nom sans mes soupirs, c'est bien peu de chose. Il me semble qu'il y a un fort mauvais ordre pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roi donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs créanciers feroient contre eux, sont arrêtées, tandis qu'ils sont en campagne

pour le ſervice de Sa Majeſté ; autrement il ſeroit bien cruel qu'ils trouvaſſent à leur retour, qu'on ſe ſeroit ſervi de leur abſence pour renverſer tout chez eux. Ne devroit-il pas y avoir auſſi pour les Amans des Lettres d'Etat, qui empêcheroient, pendant qu'ils ſont à l'armée, qu'on ne profitât de leur éloignement pour leur enlever le cœur de leurs Maîtreſſes ? On revient chez ſoi, après avoir expoſé ſa vie pour ſon Prince, on trouve une infidelle de la façon d'un homme de Robe ou d'un Citadin. C'eſt là un grand déſagrément dans le Service ; & quand Meſſieurs les Miniſtres y auront penſé, je crois qu'ils y remédieront. Il n'y aura que les belles qui voudront peut-être s'y oppoſer, à cauſe de la trop grande fidélité qu'on exigeroit d'elles, ou de l'inutilité de vie où elles ſeroient réduites pendant toutes les campagnes ; mais il n'importe : le bien public le doit emporter ſur tout ; le Roi ſeroit aſſurément mieux ſervi. Je vais tâcher d'inſpirer cette penſée à ceux qui approchent les Puiſſances ; &, ſi je puis, je vous obligerai bien à m'être fidelle, en vertu d'une Décla-

ration du Roi, puiſque vous ne voulez pas l'être naturellement.

LETTRE VIII.

A Madame..... en lui envoyant du vermillon pour une de ſes amies.

La cinquante-neuviéme.

VOUS m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choiſi pour me confier les beſoins du teint d'une de vos amies. Je vous envoie le meilleur vermillon de Paris. Je ſouhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je crois deviner, en ſoit contente, & que M. le Comte de..... y ſoit trompé ; mais je crains que ſon vermillon ne lui ſoit aſſez inutile, ſi l'on vous voit toujours toutes deux enſemble, comme à l'ordinaire. Votre teint enlaidit plus le ſien, que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez être amie généreuſe, vous prendriez un peu de ce que je vous envoie, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celui de Madame

de..... avec tout le ſecours qu'il pourra avoir. Peut-être même le devriez-vous faire par votre propre intérêt ; car, parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de..... on croira qu'il ſera emprunté, & que le ſien ſera naturel. Au reſte, Madame, ſoyez ſûre du ſecret que vous me demandez. J'ai une égale diſcrétion pour les cœurs & pour les teints qui ont de la confiance en moi ; & vous verrez que, quand je rencontrerai votre amie, je ſerai le premier à admirer ce que j'ai acheté.

AVERTISSEMENT

De la premiere Edition des *Lettres du Chevalier d'Her***, en 1683.

Le Libraire au Lecteur.

JE ne ſais ſi ces Lettres paſſeroient aiſément pour être d'un Grammairien fort exact dans la Langue ; mais on reconnoîtra qu'elles ſont d'un homme du monde, qui parle agréablement, &

qui écrit comme il parle. On dit que ce doit être là le caractere des Lettres. On n'a rien voulu changer en celles-ci; & à la réſerve de quelques endroits qu'on a retranchés, parce que c'étoit quelque choſe de trop particulier qu'on n'auroit pas aſſez entendu, on les donne telles qu'elles ont été envoyées dans les divers temps que l'Auteur les a écrites. Ceux à qui elles s'adreſſent, rendront témoignage de cette vérité. Ce ſont gens très-connus pour la plupart, & qui ont beaucoup d'eſtime pour le Cavalier qui a commercé avec eux.

POËSIES
DIVERSES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE,

Tirées pour la plupart des anciens Mercures.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

FABLE.

LE tendre Rossignol & le galant Moineau,
L'un & l'autre amoureux de la jeune Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.

Le petit Chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
Je ſerai, lui dit-il, toujours tendre & fidelle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chanſons vous ſavez l'harmonie,
Elles ont mérité le ſuffrage des Dieux.
Déſormais je les ſacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
Les Echos de ces bois le rediront ſans ceſſe;
Et j'aurai tant de ſoin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin ſera content
De voir l'excès de ma tendreſſe.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiſerai tant.....
A ces mots, le procès fut jugé dans l'inſtant
En faveur de l'Oiſeau qui porte gorge noire.
On renvoya l'Oiſeau chantant,
Voilà la fin de mon hiſtoire.
En voici la morale, & qu'il faut retenir.
Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'Amans tranſis ne vous entretenir
Que de leurs vains ſoupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles,

Songez

Songez à préférer le ſolide au brillant.
On ſe paſſe fort bien de vers, de chanſonnette ;
Le talent du Moineau, c'eſt là le vrai talent.
Je ſais mainte Cloris du goût de la Fauvette,
A moins qu'il ne ſe trouve un tiers Oiſeau donnant :
Alors il n'eſt pas étonnant
Que ce dernier gagne ſur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ (*h*).

1677.

PHilis plongeoit l'Amour dans l'eau,
L'Amour ſe ſauvoit à la nage ;
Il revenoit ſur le rivage,
Philis le plongeoit de nouveau.

Cruelle, diſoit-il, vous qui m'avez fait naître ;
Hélas ! pourquoi me noyez-vous ?
Eſt-ce que vous voulez m'empêcher de paroître ?
Prenez-en un moyen plus doux.

(*h*) On avoit joué au jeu de noyer, où de deux perſonnes propoſées à une troiſiéme, celle-ci en noye une. L'Auteur avoit été noyé douze fois par une jolie perſonne qu'il aimoit. *Note de l'Auteur.*

Je ne paroîtrai point, c'eſt une affaire faite ;
Je ne vous ferois pas pourtant de deshonneur :
Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il ſeroit impoſſible
De trouver un endroit plus propre à me cacher :
Comme on ſait qu'il me fut toujours inacceſſible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire ;
Ce n'eſt pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon ;
Pour réponſe elle le fit boire,
Mais boire plus que de raiſon.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau ſon maître envoie,
Et qui de ce péril, dès qu'il eſt échappé,
Revient à ſon maître avec joie,
Tout dégouttant & tout trempé ;

Tel l'Amour s'expoſant à des rigueurs nouvelles,
A peine ſorti du danger,

Revenoit vers Philis en ſecouant ſes aîles,
Quoiqu'il ſût que Philis alloit le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuiſerent ;
Il étoit las de faire le plongeon ;
Il ſe rendit, & les bras lui manquerent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on ? Philis en fut ravie ;
Car elle le noyoit pour la douziéme fois.
Elle hérita de l'arc, des traits & du carquois,
Dont elle s'eſt fort bien ſervie.

Pour le petit Amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il ſoit ſorti d'affaire :
Sans beaucoup de vigueur, cela ne ſe peut faire ;
Le pauvre enfant n'en devoit guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par ſa mere.
Quoique l'eſpoir ne ſoit qu'une viande légere,
A peine fut-il né, qu'on le ſevra d'eſpoir.

Si Philis, un peu moins injuſte,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le jour,
C'eût bien été l'Amour le plus robuſte
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

Ci gît l'Amour ; Philis a voulu ſon trépas,
L'a noyé de ſes mains ; on n'en ſait pas la cauſe.
Quoique ſous ce tombeau, ſon petit corps repoſe,
Qu'il fût mort tout-à-fait, je n'en répondrois pas.
Souvent il n'eſt pas mort, bien qu'il paroiſſe l'être.
Quand on n'y penſe plus, il ſort de ſon cercueil ;
Il ne lui faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.

SONNET

A une de ſes amies, qui l'avoit prié de lui apprendre l'Eſpagnol.

1677.

PArce que l'Eſpagnol eſt une Langue fiere,
Je vous le dois apprendre ? Hé bien, ſoit, commençons ;
Mais ce que je demande à ma belle Ecoliere,
C'eſt de ne ſe jamais ſervir de mes leçons.

Déja ſi fierement votre ame indifférente
Oppoſe à mon amour, qu'il ne faut point aimer ;
Que même en Eſpagnol, y fuſſiez-vous ſavante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le préfere
A la rude fierté d'une Langue étrangere.
De ce qu'il a de libre, empruntons le ſecours.

Mais que de ſon côté l'Eſpagnol ſe conſole ;
Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté françoiſe, & conſtance eſpagnole ?

ÉLOGE
DE MARQUÈS,
Petit Chien Aragonois.

1677.

SAvez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la reſſemblance ?
Çà, devinez, ſongez-y bien ;
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le myſtere, & vous y faire jour,
Examinez Marquès, ſon humeur, ſa figure ;
Mais enfin cette énigme eſt-elle trop obſcure ?
Vous rendez-vous ? Il reſſemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous ! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vu comparaiſon clocher.
Eſt-ce que de l'Amour un chien peut approcher ?
Ouidà, Philis, il en approche.

Mais en approcher ce n'eſt rien ;
Je dirai davantage, & j'augmenterai bien

La ſurpriſe que je vous cauſe.
Votre chien & l'Amour, l'Amour & votre chien,
C'eſt jus vert, vert jus, même choſe.

Marquès ſur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras il ſe loge à toute heure;
Et c'eſt là que l'Amour établit ſa demeure,
Lorſqu'il eſt bien reçu de vous autres beautés.

On voit Marquès ſe mettre aiſément en colere,
Et s'appaiſer fort aiſément.
Connoiſſez-vous l'Amour? Voilà ſon caractere;
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez aſſez frugalement;
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diete,
Subſiſte je ne ſais comment.

L'Amour ne peut trouver chez vous de ſubſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul mets nourriſſant;
Et s'il ne vivoit d'eſpérance,
Je crois qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit chien vous folâtrez ſans ceſſe,
En folâtrant ce petit chien vous mord:
On joue avec l'Amour; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures ?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait, on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien ſoit tel que quand il vient de naître ;
Et de peur qu'il ne croiſſe, on y prend mille ſoins.
Il ne faut pas en prendre moins,
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marquès, parce qu'il eſt petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entends que Marquès ſe plaint du mauvais tour
Que lui fait ma muſe indiſcrette.
Ah ! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faiſant reſſembler à l'Amour.

L'Amour n'eſt pas trop bien auprès de ma Maîtreſſe ;
Si vous ne le ſavez, elle l'a toujours fui ;
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport avec lui.

En

En mon état de chien, j'ai l'ame assez contente,
Je suis heureux par cent bonnes raisons.
J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune présente.

Et si, pour ressembler aux Dieux,
Ma Maîtresse me disgracie,
A votre avis, m'en trouverai-je mieux?
Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en remercie.

Ah! mon pauvre Marquès, ce seroit grand'pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle pere & mere,
La patrie aux grands cœurs toujours aimable & chere,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si légere.

Non, cela ne se peut. Fais valoir tes appas;
Cher Marquès, ta Maîtresse aime que tu la flattes;
Caresse-la, tiens-toi sans cesse entre ses bras,
En aboyant, en lui donnant tes pattes,
Explique-toi le mieux que tu pourras.

Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort.

L'INDIFFÉRENCE A IRIS.

1678.

SAns doute, belle Iris, je vous ai bien ſervie;
Vous avez juſqu'ici vécu tranquillement ;
Mais depuis peu, dans votre train de vie,
J'apperçois quelque changement.

Cet heureux temps n'eſt plus, ce temps ſi favorable
Pour un règne comme le mien,
Où vous ne ſaviez pas que vous fuſſiez aimable,
Où l'on ne vous en diſoit rien.

Vous ſouffrez maintenant des gens qui vous le diſent :
Sur ce que vous valez, ils vous ouvrent les yeux ;
Et depuis qu'ils vous en inſtruiſent,
Vous en valez même encor mieux.

Vous voyez chaque jour votre mérite croître ;
Pourquoi faut-il qu'on vous l'ait découvert ?
Vous voudrez éprouver peut-être
A quoi tant de mérite ſert.

Vous voudrez voir ſi la tendreſſe
Ne le ſauroit point mieux mettre en œuvre que moi ;
Car il eſt, entre nous, d'une certaine eſpece
Aſſez propre à ce doux emploi.

Cultiver les talens d'une jeune perſonne,
Animer ſa beauté, façonner ſon eſprit,
Ce n'eſt pas un métier à quoï je ſois trop bonne ;
L'Amour, dit-on, y réuſſit.

Dirai-je tout ce que je penſe ?
Vous avez un Tircis, Iris, qui me déplaît,
Qui, toujours en votre préſence,
Quoique vous duſſiez bien prendre mon intérêt,
Dit du mal de l'Indifférence.

Il dit que je ne ſuis propre qu'à vous gâter,
Qu'il eſt mille plaiſirs que vous pourriez goûter,
Que je vous fais perdre votre bel âge :
Je ſuis laſſe de tout cela ;
Et ſi vous le voulez écouter davantage,
De bonne foi je vous quitterai là.

Auſſi-bien, ſi ſon amour dure,
(Et franchement j'en ai grand'peur)
La victoire pour moi n'eſt pas choſe trop ſûre ;
Tant de ſoins, de reſpects, ſont de mauvais augure,

Et m'annoncent toujours qu'il faut ſortir d'un cœur.

Encor ſi j'avois eſpérance
Que de votre froideur on dût ſe rebuter,
Je ne voudrois pas vous quitter,
Et du moins j'aurois patience.

Mais Tircis n'eſt pas ſi-tôt las ;
Il a de votre cœur entrepris la conquête.
Puiſqu'il s'eſt mis ce deſſein dans la tête,
Je le connois, il n'en démordra pas.

Juſqu'à ce qu'à ſon point il vous ait amenée,
Vous obſéder ſera ſon ſeul emploi ;
C'eſt une humeur tellement obſtinée,
Qu'il faut qu'on l'aime, ou qu'on diſe pourquoi.

Ainſi donc, j'aime mieux céder de bonne grace,
Que de me voir obligée à céder ;
Votre cœur eſt de plus une eſpéce de place,
Que, ſans beaucoup de peine, on ne ſauroit garder.

Je prévois qu'il faudroit le défendre ſans ceſſe,
Tout le monde l'attaquera :
Il eſt plus à propos qu'enfin je vous le laiſſe,
Vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Quand je m'en ſerai retirée,
J'en veux chercher quelqu'autre où je demeure en paix.
Il en eſt, & pluſieurs, où je ſuis aſſurée
Qu'on ne m'attaquera jamais.

RÉPONSE D'IRIS A L'INDIFFÉRENCE.

1678.

QUoi! vous m'abandonnez, hélas! ma chere hôteſſe,
Vous me dites adieu dans mon plus grand beſoin :
A quoi bon de mon cœur avoir pris tant de ſoin,
Pour fuir, quand on en veut ſurprendre la tendreſſe ?

Mais quel ſujet encor vous force à me quitter?
Tircis médit de vous; voyez la belle affaire!
Quoi? pour des mots faut-il ſe rebuter?
Vraiment vous ne réſiſtez guère;
Il ne faut rien pour vous épouvanter.

Montrez-lui ce que c'eſt que cette indifférence
Qui régna ſi long-temps dans mon cœur endurci ;
Vous voyez qu'il ſe fie en ſa perſévérance ;
Hé bien, perſévérez auſſi.

Plus l'ennemi vous paroît redoutable,
Et plus vous trouverez de gloire à mériter :
C'eſt juſtement parce qu'il eſt aimable,
Qu'à de plus grands efforts il faut vous exciter.

De plus, quand vous m'aurez laiſſée,
Si Tircis me laiſſoit, à parler franchement,
Je ſerois bien embarraſſée,
De n'avoir plus ni vous ni mon Amant.

Donnez-moi donc le temps d'éprouver ſa conſtance,
Avant qu'à vous quitter je puiſſe conſentir ;
Après cela, ſi vous voulez partir,
Il faudra prendre patience.

Souvent les Amans ſont trompeurs,
Et malgré tous leurs ſoins & toutes leurs douceurs,
Il eſt bon que l'on ſe défende :
Car dès qu'ils ſont les maîtres de nos cœurs,
On remarque combien la différence eſt grande,
De ces Amans ſoumis à des Amans vainqueurs.

Mais enfin, si de moi vous vous trouvez trop
lasse,
Quand Tircis m'aura fait croire ce qu'il me dit,
Alors moi-même je vous chasse ;
Ce Tircis dans mon cœur remplira votre place,
Je l'aimerai pour vous faire dépit.

APOLLON
A IRIS (*i*).

VOs vers, aimable Iris, ont fait du bruit ici,
On vous nomme au Parnasse une petite Muse.
Puisque votre début a si bien réussi,
Vous irez loin, ou je m'abuse.
Nos Poëtes galans l'ont beaucoup admiré ;
Les femmes beaux esprits, telles que fut la Suze,
Pour dire tout, l'ont un peu censuré.

Je suis ravi que vous soyez des nôtres.
Être le Dieu des Vers seroit un sort bien doux,
Si parmi les Auteurs il n'en étoit point d'autres,
Que des Auteurs faits comme vous.

(*i*) Cette Epitre & la suivante sont partie d'une pièce imprimée dans le Mercure de Décembre 1677, & intitulée *Nouvelle à Madame de..... par l'Auteur du Mercure.* Elles sont l'une & l'autre de M. *de Fontenelle* ; mais la *Nouvelle* n'en est pas.

J'ai ſur les beaux eſprits une puiſſance entiere ;
Ils reconnoiſſent tous ma Juridiction.
A vous dire le vrai, c'eſt une nation
Dont je ſuis dégoûté d'une étrange maniere.

Et même quelquefois dans mes bruſques tranſports,
Peu s'en faut qu'à jamais je ne les abandonne ;
Mais ſi les beaux eſprits étoient de jolis corps,
Je me plairois à l'emploi qu'on me donne.

Dès que vous me ferez l'honneur de m'invoquer,
Fiez-vous-en à moi, je ne tarderai guère ;
Et lorſque mon ſecours vous ſera néceſſaire,
Aſſurez-vous qu'il ne vous peut manquer.

Je vous dirai pourtant un point qui m'embaraſſe.
Un certain petit Dieu fripon,
Je ne ſais ſeulement ſi vous ſavez ſon nom,
Il s'appelle l'Amour, a pouſſé ſon audace
Juſqu'à me ſoutenir en face,
Que vos vers ſont de ſa façon ;
Et pour vous, m'a-t-il dit, conſolez-vous, de grace ;
Ce n'eſt pas vous dont elle a pris leçon.

Quoiqu'il ſe pare en vain de ce faux avantage,
Il a quelque ſujet de dire ce qu'il dit :
Vous parlez dans vos vers un aſſez doux langage,
Et peut-être après tout l'Amant dont il s'agit,
Jugeroit que du cœur ces vers ſeroient l'ouvrage,
Si par malheur pour lui vous n'aviez trop d'eſprit.

N'allez pas de l'Amour devenir l'écoliere ;
Ce maître dangereux conduit tout de travers ;
Vous ne feriez jamais de piéce réguliere,
Si ce petit brouillon vous inſpiroit vos vers.

Adieu, charmante Iris ; j'aurai ſoin que la rime ;
Quand vous compoſerez, ne vous refuſe rien :
Mais que ce ſoit moi ſeul au moins qui vous anime,
Autrement tout n'iroit pas bien.

L'AMOUR
A IRIS.
1678.

AVez-vous lu mon nom, ſans changer de couleur ?
Votre ſurpriſe, Iris, n'eſt-elle pas extrême ?
Raſſurez-vous ; mon nom fait toujours plus de peur
Que je n'en aurois fait moi-même.

Votre Ouvrage galant, début aſſez heureux,
Entre Apollon & moi met de la jalouſie.
Il s'agit de ſavoir lequel eſt de nous deux
Votre Maître de Poëſie.

Franchement, Apollon n'eſt pas d'un grand ſecours ;
En matiere de vers je ne le craindrois guere,
Et je le déſirois de faire
D'auſſi bons écoliers que j'en fais tous les jours.

Quels travaux aſſidus pour former un Poëte,
Et quel temps ne lui faut-il pas ?
On eſt quitte avec moi de tout cet embarras ;
Qu'on aime un peu, l'affaire eſt faite.

Cherchez-vous à vous épargner
Cent préceptes de l'art qu'il ſeroit long d'apprendre ?
Une rêverie un peu tendre
En un moment vous va tout enſeigner.

J'inſtruis d'une maniere aſſez courte & facile ;
Commencer par l'eſprit, c'eſt un ſoin inutile,
Fort long du moins, quand même il réuſſit.
Je vais tout droit au cœur, & fais plus de profit :
Car quand le cœur eſt une fois docile,
On fait ce qu'on veut de l'eſprit.

Quand vous fites vos vers, dites-le-moi ſans feinte,
Les ſentiez-vous couler de ſource & ſans contrainte ?
Je vous les inſpirois, Iris, n'en doutez pas.
Si, ſortant lentement & d'une froide veine,
Sillabe après ſillabe, ils marchoient avec peine,
C'étoit Apollon en ce cas.

Lequel avouez-vous, Iris, pour votre maître ?
Je m'inquiete peu pour qui vous prononciez ;
Car enfin je le pourrois être
Sans que vous-même le ſuſſiez.

Je ne penſerois pas avoir perdu ma cauſe,
Quand vous décideriez en faveur d'un rival ;

Et même *incognito* si j'avois fait la chose;
Mes affaires chez vous n'en iroient pas plus mal.

Mais quand je n'aurois point d'autre part à l'ouvrage,
Sans contestation j'ai donné le sujet :
C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris, j'en suis satisfait.

TIRCIS
A IRIS.
1678.

IL y a aujourd'hui un peu plus d'un an que je vous ai vue pour la premiere fois, & par conséquent que je vous aime. C'est une journée trop remarquable, & qui a eu de trop grandes suites, pour l'oublier. Le pourrez-vous croire? Les Amours l'ont solemnisée; & comme cette fête vous regarde, vous auriez sujet de vous plaindre, si je vous en laissois ignorer les particularités.

Le premier jour de Mai 1678, on

porta un billet chez tous les Amours : ils y trouverent ces quatre vers :

Les Amours ſont demain priés d'un grand dîné
Chez l'Amour, fils d'Iris, autrement la ***
Comme c'eſt le jour qu'il eſt né,
Il ſe met en frais & les traite.

Il vint donc un très-grand nombre d'Amours chez celui qui les avoit conviés ; & auſſi-tôt qu'il les vit :

Chers Amours, leur dit-il, avec un doux ſouris,
Nous célébrons une grande journée,
C'eſt aujourd'hui que je ſuis né d'Iris,
Aujourd'hui je compte une année.
Quoi ! vous n'auriez qu'un an, s'écria-t-on ! Abus.
Vous paroiſſez trop grand & trop fort pour votre âge.
De bonne foi, dit-il, je n'ai pas davantage,
Mais auſſi je ne croîtrai plus.
A peine venois-je de naître,
Que j'étois déja grand Amour.
Iris, qui me voyoit croître comme le jour,
S'imaginoit que j'allois toujours croître ;
Mais quand on croît ſi vîte, il eſt un certain point
Où l'on s'arrête de bonne heure :

Ainſi qu'Iris ne s'en étonne point,
Me voilà tel qu'il faut que je demeure.

Après ce peu de paroles qui furent dites en arrivant, les Amours ſe mirent à table, & chacun ayant pris place ſelon ſon rang,

Le Maître du feſtin leur en fit l'ouverture
Par deux grands plats que l'on ſervit.
Dans l'un étoient des viandes en peinture,
Dans l'autre des billets qu'il diſoit pleins d'eſprit.
La plupart des Amours ſe mirent en colere.
Quoi ! s'écrierent-ils, vous moquez-vous de nous ?
Viandes creuſes & billets doux,
Eſt-ce là le repas que vous voulez nous faire ?
Eh quoi, reprit leur Hôte, eſt-ce que mes billets
Ne feront pas pour vous une chere complette ?
Iris ne me nourrit que de ſemblables mets ;
Je vous traite comme on me traite.
Je ne ſais pas comment il faut vous recevoir,
Si vous n'êtes content de ce qu'on vous préſente ;
Car moi, ſans vanité, qui crois bien vous valoir,
Il faut bien que je m'en contente.

Preſque tous les Amours l'avoient déja quitté,
En peſtant contre le régale.
Il étoit ſeulement reſté
Quelques petits Amours de vie aſſez frugale;
Lorſqu'il dit aux premiers : Revenez ſur vos pas,
Je vous ferai ſervir des viandes moins légeres;
Pour moi, vous ſouffrirez que je n'y touche pas;
Il faut que je m'en tienne à mes mets ordinaires.

Il parut auſſi-tôt un ſervice dont tous les Amours furent forts ſatisfaits. Comme leur Hôte mangea fort peu, il s'appliqua à les divertir par ſon entretien. Il leur apprit que ſa naiſſance avoit été précédée de quelques prodiges; car ce n'étoit pas un Amour du commun. Ces prodiges étoient que, quelque temps avant qu'il naquît, le feu avoit pris à tous les Livres de morale qu'avoit ſon pere, nommé Tircis, jeune homme qui faiſoit fort le Philoſophe; & que le Mercure galant étant apparu une nuit en ſonge à ſa mere Iris, lui avoit dit ces mots : *Aime, & je t'immortaliſe.* La converſation tourna enſuite ſur Tircis & ſur Iris mêmes; on de-

manda au maître du festin comment ils étoient ensemble, ou s'il l'aimoit mieux, comment Tircis étoit dans l'esprit d'Iris : voici sa réponse.

Ce Tircis qui lui rend mille hommages constans,
Aux dépens de son cœur veut qu'elle les achette.
Iris, qui ne sauroit désavouer la dette,
Pour le payer lui demande du temps.
Cependant, s'il reçoit une œillade flatteuse,
Et quelques mots douteux qu'il entend comme il veut,
Il croit que sa fortune est encor trop heureuse ;
Car d'une méchante payeuse
On tire toujours ce qu'on peut.
Quand il lui dit qu'il faut qu'elle s'acquitte,
Qu'elle ne fait que s'endetter,
Elle dit que la dette est encor trop petite,
Pour se presser de l'acquitter ;
Que quand elle sera plus grande,
Elle paira les soins qui se trouveront dûs ;
Et que c'est ce qu'elle demande,
Que de s'endetter encor plus.
Peut-être que depuis le temps qu'elle differe,
Sa promesse est un peu sujette à caution ;
Peut-être tout d'un coup fera-t-elle l'affaire :
Qu'en croyez-vous, Amours ? Voilà la question.

Là-dessus

Là-dessus les avis furent partagés. Il y en eut qui dirent que vous m'aimiez, & ce fut là le plus petit nombre. Tout le reste prétendit que je n'étois point aimé, & leur opinion l'emporta par la pluralité des voix. Cette diversité d'avis vint de deux différens caracteres d'Amours qui étoient là. Les uns étoient de ces Amours délicats qui rafinent sur les moindres choses, & qui se croient heureux sur la foi des Interprêtes muets. Les autres se moquoient de cette délicatesse, & ne se flattoient de la conquête des cœurs, qu'à bonnes enseignes.

Iris aime déja, disoient les délicats,
Puisqu'elle sent qu'il faut un jour qu'elle aime.
De son cœur ébranlé vous voyez l'embarras;
Cet embarras, c'est l'amour même.
Quand d'un cœur, par surprise, il s'est fait recevoir,
Il ne veut pas d'abord s'en déclarer le maître;
Jusqu'à ce qu'il ait mieux établi son pouvoir,
Il se ménage trop pour oser y paroître.
A la plus foible marque il faut le reconnoître,
Et l'on ne fait que l'entrevoir.

Qu'il eſt doux à Tircis, dont les yeux ſans relâche
Cherchent du cœur d'Iris tous les replis ſecrets,
D'y démêler enfin un Amour qui ſe cache,
Et ſe trahit pourtant par de petits effets !
Peut-être quand Iris avouroit ſa tendreſſe,
En entendre l'aveu, ſeroit plaiſir moins grand,
Que de la découvrir par cette heureuſe adreſſe,
Qui l'épie & qui la ſurprend.
De ces rafinemens la méthode eſt ſubtile,
Répliquoient les Amours de l'avis oppoſé :
Mais ſi ſur ces garants Tircis s'eſt repoſé,
Tircis n'eſt pas trop difficile.
Puiſqu'il ne faut, pour contenter ſes vœux,
Qu'un peu d'eſpérance incertaine,
Sans doute ce n'eſt pas la peine
Qu'Iris en faſſe un Amant malheureux.
Quelquefois exiger trop de reconnoiſſance,
C'eſt le moyen de n'être pas content.
Il ſe peut qu'en ce cas la belle ſe diſpenſe
De payer comme on le prétend :
Et vous voilà ſans récompenſe.
Mais quand heureuſement un eſprit ſe repaît
De ces chimeres délicates
Qui vous font dans un cœur voir tout ce qui vous plaît,
On ne ſauroit trouver d'ingrates.
Pauvres Amours, connoiſſez votre erreur ;
Laiſſez là, laiſſez là vos fines conjectures,

Pour croire qu'on a fait la conquête d'un cœur,
Il faut des preuves bien plus sûres.
Quand la Belle a dit à l'Amant,
Je partage avec vous l'amour que je vous donne,
La preuve est bonne assurément,
Et cependant elle n'est pas trop bonne.
On pourroit souhaiter quelque chose de mieux,
Sans souhaiter rien de trop tendre.
Mais enfin un aveu si doux, si glorieux,
Quoiqu'il n'ait point de suite, est toujours bon à prendre.
Si ce n'est être heureux, c'est du moins être aimé,
C'est de quoi satisfaire un esprit raisonnable.
Quant au bonheur que Tircis s'est formé,
C'est un bonheur d'Amant très-misérable.

Cette contestation aigrît les esprits, & les Amours ne disputerent pas longtemps sans venir jusqu'aux reproches. Les délicats disoient aux autres, qu'ils étoient trop grossiers pour goûter ces fins plaisirs de voir les progrès qu'on fait peu à peu dans un cœur qui se défend, & dont la résistance est poussée à bout. Ceux qu'ils accusoient de grossiereté, repoussoient l'injure, en disant qu'avec tous leurs rafinemens de délicatesse, ils avoient tellement quin-

teſſencié l'amour, qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit qu'être aimé.

Et comme les Amours ont le ſang un peu chaud,
Et que la moindre bagatelle,
Un rien même, eſt tout ce qu'il faut,
Pour faire entr'eux une groſſe querelle,
Ils mettoient tous déja la main à leurs carquois;
Déja pour le combat ils préparoient leurs armes,
Et rempliſſoient les airs de leurs confuſes voix;
Ce n'étoit plus que troubles & qu'allarmes.
Déja petits Amours contre petits Amours
Commençoient fierement une guerre civile,
Si l'Hôte n'eût tâché, par ſes ſages diſcours,
D'appaiſer promptement leur bile.
Il leur fit concevoir combien leur queſtion
Etoit pour eux de légere importance;
Et leur dit que chacun tînt ſon opinion,
En attendant la fin de votre indifférence,
Qui donneroit bientôt une déciſion.
Cet avis fit ceſſer leur ardeur belliqueuſe;
Et quand la paix fut faite, ils tomberent d'accord
Que c'étoit vous qui ſeule aviez eu tort
De laiſſer ſi long-temps la queſtion douteuſe.

Voilà, belle Iris, ce qui ſe paſſa dans ce feſtin. Vous devez penſer à vous, car j'oubliois à vous dire que tous les

Amours jurerent qu'ils vous feroient un méchant parti, si vous ne décidiez pas promptement cette question qui avoit causé un si grand désordre.

LES ZÉPHIRS (k).

1680.

CE fut entre les lieux où faisoient leur séjour,
L'un de l'autre éloignés, Tircis & sa Bergere,
Que deux Zéphirs, députés par l'Amour
Pour exercer un tendre ministere,
Se rencontrerent l'autre jour.
L'un portoit à Tircis les soupirs que la Belle
Envoyoit au triste Berger :
L'autre s'étoit voulu charger
Des soupirs du Berger pour elle.
Car l'Amour a toujours mille & mille Zéphirs,
Qui, rangés à l'envi sous son obéissance,
Portent en tous lieux les soupirs
Que les cœurs amoureux poussent pendant l'absence,
Vers les objets de leurs désirs.

(k) Il y a une autre piéce avec le même titre & sur le même sujet, parmi les Poesies de l'Auteur, Tome IV ; mais ces deux morceaux sont différens.

Nos deux Zéphirs d'abord ſe reconnurent,
Et voici l'entretien qu'ils eurent.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Je ne demande point, cher Zéphir, où tu vas ;
Sans doute l'on t'envoie aux lieux que j'abandonne.
Ton ambaſſade eſt-elle bonne ?
Et portes-tu bien de tendres hélas ?

ZÉPHIR D'IRIS.

Pas trop ; & franchement j'en voulois davantage ;
Car le peu de ſoupirs qu'on me donne à porter,
Ne me ſemble pas mériter
Qu'un Zéphir entreprenne un aſſez long voyage :
Mais dis-moi vîte, es-tu bien chargé, toi ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Ah ! vraiment je ne puis ſuffire
A tout ce que Tircis me veut donner d'emploi.
Porter tous ſes ſoupirs ! cela de bonne foi
Paſſe les forces d'un Zéphire.
Quoique j'aye aſſez voyagé
Pour les Amans éloignés de leurs Belles,
Depuis qu'à ce métier on exerce mes aîles,
Jamais je ne fus ſi chargé.

ZÉPHIR D'IRIS.

A ce compte, Tircis, grace à l'inquiétude,
Et grace aux peines qu'il reſſent,
Fait les devoirs d'Amant abſent
Dans la derniere exactitude.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Sans doute on n'a point vu dans l'empire amoureux,
De paſſion plus exemplaire.
Il ne reſſemble point aux Amans du vulgaire,
Qui, dans l'éloignement, chagrins en dépit d'eux,
Peſtant contre un Amour fâcheux,
Seroient ravis de s'en pouvoir défaire.
Tircis, quoique plongé dans un cruel ennui,
Ne l'accuſe jamais de trop de violence :
Les maux que lui cauſe l'abſence,
Puiſqu'ils viennent d'Iris, ont des charmes pour lui.
Iris ſeule l'occupe ; & quand il la regrette,
Il goûte la douceur ſecrette
D'en faire ſon ſeul entretien.
Puiſqu'il ne voit point ce qu'il aime,
Il ſe fait un plaiſir extrême
De ne prendre plaiſir à rien.
Je ne ſais pas, pour moi, comment on oſe,
De cinq ou ſix ſoupirs, payer un tel Amant ;

Et je ne sais non plus comment
Tu lui pourras offrir si peu de chose.

ZÉPHIR D'IRIS.

Il sera trop content, va, j'en suis assuré :
Mais vois-tu ? je me persuade
Qu'Iris pourroit avoir un peu plus soupiré
Qu'il n'est dit dans mon ambassade.
Iris est un terrible esprit ;
Epargner les aveux, c'est sa grande maxime.
Elle envoie à Tircis, qui loin d'elle languit,
Quelques légers regrets par maniere d'acquit :
Pour les soupirs trop doux, la Belle les supprime.
Quand, à ce pauvre Amant inquiet, éloigné,
Elle peut dérober une bonne partie.
De la peine qu'elle a sentie,
Elle croit avoir bien gagné.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Aussi j'ai remarqué que d'une étrange sorte
L'Amour est défiant sur le compte d'Iris :
Il ne peut croire encor son cœur assez bien pris ;
Témoin les ordres que je porte.

ZÉPHIR D'IRIS.

Quels ordres portes-tu ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Telle est expressément
Dans

Dans le séjour d'Iris la loi qu'Amour impose,
Que tout de son Berger lui parle à tout moment;
Car on craint que son cœur n'en parle rarement,
Si sur son cœur on s'en repose.
Si la belle Iris rêve à son tendre Berger,
L'Amour veut qu'à l'envi tout flatte la Bergere,
Il veut que d'une aîle légere
Les Zéphirs autour d'elle aient soin de voltiger;
Il veut que les oiseaux, en chantant leurs amours,
Entretiennent ses rêveries (*l*):
Mais dès qu'elle osera goûter d'autres plaisirs
Que ceux de s'occuper d'un Berger si fidelle,
Il veut que les oiseaux, les ruisseaux, les Zéphirs,
Tous, à l'envi, se déclarent contr'elle.

ZÉPHIR D'IRIS.

Si l'Amour se défie, il est sûr d'autre part
Qu'Iris n'est pas sans défiance.
Si tu savois combien de prévoyance
Elle a fait voir à mon départ!
Elle m'a dit cent fois : Ecoute;
Quand tu seras parti, Zéphir, arrête-toi,
Si tu ne trouves sur la route
Un Zéphir envoyé vers moi :

(*l*) *Il manque deux vers pour rimer aux deux précédens.*

Après l'avoir trouvé sur ton chemin, avance;
S'il tardoit trop, reviens plutôt ici :
N'y manque pas, cher Zéphire ; ceci
Est de la derniere importance.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Pour moi, quand j'aurois dû ne te pas rencontrer,
J'avois ordre d'aller de la même vîtesse.
Mais grace aux longs discours où nous venons d'entrer,
Tu ne te souviens plus combien le temps nous presse.
Vas vîte t'acquitter de ta commission :
Tircis languit dans cette attente ;
Vole au gré de sa passion.
Je puis aller, je crois, d'une aile un peu plus lente,
Iris est moins impatiente.

ZÉPHIR D'IRIS.

Là, là, c'est une question.

LE RUISSEAU, AMANT DE LA PRAIRIE.

1677.

J'Ai fait, pour vous trouver, un assez long voyage,
Mon aimable Prairie ; enfin je viens à vous ;
Recevez un Ruisseau, dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour votre usage.

C'est dans ce seul espoir que, sans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma source,
J'ai toujours jusqu'ici continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir ;
Je n'ai point serpenté dans leurs routes fleuries,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sachez, ne vous déplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit été bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon compte ;
J'en fusse arrivé un peu plus tard en ce lieu ;
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant finement, je leur disois Adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile ;
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus ;
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me perds ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous ;
Vous êtes bien mon fait, je suis assez le vôtre ;
Mais aussi, moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela près, qui n'est pas un grand vice,
J'ai d'assez bonnes qualités.
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les étés.

Je sais que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moi ne s'accommodent pas ;
Il leur faut ces torrens qui font tant de fracas ;
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal ;
Je suis tranquille & doux, ne fais point de ravage ;
De plus, je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie, & peut-être assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau ;
A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un jusques chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprès
Vous faire offres de leur service,
Et le tout pour vos intérêts.

A présent, je l'avoue, on vous trouve agréable,
Vous donnez du plaisir aux yeux ;

Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus véritable;
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront, vous vous verrez ornée;
Je vous enrichirai de ces nouveaux trésors;
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je munirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre;
A quoi plus fortement puis-je m'intéresser?
Déja même en deux bras je m'apprête à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir;
Et quand j'aurai semé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous plutôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de joie;
De les tant retenir à la fin je suis las:
Elles vont se répandre & se faire une voie;
Il n'est plus temps à vous de ne consentir pas.

LETTRE

A MADEMOISELLE DE**.

1678.

IL y a long-temps que je m'ennuie de vous appeler Mademoiſelle, & d'être traité par vous de Monſieur. Je ſuis ravi que vous vous ſoyez auſſi ennuyée de ces noms, & vous avez été heureuſement inſpirée de m'en chercher un moins ſérieux. A dire vrai, ce terme de Monſieur tient un peu trop du reſpect, & vous pouvez le perdre hardiment pour moi, pourvu que vous conſentiez à le remplacer par quelque ſentiment plus agréable. Votre embarras ſur ce changement de nom, venoit de la difficulté de m'en choiſir un qui fût joli, & point trop tendre. C'étoit aſſurément une affaire.

Mais enfin tout eſt terminé;
Je m'en vais vous cauſer une ſurpriſe extrême.

Ce nom que vous cherchiez, l'Amour me l'a donné.

Quoi! l'Amour? Oui, l'Amour lui-même.
Qui ſe le fût imaginé!
Sans doute on ne s'attendoit guère
Que, dans votre Conſeil, vous duſſiez l'appeſer.
Mais ce fripon fait bien plus d'une affaire,
Dont il n'eſt pas prié de ſe mêler.

Je gage que vous vous préparez déja à le déſavouer de ce qu'il a fait; mais je vous aſſure qu'il en a fort bien uſé; & vous ſavez auſſi-bien que moi, qu'il a plus d'égard pour vous, que pour aucune perſonne du monde. Voici comme cette négociation a été traitée.

Quand il fut que vous vouliez bien recevoir un nom, & m'en donner un, il aſſembla tous ſes petits freres les Amours, pour délibérer là-deſſus. Il leur propoſa d'abord qu'il étoit temps que nous quittaſſions les noms de Monſieur & de Mademoiſelle. On apporta les regiſtres de ſes conquêtes, & on ſe mit à les feuilleter. Les regiſtres des conquêtes de l'Amour, vous vous imaginez bien que ce doivent être force billets galans de toutes les ma-

nieres. On trouva dans les plus anciens les noms de mon Soleil & chere Ame. Les Amours éclaterent de rire.

Cependant, ne vous en déplaiſe,
Ces noms furent trouvés fort tendres & fort doux
Par quelques Amours portant fraiſe,
Dont nos aïeux ſentoient jadis les coups.
Ils regretterent fort l'antique prud'homie,
Qui ne paroît plus dans nos ans,
Et les mots emmiellés de m'amour, de m'amie,
Dont on ſe ſervoit au vieux temps.

On trouva enſuite dans des regiſtres plus modernes, mon cher & ma chere; & là-deſſus un gros Amour au teint fleuri,

Qui ne connoiſſoit point de beauté rigoureuſe,
Qui de ſolides mets s'étoit toujours nourri,
Et qui ſavoit duper le plus jaloux mari,
Et la mere la plus fâcheuſe,
Cria tout haut : Mon cher & ma chere ſont bons,
Ils expriment fort bien, ils ſont du bel uſage;
Pourquoi feuilleter davantage ?
Ordonnez qu'on prendra ces noms.

Tout beau, lui répondit certain Amour sévere ;
Nos Amans n'en sont pas encore où vous pensez.
Quoi ! viendroient-ils si-tôt à mon cher & ma chere ?
S'ils y viennent un jour, ce sera bien assez.
Vraiment, si j'en étois le maître,
Répliqua le premier, ils doubleroient le pas :
Vous diriez qu'ils ne font que de s'entreconnoître,
Ces Amans-là n'avancent pas.

Malgré l'avis de cet Amour, on continua à feuilleter ; on lut les noms de mon Berger & ma Bergere. C'est dommage, dit-on, qu'ils soient trop communs, car ils sont fort jolis. En même temps on entendit la voix d'un petit Amour, qui dit presque tout bas : Il y a remede à cela. On se tourna vers lui, & on le vit qu'il tâchoit à se perdre dans la foule des Amours, où il s'étoit toujours tenu caché. Mais on l'en tira, pour lui demander qui il étoit. Il n'étoit connu de personne.

Sa physionomie étoit spirituelle,
Le teint fort beau, l'œil languissant & doux,
La taille petite, mais belle,
En un mot tout fait comme vous ;

Fort timide, car de ſa vie
Le pauvre enfant n'avoit paru publiquement.
Il rougit, en voyant ſi belle compagnie,
Et ſa rougeur avoit de l'agrément.

Il dit que vous étiez ſa mere ; mais que comme cela étoit ſecret, il prioit ſes freres les Amours de n'en rien dire ; & que ſi on lui laiſſoit le temps de reprendre un peu ſes eſprits, il nous donneroit, à vous à moi s'entend, un nom dont nous aurions ſujet d'être ſatisfaits. Si-tôt qu'il ſe fut remis, il ajouta, qu'il falloit que vous m'appellaſſiez mon Berger. A la vérité, pourſuivit-il, le nom eſt commun, comme vous l'avez déja remarqué ; mais voici le moyen d'empêcher qu'il ne le ſoit. Il ne l'appellera pas ſa Bergere, mais ſa Muſette, & alors mon Berger & ma Muſette ſeront des noms nouveaux. Ma Muſette ! s'écrierent les Amours. Oui, ma Muſette, reprit-il d'un air un peu plus aſſuré ; ma mere eſt une vraie Muſette.

Elle eſt toute prête à charmer,
Et d'elle-même elle a tout ce qu'il faut pour plaire ;
Mais un Berger eſt néceſſaire,
Quand il s'agit de l'animer.

Si mon avis, Amours, étoit ſuivi du vôtre,
Je crois qu'il faudroit obliger
Et la Muſette & le Berger,
A certains devoirs l'un vers l'autre.
Le Berger ne dira rien d'amoureux, de doux,
Si ce n'eſt avec ſa Muſette :
Elle diſtinguera ſon Berger entre tous,
Et pour tout autre elle ſera muette.
De plus, quelque tendre chanſon
Que le Berger à ſa Muſette inſpire,
Elle ne pourra ſe diſpenſer de la dire,
Ni de la prendre ſur ſon ton.

On fut aſſez ſatisfait de la harangue du petit Amour ; & tous les Amours ſe ſéparerent, après avoir réſolu qu'on vous propoſeroit le nom de Muſette, & à moi le nom de Berger.

Si vous acceptez le vôtre, ſongez, je vous prie, que le Berger voudroit bien que ſa Muſette ne ſe fît point employer à des chanſons triſtes ni plaintives, mais ſeulement à celles où l'on marque ſa reconnoiſſance à l'Amour.

SONGE A IRIS.

1678.

IRis, je rêvois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener paroître
Au tribunal du grand Amour.
Moi qui sentois ma conscience nette,
J'allois gaiment d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
Et je vous trouvois inquiette.
Sans cesse vous disiez : Amours, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
Il faut que l'on se soit mépris :
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne;
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand tribunal enfin on nous présente;
Il n'avoit plus ni l'air soumis & doux,
Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paroître devant vous;

Mais fierement assis comme un Juge sévere ;
Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux.
Un grand regître ouvert qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter sa colere.
C'est là qu'il voit en un moment
Les affaires de son Empire.
Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
Ce qui se passe à son gouvernement ;
Un gouvernement, c'est-à-dire,
Une Belle avec son Amant.
Par exemple, un Amour sujet à rendre compte
De tout ce qui dépend de son petit emploi,
Vient écrire : aujourd'hui Climene, sous sa loi,
A su ranger, si vous voulez, Oronte :
Et puis un mois après : Climene s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Oronte, & n'en reçoit plus d'autres.
Le mois suivant il est écrit :
La Climene est des nôtres.
C'est ainsi qu'on trouve à la fois
L'état de tous les cœurs dans ce vaste mémoire.
Heureux les Amans dont l'histoire
Change beaucoup de mois en mois.
Pour le petit Amour que son devoir engage
A veiller sur nos cœurs tombés dans son partage,

Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
Il avoit chaque mois le même compte à rendre ;
Iris promet un aveu tendre,
Iris promet un tendre aveu :
Du couroux de l'Amour c'étoit ici la cauſe.
Qu'eſt ceci, diſoit-il, & chagrin & ſurpris ?
Déja depuis deux ans ſur l'article d'Iris,
Je vois toujours la même choſe,
Toujours l'aveu promis, & rien après cela.
Celles qui dès ce temps faiſoient même promeſſe,
Ont mille & mille fois avoué leur tendreſſe ;
Vraiment elles n'en ſont plus là.
Ce regître, quoiqu'aſſez ample,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui faſſe auſſi peu de progrès.
Alors de mon côté, commençant à me plaindre,
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord ;
Car, que votre parti fût extrêmement fort,
C'eſt ce que je penſois n'avoir pas lieu de craindre.
Taiſez-vous, me dit-il ; vous lui perſuadez
Que votre amour n'en ſeroit pas moins tendre,
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez ;
C'eſt bien là comme il s'y faut prendre.
Aimez d'un amour ſi conſtant
Qu'il vous plaira, j'en ſuis content ;

Mais faites quelquefois entrevoir à la Belle
Qu'en se défendant trop, elle courroit hasard
De ne pas inspirer une flamme éternelle.
Suffit-il que l'on soit fidelle ?
Il faut l'être avec un peu d'art.
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'Amant.
Çà donc, Iris, qu'on change de langage ;
Qu'on dise, j'aime, en ce même moment.
Mais, Amour, est-il nécessaire,
Lui disiez-vous d'un air assez soumis ?
Ce tendre aveu dès long-temps est promis ;
Promettre un aveu, c'est le faire.
Non, en termes exprès, il faut vous déclarer,
Pour la premiere fois, que ce mot coûte à dire !
Vous avez eu deux ans à vous y préparer,
Cela ne doit-il pas suffire ?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras ;
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus claire.
Quoi ! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire ?
Hé bien, vous allez voir que pour d'autres appas,
Tircis négligera tous les soins de vous plaire.
La menace en nous deux fit un effet contraire.
Vous criâtes : Amour, ah ! ne le faites pas.
Je répondis : Amour, vous ne le sauriez faire.

Enfin

Enfin l'Amour, Iris, ſut ſi bien vous preſſer,
Avec cette colere ou véritable ou feinte,
Que vous dites : Eh bien, puiſque j'y ſuis contrainte,
Puiſqu'on ne peut s'en diſpenſer,
Il eſt vrai..... Votre bouche alloit prononcer, j'aime.
Votre air, votre langueur, votre ſilence même,
Par avance déja ſembloient le prononcer :
Votre teint ſe couvroit d'une rougeur nouvelle;
Vos timides regards ſe détournoient de moi;
Pourquoi dans cet inſtant, pourquoi
Une funeſte joie, hélas ! m'éveilla-t-elle ?
Tel eſt mon ſort; ce mot ſi cher à mes ſouhaits,
Et que j'ai mérité par un amour ſi tendre,
Je me verrai toujours ſur le point de l'entendre,
Et je ne l'entendrai jamais.

TRADUCTION
DU REFRAIN

Du Pervigilium veneris ; cras amet qui nunquam amavit, quique amavit, cras amet.

L'Enfant aîlé, que l'Univers adore,
Preſcrit à tous cet ordre ſouverain.
Aimez demain, ſi vous n'aimez encore ;
Si vous aimez, aimez encor demain.

VERS
DE MANILIUS.

. . . . . Dum quærimus, ævum
Perdimus, & nullo votorum fine beati,
Victuros agimus ſemper, nec vivimus unquam.

IMITATION.

Dans des ſoins éternels, nous perdons nos années ;
Par l'inquiet déſir de les voir fortunées ;
Et toujours agités par de nouveaux ſouhaits,
Nous projettons de vivre, & ne vivons jamais.

COUPLET

SUR LES DEMOISELLES LOYSON.

QUatre beaux yeux m'ont ſu charmer ;
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
Deux ſœurs, que je n'oſe nommer,
Me tournent la cervelle.
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer,
Mais je ne ſais laquelle.

SUR LE MARIAGE.

Dans les nœuds de l'hymen, à quoi bon m'engager ?
Je ſuis un, cela doit ſuffire ;
Si j'étois deux, mon état ſeroit pire :
C'eſt bien aſſez de moi pour me faire enrager.

SUR cette expreſſion aſſez commune : Tuer le Temps. *C'eſt le Temps qui parle.*

Lorſque, pour s'amuſer, ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les Humains, ils diſent qu'ils me tuent :
Moi, je ne me vante de rien ;
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

VERS

De l'Auteur, dans la quatre-vingt-dix-ſeptième année de ſon âge, ſur ſon eſtomac.

QU'ON raiſonne *ab hoc* & *ab hac*
Sur mon exiſtence préſente ;
Je ne ſuis plus qu'un eſtomac ;
C'eſt bien peu, mais je m'en contente.

A un homme qui alloit publier un Ouvrage.

Dans la lice où tu vas courir,
Songe un peu combien tu haſardes.
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux naſardes.

FIN.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

Pièces relatives à M. de Fontenelle.

ELOGE de M. de Fontenelle, par M. le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, lu dans l'Aſſemblée publique d'après Pâques 1757. Page j

Extrait du Diſcours prononcé par M. Seguier, l'un des Avocats Généraux du Parlement de Paris, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe le jeudi 31 Mars 1757, à la place de M. de Fontenelle. xxvij

Extrait de la Réponſe de M. le Duc de Nivernois à M. Seguier. xxxvij

Extrait du Mercure du mois de Février 1681. lj

Vers de M. Fuſelier pour les Blondes, en

réponse à ceux de M. de Fontenelle pour les Brunes. lv

Vers adressés à M. de Fontenelle par M. de Crébillon, & prononcés dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le jour de Saint Louis 25 Août 1741. lvj

Lettre de M. Maty, Garde de la Bibliothèque Britannique, à M. de Fontenelle, en lui envoyant le Poëme de Vauxhall. lix

Elegia in obitu D. de Fontenelle, lecta in consessu Acad. Roth. 26 Januarii 1757. lxiij

Lettres de M. de Fontenelle.

Lettre I. *à M. Vieussens, Médecin de Montpellier,* 1

Lettre II. *à M. le Clerc.* 3

Lettre III. *à M. Gottsched, Professeur à Lépsic.* 6

Lettre IV. *au même.* 10

Extrait de la Gazette Littéraire de l'Europe. 14

Lettre V. *au Chevalier Hans Sloane, Président de la Société Royale de Londres.* 17

Lettre VI. *au même.* 19

Lettre VII. *au même.* 20

Lettre VIII. *à M. Boullier.* 21
Lettre IX. *au même.* 26
Lettre X. *au même.* 28
Lettre XI. *au même.* 30
Lettre XII. *de M. Boullier.* 33
Lettres XIII, XIV & XV. *à M. s'Gravesende, & réponses.* 38
Lettre XVI. *des Auteurs du Journal Littéraire, à M. de Fontenelle.* 47
Lettre XVII. *de M. Lockman. Epître Dédicatoire à M. de Fontenelle, de la Traduction Angloise de l'Histoire de Psyché de la Fontaine.* 50
Lettre XVIII. *Réponse de M. de Fontenelle à M. Lockman.* 57
Lettre XIX. *à M. Vernet, Professeur à Genève.* 61
Lettre XX. *au même.* 65
Lettre XXI. *au même sur le tutoyement.* 70
Lettre XXII. *au même.* 75
Lettre XXIII. *de M. de Montesquieu, sur le même sujet du tutoyement.* 77
Lettre XXIV. *à l'Académie de Rouen.* 80
Lettre XXV. *de M. le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, à M. de Fontenelle, en lui envoyant l'Eloge du Pere Marcastel,*

Associé de la même Académie. 82
Lettre XXVI. *Réponse de M. de Fontenelle.* 83
Lettre XXVII. *à feu Madame la Margrave de Bareith, sœur du Roi de Prusse.* 84
Lettre XXVIII. *Réponse de Madame la Margrave de Bareith.* 85
Lettre XXIX. *à M. Formey, en réponse à celle par laquelle il avoit notifié à M. de Fontenelle son association à l'Académie de Prusse.* 86
Lettre XXX. *de Mademoiselle de Launay, depuis Madame de Staal, à M. de Fontenelle.* 90
Lettre XXXI. *Réponse de M. de Fontenelle.* 93
Lettre XXXII. *de Madame de Staal.* 95
Lettre XXXIII. *de M. l'Abbé de Bragelongne, de l'Académie des Sciences.* 97
Lettre XXXIV. *de M. de Pontchartrain.* 99
Lettre XXXV. *de M. l'Abbé Bignon.* 100
Lettre XXXVI. *du même.* 103
Lettre XXXVII. *de M. le Comte de Maurepas.* 104
Lettre XXXVIII. *du même.* 105
Lettre

Lettre XXXIX. *du même.* 106
Lettre XL. *du même.* 107
Lettre XLI *de M. Jacques Serces.* 108
Lettre XLII. *de M. Hauſſen.* 112
Lettre XLIII. *de M. l'Abbé de la Pilloniere.* 116
Lettre XLIV. *de M. Chauvelin, Garde des Sceaux.* 120
Lettre XLV. *de M. de Fontenelle à M. de Monteſquieu.* 121
Lettre XLVI. *de M. le Cat à M. de Fontenelle.* 123
Lettre XLVII. *du même au même.* 126
Lettre XLVIII. *de M. de Bettencourt à M. de Fontenelle.* 129
Lettre XLIX. *du même.* 132
Lettre L. *du Pape Benoît XIV (Lambertini) à M. de Fontenelle.* 137
Lettre LI. *de M. de Fontenelle au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, pour le remercier de la place qu'il lui avoit accordée dans la Société des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.* 139
Lettre LII. *Réponſe du Roi de Pologne.* 140
Lettres de M. de Fontenelle au Père Caſtel. 141
Lettres du Père Caſtel à M. de Fontenelle. 156

Lettres de M. de Fontenelle au Cardinal de Fleury, avec les Réponſes. 173
Lettres de M. de Fontenelle à Mademoiſelle de Raymond de Farceaux, depuis Madame de Forgeville. 193
Lettre de M. de Bredevent à Madame de Forgeville. 224
Lettre de M. de Fontenelle ſur Eléonore d'Yvrée, *ou* les malheurs de l'Amour, *petit Roman de Mademoiſelle Bernard.* 227
Huit Lettres du Chevalier d'Her (par M. de Fontenelle) ſupprimées dans les dernières Editions. 235
*Avertiſſement de la première Edition des Lettres du Chevalier d'Her** en 1683.* 253

Poëſies diverſes de M. de Fontenelle.

Le Roſſignol, la Fauvette & le Moineau. Fable. 255
L'Amour noyé. 257
Epitaphe de l'Amour. 260
Sonnet à une de ſes amies qui l'avoit prié de lui apprendre l'Eſpagnol. 261
Eloge de Marquès, petit chien Aragonois. 262
L'Indifférence à Iris. 266
Réponſe d'Iris à l'Indifférence. 269

Apollon à Iris. 271
L'Amour à Iris. 274
Tircis à Iris. 276
Les Zéphirs. 285
Le Ruiſſeau amant de la Prairie. 291
Lettre à Mademoiſelle de **. 295
Songe à Iris. 301
Traduction du refrain du Pervigilium veneris. 306
Imitation de quelques Vers de Manilius. ibid.
Couplet ſur les Demoiſelles Loyſon. 307
Sur le Mariage. ibid.
Sur cette expreſſion aſſez commune : Tuer le temps. ibid.
Vers de l'Auteur ſur ſon eſtomac. 308
Vers à un homme qui alloit publier un Ouvrage. ibid.

Fin de la Table.